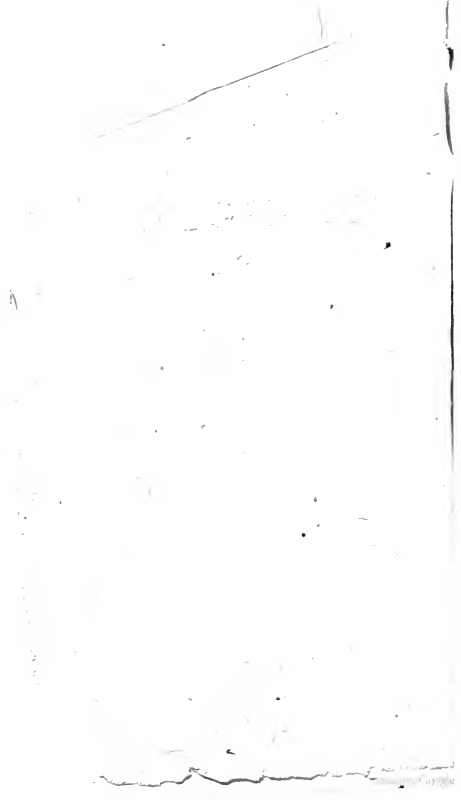




YLM 123

ANECDOTES
FRANÇOISES.

TOME PREMIER.



ANECDOTES
FRANÇOISES,
DEPUIS
L'ETABLISSEMENT
DE LA MONARCHIE
JUSQU'AU REGNE DE LOUIS XV.

TOME PREMIER.

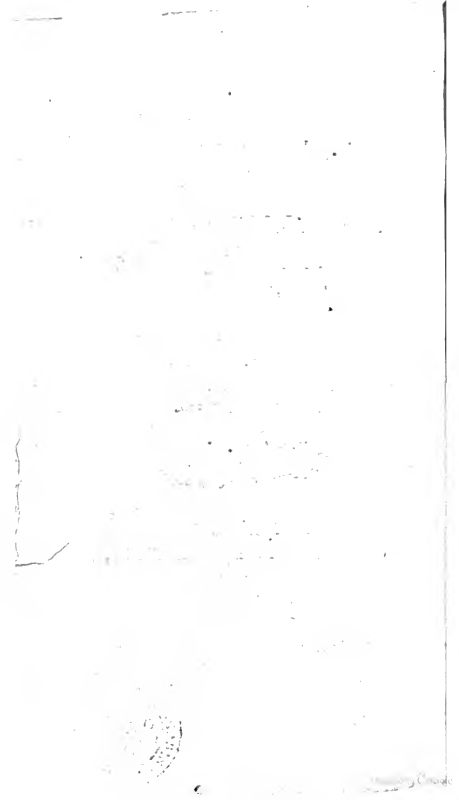
SECONDE ÉDITION,
Corrigée & augmentée.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire,
rue S. Severin.
M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





A V I S

D U L I B R A I R E

Sur cette seconde édition.

LE Public a mis le sceau de son approbation aux éloges avec lesquels tous nos Journaux lui ont annoncé les ANECDOTES FRANÇOISES. En moins de huit mois, la première Edition a été enlevée. La seconde aura, sans doute, un sort égal à celui d'un autre ouvrage * du même Auteur. On n'a rien épargné pour la rendre digne de fixer l'attention des amateurs de notre histoire, soit en augmentant le nombre des Anecdotes intéressantes, soit par de nouvelles recherches sur les mœurs, les usages & les coutumes de la nation Françoise, soit en donnant les plus grands soins à la partie typographique.

* Histoire poétique, tirée des poètes François, nouvelle édition, en 1767, chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

AVERTISSEMENT.

L*Es ouvrages sur les Annales de la France se multiplient chaque jour, & paroissent sous mille formes différentes, parce que jamais on ne leur a fait un accueil si favorable. Le fruit le plus précieux que l'on puisse en espérer, c'est que les vertus de nos ancêtres passent dans notre ame, & que leurs fautes, leurs défauts, leurs vices mêmes servent à notre instruction; c'est que nous soyons familiarisés avec leurs mœurs, leurs usages & leurs coutumes; c'est que tous les traits propres à les faire connoître, & les faits principaux qui caractérisent chaque siècle en particulier, restent imprimés dans la mémoire; & c'est le but que l'on se propose; en donnant au public un Recueil qui peut être appelé le résultat d'une lecture suivie de notre histoire; &*

AVERTISSEMENT. vij
dans lequel, sous le titre d'Anecdotes Françaises, on a tâché de réunir tout ce qui pouvoit contribuer à remplir différents objets que l'on vient d'exposer, tantôt on présente une de ces actions vertueuses dont le récit doit servir à émouvoir l'âme, à l'intéresser, & à développer ce sentiment d'estime que nous avons naturellement pour la vertu : tantôt on offre un trait qui fait gémir l'humanité sur la foiblesse des hommes & sur les tristes effets des malheureux penchans par lesquels ils se laissent trop souvent entraîner. Ici, ce sont des injustices criantes, des erreurs grossières, des vengeances, des perfidies, des trahisons & des cruautés; fruits de l'ignorance & de la barbarie, qui servent à relever le mérite des connoissances utiles, de l'étude des lettres & des beaux arts, & de tout ce qui a pu contribuer à éclairer les esprits, à polir les mœurs, à introduire dans la

viii AVERTISSEMENT.

société ces qualités aimables & ces vertus essentielles qui en sont l'agrément & la sûreté: Là, c'est un acte de bienfaisance ou un procédé généreux qui prouve combien on a connu, dans tous les tems, ce plaisir délicat que l'on goûte à soulager des malheureux, à protéger l'innocence, à pardonner une injure, à n'opposer que de nouveaux bienfaits au crime de l'ingratitude. N'est-ce pas ainsi que l'histoire vient appuyer & justifier par ces exemples, les leçons de la morale & de la politique?

On ne doit point s'attendre à trouver ici des Anecdotes propres à grossir une chronique scandaleuse, ni des faits hazardés sur la foi d'un écrivain passionné, méchant ou satyrique. Tout ce qu'on avance est fondé sur le témoignage des auteurs les plus estimés. Quand ils se sont trouvés en contradiction, on a tâché de les concilier ensemble; ou l'on s'est décidé en faveur

AVERTISSEMENT. ix

de celui qui méritoit la préférence ; & l'on a rejeté tout ce qui n'étoit pas revêtu d'une autorité suffisante pour être mis au nombre des vérités que l'histoire peut adopter. Le désir de ne point s'écarter , à cet égard , des bornes les plus étroites , a empêché de remonter au delà du regne de Clovis. C'est la seule époque où l'on doit se fixer , quand on craint de s'égarer dans les ténèbres qui enveloppent l'origine des grands empires dont l'antiquité fait une partie de la gloire.

En offrant ce Recueil au public, on se propose d'intéresser l'esprit en l'amusant , & de le forcer , pour ainsi dire , à retenir la chronologie de notre histoire , à connoître le génie propre de la nation , & à se former des idées justes sur chacun des siècles qui se sont écoulés depuis l'établissement de la Monarchie Françoisè. Une action qui caractérise un grand homme , est suivie d'un trait plaisant ou sé-

x AVERTISSEMENT.

*rieux , d'une pensée ingénieuse ,
d'un bon mot , ou d'un événement
remarquable. L'ordre chronologi-
que auquel on s'est astreint , de-
voit nécessairement produire cette
variété & mêler l'utile à l'agréa-
ble. Ce qui doit être regardé com-
me l'objet d'une simple lecture
amusante , est joint à tout ce que
l'on rencontre dans nos Annales
de plus intéressant sur la religion ,
le gouvernement politique , la
guerre , la navigation , les mo-
numens publics , les jeux , les
spectacles , les coutumes , les usa-
ges de la vie commune , les habits ,
les monnoies ; en un mot , ce qu'on
entend par les mœurs d'une nation.
L'origine des arts & des sciences ,
leurs progrès , leur décadence &
leur chute ; les nouvelles décou-
vertes , les entreprises extraor-
dinaires , & la plupart des con-
noissances utiles ou nécessaires ,
tiennent aussi leur place ; de fa-
çon cependant que tout ce qui sem-*

AVERTISSEMENT. xj

ble n'appartenir qu'à l'érudition , ou n'être pas une narration purement historique , se trouve au bas des pages & mis en forme de notes. Les Lecteurs qui ne cherchent que les faits anecdotes , pourront savoir gré de cette attention.

Quant aux réflexions qui se présentent en foule , & dont on auroit pu grossir considérablement ce Recueil , on les abandonne à la sagacité du Lecteur : elles naissent si naturellement de la plupart des faits qu'on rapporte , qu'il eût été impossible de ne pas déplaire , en prévenant sans cesse les applications , qui se font d'elles-mêmes , aux mœurs & au goût de notre siècle. Il seroit inutile de prévenir le Public en faveur du style : on s'est attaché à le rendre clair , précis , exact , & l'usage des guillemets a été trop fréquent , pour ne pas mettre à couvert de tout reproche la liberté qu'on a prise , d'emprunter les expressions

xij AVERTISSEMENT.

des auteurs, sur-tout quand il ne paroissoit pas aisé de dire les choses autrement qu'ils ne les avoient exprimées.

On a cru pouvoir se dispenser de citer les sources où l'on a puisé. Une foule de noms & de citations n'auroit servi qu'à jeter de la confusion dans le texte, ou à surcharger les marges ; & la partie typographique ne pouvoit qu'en souffrir infiniment. D'ailleurs il ne sera pas difficile de lever les doutes qui pourroient naître à cet égard, soit en consultant nos meilleurs historiens, soit en jugeant des faits que l'on ignoroit par ceux que l'on connoissoit déjà, soit en concluant favorablement de la fidélité avec laquelle on a cité ses garants, autant de fois qu'on l'a cru nécessaire.

ANECDOTES



A N E C D O T E S
FRANÇOISES,
DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT
de la Monarchie jusqu'au Regne
de LOUIS XV.



C L O V I S.

[487]

DANS une revue générale de ses
troupes, Clovis tua de sa propre
main un soldat, en lui disant: “
„ Souviens-toi du vase de Soissons. „
L'année précédente, ce soldat avoit

Quand l'histoire commença, vers le milieu du troi-
sième siècle, à parler des Francs ou François, elle
désigna les Saliens, les Attuaires, les Amphièvres,

Tome I.

A

A N E C D O T E S

eu l'audace de donner un coup de hache sur un vale d'une grandeur & d'une beauté extraordinaires , qui avoit été pris dans une Eglise de Reims , & que Clovis vouloit rendre , à la priere de S. Remy , Evêque de cette vi.le. Tous les historiens s'accordent à assurer que cette action ne servit qu'à affermir l'autorité du Roi , & qu'elle augmenta considérablement le respect que l'on avoit pour sa personne.

les Kamaves , les Brièleres & les Cattes , nations de la Germanie , qui se liguerent ensemble pour la défense de leur liberté. Ce motif les unit si étroitement , qu'ils ne firent bientôt plus qu'un peuple sous le nom de *Francs*. Ce nom étoit le symbole de la cause pour laquelle ils combattoient ; *Francs* , en tudesque , signifioit *libres*. On ne tarda pas à appeller *France* le pays qu'ils habitoient entre la Saxe & l'Allemagne , c'est-à-dire , la Suabe. » Entre les Saxons » & les Allemands , dit S. Jérôme , est située une » nation qui a moins d'étendue que de force. On » nommoit auparavant ce pays *Germanie* ; on l'appelle » aujourd'hui *France* ».

La bravoure & la noblesse des sentimens faisoient le fond du caractère des Francs. Les Romains les accusoient d'être menteurs & perfides , parce qu'ils les trouvoient toujours prêts à reprendre les armes pour les intérêts d'une liberté que Rome vouloit opprimer , & que les Francs défendoient en bravant tous les dangers. D'ailleurs , les Romains eux-mêmes rendoient justice au respect infini que ces fiers enne-

Clovis, sur le point de perdre la bataille contre les Allemands, invoque le Dieu des Chrétiens, que la Reine Clotilde lui avoit déjà fait connoître, & promet de recevoir le baptême, s'il sort vainqueur du combat. Aussi-tôt il rallie ses troupes, & remporte une victoire complète dans les plaines de Tolbiac, aujourd'hui Zulc ou Tulpic, dans le duché de Juliers, à dix lieues de Cologne.

mis avoient pour les droits de l'hospitalité ; & les Grecs disoient en proverbe : « Ayez le François pour » ami, ne l'ayez pas pour voisin. » Tous les reproches odieux cessèrent avec la nécessité des moyens propres à former un établissement solide ; & l'on donna le nom de *franchise* à un caractère ouvert, plein de droiture & de sincérité.

Les Francs mettoient toute leur ambition à s'établir dans les Gaules. Dès l'année 287, ils y avoient un établissement que l'Empereur Julien confirma en 358 ; mais il ne devint fixe que vers 438. Les efforts des premiers Rois, Pharamond, Clodion, Mérovée & Childeric, n'avoient pas eu des succès assez rapides, ni assez constans, pour affermir une domination que les Gaulois & les Romains redoutoient également. Cette gloire étoit réservée à Clovis, qui, n'étant âgé que de vingt ans, établit à Soissons le siège de la Monarchie Françoisse, après avoir vaincu & fait décapiter Siagrius, Général des Romains, & Gou

La priere de Clovis étoit conçue en ces termes : “ Dieu de la Reine Clo-
 „ tilde, vous que l’on dit le Fils du
 „ Dieu vivant, & qui donnez du se-
 „ cours à ceux qui vous invoquent, &
 „ la victoire à ceux qui espèrent en
 „ vous ! j’implore votre assistance. Si vous
 „ me faites vaincre mon ennemi, &
 „ reconnoître le pouvoir que vous attri-
 „ buent ceux qui vous adorent, je croirai
 „ en vous, & je me ferai baptiser en
 „ votre nom. J’ai invoqué mes dieux,
 „ & ils ne me secoururent pas ; ils sont
 „ donc sans pouvoir ; aidez - moi à
 „ vaincre, puisque je vous invoque, &
 „ que je veux mettre en vous toute ma
 „ confiance. „

verneur des Gaules. Ce jeune Prince étoit fils de Childéric, & petit-fils de Mérovée ; ce qui a fait donner aux Rois de la première race le nom de *Mérovingiens*.

Toute la Religion des Francs consistoit d’abord à consacrer des fontaines & des forêts à Mars, à Hercule & à Mercure. Dans la suite, ils eurent des idoles, parmi lesquelles la tête d’un bœuf tenoit le premier rang. Leurs dieux se multiplièrent ; mais le nombre n’en fut pas bien considérable ; & , quoiqu’ils tinrent assez long-tems à des pratiques superstitieuses, on peut dire que leur attachement à l’idolâtrie n’étoit rien moins qu’opiniâtre.

Les Francs ne furent pas plutôt établis dans les Gaules, qu’ils pensèrent à se civiliser. Ils choisirent

Le jour de Noël, & non point le jour de Pâques, comme on l'a cru long-tems sur la parole d'Hincmar, Clovis reçut le baptême des mains de S. Remy, dans l'Eglise de S. Martin, hors des portes de Reims. Le saint Evêque n'avoit rien omis de tout ce qui pouvoit relever l'éclat de cette auguste cérémonie; & le Roi, frappé d'étonnement, lui dit: „ Mon pere, est-ce-là le Royaume de „ Jesus-Christ que vous m'avez promis? „ ... Non, Prince, répondit-il, ce „ n'est que le chemin qui y conduit. „ Plus de trois mille François furent baptisés en même tems: & bien-tôt toute la nation suivit l'exemple de son Roi, qui s'occupoit du soin de faire instruire ses sujets dans la religion Chrétienne. Clovis étoit alors le seul Roi

quatre des plus prudens & des plus sages d'entr'eux, pour rédiger par écrit leurs loix & leurs usages. Après trois assemblées, la loi Salique fut dressée; approuvée & promulguée. On l'appella *Salique*, du nom des Saliens, qui étoient la plus noble partie de la nation François.

Bientôt le Christianisme adoucit les mœurs des Francs, & leur fit mériter, de la part de l'historien Agathias, un éloge d'autant moins suspect, que les Grecs craignoient fort un peuple belliqueux & devenu redoutable par le nombre de ses conquêtes. „ Les François, dit cet historien, ne sont pas

Carholique qu'il y eût dans les empires d'Orient & d'Occident, tous les autres étant encore idolâtres, ou infectés de l'hérésie Arienne.

[500.]

Alaric, Roi des Goths en Espagne, avoit commis des hostilités contre la France. Clovis assembla son armée, après avoir ordonné de bâtir à Paris une Eglise sous l'invocation de S. Pierre & de S. Paul, afin d'attirer sur ses armes la protection de ces deux apôtres, qu'il honoroit d'un culte particulier. Cette Eglise est celle de sainte Genevieve où Clovis fut inhumé en 511, âgé de quarante-cinq ans; il en avoit regné trente. Sainte Genevieve, patronne

« errans çà & là, comme la plupart des barbares. Ils
 « suivent la police & les loix Romaines, & le culte
 « du vrai Dieu; car ils sont tous Chrétiens. Ils ont
 « des Evêques & des Magistrats dans leurs villes; &
 « ils observent, comme nous, les jours de fêtes. En
 « un mot, pour des barbares, ils me paroissent avoir
 « beaucoup de politesse & d'urbanité. Il n'y a que
 « leur langage & leur maniere de s'habiller, qui se
 « ressentent de la barbarie. Pour moi, entre plusieurs
 « qualités dont ils sont doués, j'admire sur-tout la
 « justice & la concorde qui règne entr'eux ».

Les Francs n'avoient d'abord pour armes qu'un arc & des fleches : après leur établissement dans les Gaules, ils prirent le bouclier, l'épée, l'angon.

de Paris, avoit été enterrée dans cette même Eglise, quelques mois avant la mort de Clovis.

Ce premier monument de la piété de nos rois fut brûlé par les Normands, en 856. Il semble n'avoir commencé à tomber de vétusté, que pour laisser à Louis XV la gloire de signaler, à l'exemple de Clovis, son amour pour la religion, son respect pour la patronne de sa capitale, & son zèle pour l'embellissement de la première ville de son royaume. En 1755, le roi donna les ordres les plus précis, & voulut qu'on n'épargnât rien de tout ce qui pourroit contribuer à la magnificence d'un édifice qui doit être un des plus beaux monumens de son règne; & le 6 Septembre 1764, il a posé la première pierre de la nouvelle église de sainte Genevieve.

[507.]

Clovis ayant étendu ses conquêtes

espece de petit dard armé d'un fer à deux crochets recourbés, & la hache à deux tranchans, qu'ils appelloient *francisque*.

Parmi les Franks & les Gaulois, on ne comptoit point par jours, mais par nuits. On lit au titre 49 de la loi Salique: « Si quelqu'un a perdu son esclave, son cheval ou son bœuf, il a quarante nuits de terme pour s'en saisir, »

depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à Toulouse, vint s'établir à Paris, dont il fit la capitale de son empire, & fixa sa demeure dans un palais, ancien séjour des empereurs Julien & Valentinien I.

[510]

La plupart des princes portoient le nom de *rois*. Clovis, jaloux de s'attribuer à lui seul ce titre auguste, employa des ruses, des perfidies, des crimes, qui déshonorent sa mémoire.

Il donna des bracelets & des baudriers de faux-or à des traîtres qui lui avoient livré Ranacaire, roi de Cambrai. Ceux-ci se plaignant de la tromperie: "Allez, leur dit-il, vous êtes des infâmes dont la trahison ne mériteroit que des supplices."

Il fit couper les cheveux à Cararic, Roi des Morins (peuples de Téroüenne;) c'étoit là marque qu'un prince François renonçoit au trône. Le fils de Cararic, enveloppé dans la même disgrâce, osa dire à son pere, afin de le consoler: "Ces cheveux que l'on m'a coupés, ne sont que des branches vertes qui repousseront; car le tronc n'est pas mort. Mais Dieu fasse périr celui qui les fait couper." Clovis en fut informé, & répondit: "Ils se plaignent qu'on leur fasse couper les cheveux; qu'on leur coupe la tête."

Clovis n'avoit point oublié qu'en 486 , à la célèbre bataille de Soissons , Cararic , auquel il avoit confié un corps de troupes assez considérable , s'étoit tenu à l'écart , pour se ranger du côté des vainqueurs. Loin de s'occuper à prévenir ou à punir cette trahison , le jeune Monarque n'avoit pensé qu'à charger les Romains de façon à déterminer le traître à le suivre. Alors ce trait de prudence contribua infiniment au succès d'une victoire qui anéantit la domination Romaine dans les Gaules. Vingt-quatre ans après , la vengeance ne servit qu'à ternir tant de gloire.

[511]

Clovis mourut le 27 Novembre. Il fut enterré à Paris , dans la Basilique des saints apôtres , qu'il avoit commencé de faire bâtir ; & l'on y célèbre encore tous les ans son anniversaire. Le mausolée , placé dans le chœur de cette église , est un ouvrage récent. Le cardinal de la Rochefoucauld l'a fait ériger avec cette inscription :

*CHLODOVEO Magno ,
Regum Francorum primo Christiano ,
Hujus Basilicæ Fundatori
Sepulchrum... abbas & conventus renova-
runt.*

30 A N E C D O T E S

On trouve dans Aimoin une épithèque de Clovis , attribuée à S. Remy , & qui commence par ces vers :

*Dives opum , virtute potens , clarusque triumpho
Condidit hanc sedem Rex CLODOVEUS , & idcirco
Patricius magno sublimis fulsit honore.*



* CHILDEBERT.

[520]

A MALBERGE voulant déterminer Hermanfroi son époux , à envahir le reste de la Thuringe , ordonna aux officiers de ne couvrir la table qu'à moitié : le Roi , surpris de cette singularité , en demanda la cause ; Amalberge lui répondit : " Un prince qui
 „ souffre patiemment de se voir privé
 „ de la moitié d'un royaume qu'il de-
 „ vroit posséder tout entier , doit-il se
 „ plaindre qu'on ne serve sa table qu'à
 „ demi ? „

* On se borne à suivre ici la succession des Rois qui régnerent dans cette partie de la France , dont Paris étoit la capitale.

Clovis avoit partagé son empire entre ses quatre fils : Thierry I régna à Metz ; Clodomir à Orléans ; Childebert à Paris , & Clotaire I à Soissons. Tous ces Princes jouirent paisiblement du droit de régale , par lequel les fruits de tout Evêché vacant rentroient dans la main du Roi. Ce droit qui subsiste toujours en France , & qui s'étend même sur tout ce que l'on appelle aujourd'hui *bénéfices consistoriaux* , est aussi ancien que la monarchie.

[543]

Théodebert, fils de Thierry I, Roi de Metz, étoit en guerre avec Cochlilac, Roi des Danois, & la termina en un seul jour par une double victoire. Il défit l'armée de terre, tandis que la flotte François battoit la flotte Danoise. C'est le premier exploit maritime que l'on connoisse depuis l'établissement des François dans les Gaules.

Ce prince s'étoit rendu la terreur des Goths & des Grecs, qui se disputoient l'Italie. Il songeoit à porter la guerre dans l'Orient, quand il fut blessé à la chasse, de la chute d'un arbre qu'un busle renversa sur lui; & il mourut peu de jours après, l'an 548. Il prenoit le titre d'*Auguste*, en repréfailles de ce que l'Empereur Justinien avoit pris celui de *Francique*. Les médailles le représentent avec les ornemens impériaux, & cette légende : *Dominus noster Theudebertus Augustus.*

[548]

L'histoire a conservé le nom de Parénius, homme très-gourmand, qui prenoit de l'aloës pour faciliter sa digestion.

[553]

Théodebalde ou Thibaut, Roi d'Austrasie, (Metz en étoit la capitale,)

adressa cet apologue à un homme qui s'étoit fort enrichi à ses dépens: " Un
 „ serpent se glissa dans une bouteille
 „ remplie de vin , & en but tant qu'il
 „ s'enfla au point de ne pouvoir plus
 „ sortir : le maître de la bouteille ar-
 „ rive , & dit au serpent : Rends ce
 „ que tu as pris , & tu sortiras aussi ai-
 „ sément que tu es entré. „

[555]

Les François , au nombre de trente mille combattans , attaquent Narsès , général de l'armée Romaine , sur les bords du Casilin , à quelques lieues de Capouë. Du premier choc , ils renversent la première ligne des Romains , rompent la seconde , & s'avancent vers le camp pour le piller ; mais ils se trouvent bientôt enveloppés ; & de toute leur armée il n'échappe que cinq soldats.

[558]:

Childebert mourut lorsque tout étoit préparé pour la dédicace de l'église qu'il venoit de faire bâtir en l'honneur de la sainte Croix & de S. Vincent. S. Germain , évêque de Paris , y fit le même jour la cérémonie de la dédicace , & celle des obsèques du roi qui

sembloit n'avoir bâti cette église que pour lui servir de tombeau.*

* Cette Eglise, aujourd'hui Saint Germain des Prés, passoit pour un des plus beaux édifices qu'il y eût dans les Gaules. Elle étoit bâtie en forme de croix, & il y avoit quatre autels; les colonnes étoient de marbre; & le pavé, en pièces de rapport de différentes couleurs, formoit diverses figures. La voûte étoit ornée de lambris dorés; des peintures à fond d'or, décorent les murailles; & le toit étoit couvert de lames de cuivre doré; ce qui donna, dans la suite, occasion de nommer cette Eglise, *Saint Germain le Doré*.



CLOTAIRE I.

[558]

CLOTAIRE I, quatrième fils de Clovis, régne seul sur les François. Il ne restoit plus d'héritiers de ses freres, que deux filles de Childeberr, qui n'avoient aucun droit à la couronne de leur pere, suivant cette disposition de l'article sixieme du titre soixante-deuxieme de la loi Salique. " Pour ce qui est de la TERRE SALIQUE, que la femme n'ait nulle part à l'héritage,

On ne connoît plus gueres la loi SALIQUE que par l'article célèbre qui exclut les femmes de la succession à la couronne ; & c'est peut-être le seul que l'on n'ait point abrogé. Cette loi a fait long-tems toute la jurisprudence Française ; elle a même été la seule que l'on observât jusqu'à la publication des réglemens donnés sous le nom de CAPITULAIRES, par les Rois de la seconde race.

La loi SALIQUE est un recueil de réglemens sur toute sorte de matieres. Selon l'édition de M. Pithou, elle contient soixante & onze titres subdivisés en plusieurs articles. Elle tend sur-tout à réprimer les vols, le meurtre, toute espece de violence, & ne décerne point d'autre peine, même contre le rapt & l'assassinat, qu'une amende pécuniaire : elle est, pour

„ mais que tout aille aux mâles. „ C'est le premier exemple que nous ayons de l'exécution de cette loi fondamentale, qui, n'admet que les mâles sur le trône de France. Philippe le Long y monta, en 1316, à la place de Jeanne, fille de Louis Hutin ; & Philippe, Comte de

le meurtre d'un François, double de celle qui est marquée pour le meurtre d'un Romain ou d'un Gaulois. Appeller un homme renard ou lièvre, c'étoit encourir la peine portée contre les paroles injurieuses. Les amendes pécuniaires ne suffisant point pour réprimer la licence, on y ajouta des peines ignominieuses. Un François, atteint de quelque crime, étoit condamné à aller, nud en chemise, d'une distance à une autre, en portant un chien, & quelquefois une selle de cheval. C'est de-là qu'est venue la coutume de faire amende honorable en chemise.

Les Francs n'obligèrent point les anciens habitans des Gaules à suivre la loi Salique ; il leur fut même permis, par une constitution particulière, de vivre selon la loi Romaine. Après la conquête de la Bourgogne, on y laissa subsister la loi de Gondeband, appelée *loi Gombette*. Les Visigots conserverent leurs loix & leurs usages. Ainsi chaque peuple, quoique soumis au même Prince, avoit une loi qui lui étoit propre, & selon laquelle il étoit jugé. De-là vient cette diversité de loix & de coutumes qui existent encore en France.

Les François appelloient TERRES SALIQUES celles dont ils s'étoient emparés par le droit de conquête. & elles étoient héréditaires pour les mâles seulement.

Valois , donna l'exclusion , en 1328 , à Edouard III , Roi d'Angleterre , qui étoit , par les femmes , le plus proche héritier de Charles le Bel.

Ils appelloient BÉNÉFICES MILITAIRES les terres qu'ils tenoient de la libéralité du Prince , & elles ne leur étoient données qu'à vie. Telle est l'origine du nom de Bénéfices , attribué aux biens ecclésiastiques. Les Gaulois jouissoient en toute liberté de leurs possessions , étoient employés à la guerre , & pouvoient prétendre aux distinctions honorables. » La constitution du Royaume de France est si excellente , » qu'elle n'a jamais exclu , & n'exclura jamais les » citoyens nés dans le plus bas étage , des dignités » les plus relevées. » (Matharel , Réponse au livre d'Hotman , intitulé , *Franco-Gallia.*)



CHÉRÉBERT ou CHARIBERT.

[566.]

L'USAGE des François, lorsqu'ils s'engageoient avec serment, étoit de rirer, d'agiter & de secouer leur épée.

Les François ne recevoient point de dot de leurs femmes; c'étoient eux, au contraire, qui les do-toient. Selon la loi Salique, on les achetoit, pour ainsi dire, en présentant un sol & un denier aux pa-rents de la fille que l'on vouloit épouser: si c'étoit une veuve, on donnoit trois sols & un denier; & cette somme appartenoit aux plus proches parents de la veuve du côté de ses sœurs. Les Rois même ne payoient pas une somme plus considérable. Les Am-bassadeurs de Clovis épousèrent, au nom de leur Maître, Clotilde, fille de Chilpéric, Roi des Bour-guignons, en donnant un sol & un denier.

Le lendemain des noces, le mari faisoit à son épouse un présent proportionné au rang & aux biens qu'il possédoit; c'est ce qu'on appelloit MORGAGE-NIBA, ou PRÉSENT DU MATIN. La femme possédoit en propre ce qu'elle recevoit par ce présent: ainsi plusieurs Reines de France avoient des villes où elles levoient des impôts en leur nom; & Hildegarde, veuve de Valeran, Comte du Vexin, donna à l'Abbaye de S. Pierre-en-Vallée » un alleu qu'elle a reçu, en se mariant, de son seigneur, suivant l'usage de la

C'est ainsi que les ambassadeurs de Chilpéric I, Roi de Soissons, jurèrent à Arhanagilde, Roi des Visigoths, que

» loi Salique, qui oblige les maris de doter les
» femmes. »

Cette même loi permettoit aussi le divorce; abus qui subsistoit encore dans le septieme siecle, puisque l'on trouve, parmi les Formules de Marculfe, ce modele d'un acte de divorce. « Les époux tel & telle, » voyant que la discorde trouble leur mariage, & » que la charité n'y regne pas, sont convenus de se » séparer, & de se laisser l'un à l'autre la liberté, » ou de se retirer dans un monastere, ou de se rema- » rier, sans que l'une des parties puisse le trouver » mauvais & s'y opposer, sous peine d'une livre d'or » d'amende. »

Non-seulement les François pouvoient répudier leurs femmes: il leur étoit même encore permis de renoncer à leur famille, & de répudier, pour ainsi dire, leurs parents. Il suffisoit, pour cela, de se présenter devant le Juge dans une audience publique, de rompre sur sa tête quatre bâtons d'aune, & d'en jeter les fragmens à terre. Du moment qu'un François remplissoit ces conditions, il étoit censé sortir de sa famille; ses parents ne pouvoient plus hériter de lui, & il ne pouvoit plus hériter d'eux.

En 595, Childebert II, Roi d'Austrasie, dans un règlement donné à Cologne, imposa la peine de mort pour l'homicide, & abrogea l'usage de payer l'amende portée par la loi Salique, & que l'expérience prouvoit être insuffisante pour réprimer les emportemens

sa fille , la princesse Galsuinde , auroit seule le nom & le rang de Reine , s'il l'accordoit aux demandes de leur maître.

d'une nation guerrière , délicate à l'excès sur le point d'honneur. D'ailleurs , celui qui n'étoit pas assez riche pour payer l'amende , trouvoit dans la loi même une ressource qui lui assuroit une sorte d'impunité. Il en étoit quitte pour renoncer à ses biens , en se soumettant à cette cérémonie bizarre. Il assembloit sa famille , ramassoit de la terre des quatre coins de sa maison , & la jettoit sur son plus proche parent. Ensuite , étant en chemise , pieds nus , & tenant un bâton à la main , il alloit sauter la haie. Le parent , sur qui la terre avoit été jetée , se trouvoit chargé de payer l'amende en question , à moins qu'il ne fit à son tour la même cérémonie. Cette coutume s'appelloit **CHRENECHRUNDA**.



CHILPÉRIC I.

[568.]

SIGEBERT, Roi d'Austrasie, est battu & pris par le roi des Abares. Le vainqueur, charmé de la bonne grace & de la fermeté de son prisonnier, lui rend la liberté, ses équipages, & lui offre la paix avec son amitié. Peu de jours après, Sigebert marque sa reconnaissance par un grand convoi de vivres dont les Abares avoient un besoin extrême.

Ce Roi, le plus parfait qui jusqu'alors eût régné sur les François, fut assassiné, en 575, à Vitry, entre Douai & Arras, & enterré dans l'église de S. Médard à Soissons, où l'on voit encore sa statue. Il porte un habit long, selon l'usage de ces tems-là, pour les Rois & les personnes de distinction, qui ne portoient l'habit court qu'à la campagne & à l'armée. L'habillement des femmes étoit très-moderne, & de la plus grande simplicité. Leurs robes étoient armoriées, à droite, de l'écu de leur mari, & à gauche, de celui de leur famille, c'est-à-dire de la marque distinctive

que l'on adoptoit alors ; car on fixe assez communément l'époque des armoiries au quatorzième siècle , dans le tems des croisades.

[568.]

Gontran , Roi d'Orléans & de Bourgogne , l'un des fils de Clotaire I , étoit adoré de ses sujets , qui l'appelloient **NOTRE BON ROI GONTRAN**. L'église l'a mis au nombre des Saints qu'elle honore. Quand il arrivoit à Orléans , le peuple sortoit au-devant de lui avec les bannières , en criant ; **VIVE LE ROI** ; ce qui prouve combien cette acclamation est ancienne parmi les François. Les Orléanois étoient charmés de la bonté de leur Roi qui alloit les voir dans leurs maisons & y mangeoit ce qu'ils lui présentoient.

[573.]

Les Lombards font une seconde irruption dans les Gaules , & sont entièrement défaits par les généraux du roi Gontran. Ils étoient originaires de Scandinavie. Après s'être fixés quelque tems en Pannonie , ils passèrent en Italie , l'an 568 , conduits par Alboin leur Roi , & ils y fondèrent un Royaume qui subsista jusqu'au règne de Charlemagne. On dit qu'ils furent nommés *Lombards* , à cause qu'ils portoient la

barbe longue ; d'autres prétendent que ce fut parce qu'ils avoient de longues haches qu'on appelloit *baerd* , & que c'est de-là que nous vient le nom de *hallebarde* , qui signifie une hache luisante.

[584.]

* Frédegonde , épouse de Chilpéric , attribue à des maléfices la mort du jeune Prince Thierry , fils de Childbert II , Roi d'Austrasie ; & sur ce prétexte , elle fait brûler plusieurs femmes de Paris , & en attacher d'autres sur la roue , après avoir eu les os rompus. On s'est donc trompé , en avançant que le supplice de la roue étoit inconnu en France avant le règne de François I ; on l'employoit même contre des femmes ; mais ce n'étoit que pour les plus grands crimes.

[585.]

Le Roi Gontran trouva dans la dépouille du Duc Mummol trois cens quarante marcs de vaisselle d'argent qu'il fit briser , afin de la distribuer en aumônes : “ Je n'en ai réservé que „ deux plats , disoit il ; & c'est autant „ qu'il en faut pour le service ordinaire „ de ma table. „

[590.]

Toutes les histoires parlent de la Ju-

dith François , & aucune n'en a conservé le vrai nom. On dit qu'Amalon , comte de Champagne , fit enlever une jeune personne noble , belle , vertueuse , & qu'il entreprit de lui faire violence. La nouvelle Judith , voyant que ses prières & ses larmes sont inutiles , prend l'épée du Comte , & lui en donne un coup mortel. Il appelle ses gens & meurt entre leurs bras , en disant : “ Ne faites point de mal à cette „ fille courageuse. C'est moi qui ai pé- „ ché en voulant lui ravir l'honneur : „ ce qu'elle a fait , mérite plutôt qu'on „ lui conserve la vie. „ La demoiselle qui conservoit toute sa présence d'esprit , s'échappe au milieu de la confusion qu'elle vient de causer ; fait quinze lieues à pied , pour aller demander sa grace au Roi Gontran , qui étoit à Châlons-sur-Saône. Le Prince la reçoit avec bonté , lui accorde la vie , la prend sous sa sauve-garde , & défend à la famille du Comte Amalon de chercher à venger cette mort.

[595.]

Le Pape S. Gregoire le Grand écrit en ces termes à Childeberr II , Roi d'Austrasie : „ Autant que la dignité „ de Roi élève au-dessus des autres „ hommes

„ hommes celui qui la possède , autant
 „ la qualité de Roi de France élève au
 „ dessus des autres Rois ceux qui en
 „ sont honorés. „ Cet éloge étoit fondé
 sur la puissance de l'Empire François ,
 alors le plus étendu , & , dès ce tems-
 là , le plus florissant de toute l'Europe.

De tous les spectacles que les Romains avoient
 apportés dans les Gaules , les François ne conserve-
 rent que les combats d'animaux ; & leur ardeur
 guerrière borna long-tems tous leurs amusements
 aux joutes , aux tournois , aux assauts à outrance.
 Vers l'an 600 , les pantomimes commencèrent à
 joindre leurs jeux à ces premiers spectacles.



C L O T A I R E II.

[613.]

C L O T A I R E II fut le troisième Roi qui réunit dans sa personne toute la monarchie Française , & le second du même nom , qui après n'avoir eu en partage que le Royaume de Soissons , le moins considérable de tous , devint le seul Roi des Français. Mais il fut le premier qui laissa porter atteinte à son autorité , par l'ascendant que prirent les Maires du Palais. Cette charge qui ne se donnoit que pour un tems , Clotaire la donna à vie ; & le Maire , qui ne commandoit d'abord que dans le Palais , & aux domestiques , devint ministre , commandant des armées , Chef , Prince , enfin Roi de la nation.

La charge de Maire du Palais , répond à celle de Grand-Maitre de la Maison du Roi. On l'appelloit d'abord Major-dome , *Major domus* ; & ses fonctions étoient renfermées dans l'intérieur du Palais , dont il avoit la surintendance. Les Rois de la seconde race furent donner des bornes très-étroites à une charge

Clotaire , marchant contre les Saxons , se fit connoître à Berthoalde leur Duc , qui s'étoit avancé sur une des rives du Véser , au moment que le Roi paroissoit à l'autre bord. Le Duc osa se répandre en injures atroces. Clotaire , justement offensé de

qui leur avoit servi de degré pour monter sur le trône.

Le Comte du Palais avoit la seconde charge civile. Quand le Roi ne rendoit pas la justice par lui-même, le Comte la rendoit au nom du Prince. Son office étoit de juger toutes les causes dont il y avoit appel. Il falloit avoir son agrément pour parler au Roi de quelque affaire civile.

Le Référéndaire signoit les chartres Royales , & gardoit ordinairement le sceau du Roi. On trouve même , sous la première race, des Gardes du sceau, qui n'étoient pas Référéndaires. Cette troisième charge de la Cour a été réunie à celle de Chancelier, avec celle de Comte du Palais.

Le Chancelier, appelé aussi Secrétaire , n'étoit chargé d'abord que de rédiger par écrit les ordres du Roi. On le nommoit Grand-Chancelier ou Archi-Chancelier, pour le distinguer des Secrétaires qu'il avoit sous lui, & auxquels on donnoit aussi le nom de Chanceliers.

cette impudence , pique son cheval , passe la rivière à la nage , suivi de ceux qui l'accompagnoient , atteint le Saxon , lui coupe la tête , & la fait

Le Chambellan , ou Camérier , aidait la Reine à régler la dépense du Palais , à en faire le détail & en entendre les comptes. Le Roi administrait les affaires du Royaume , & la Reine celles de la Maison du Roi. Les gratifications que l'on devoit accorder aux gens de guerre , étoient même de son ressort.

Le Connétable étoit chargé des écuries du Roi ; on l'appelloit *Comes stabuli* , Comte ou Surintendant de l'étable.

Le Sénéchal faisoit toutes les provisions pour la bouche du Roi , excepté celle du vin , qui regardoit le bouteillier. Sénéchal , en tudesque , signifie , qui a soin des troupeaux.

Le Maréchal avoit soin des chevaux , selon la signification propre de ce nom tudesque.

Le Mansionnaire distribuoit les appartements à la Cour , & en étoit , ce qu'on appelle aujourd'hui , le Maréchal des logis.

Il y avoit un Fauconnier , quatre Veneurs , & plusieurs Conseillers du Roi , clercs & laïques.

Tels étoient les principaux Officiers des Rois de France. On a laissé subsister les noms de ces charges , en leur attribuant , dans la suite , des fonctions plus nobles & plus relevées , comme il est aisé d'en juger.

porter au bout d'une lance. On dit que ,
 craignant peu d'user mal de la victoire ,
 il fit couper aux prisonniers la partie
 de la tête , qui excédoit la hauteur de
 son épée. Quand même il ne se feroit
 point rendu coupable de cette cruauté ,
 il n'en ternit pas moins sa mémoire , en
 faisant attacher à la queue d'un cheval
 indompté , Brunehault , femme de Si-
 gebert , Roi d'Austrasie , son oncle.
 Cette Princesse étoit fille , sœur , tante ,
 épouse , mere , aïeule & bifaïeule de
 Rois.





D A G O B E R T I.

[629.] .

D A G O B E R T aimoit à voyager & à se montrer dans le plus grand appareil , & avec toute la pompe d'une Cour brillante. Dans une assemblée générale des grands du royaume , il parut assis sur un trône d'or massif. Les conquêtes en Italie , & le commerce avec l'Orient , procuroient alors aux François l'or & les pierreries en abondance ; mais le luxe & la profusion du monarque occasionna de nouveaux impôts , plusieurs usurpations & des confiscations sans nombre.

Clotaire I & Childebert II s'étoient occupés du soin de retrancher de la loi Salique , plusieurs coutumes qui ressembloient le paganisme. Thierry I avoit corrigé de la même manière la loi des Allemands, des Bavares & des Ripuaires , soumis à sa domination. Les Ripuaires , ou Ripuaires , étoient un peuple de la nation Française , qui tira son nom des rives du Rhin , de la Meuse & du Roer , entre lesquels il se fixa. Dagobert travailla de nouveau à purger & à

Un Marchand François, nommé Samon, étoit allé négocier chez les Esclavons ; les trouvant engagés dans une guerre contre les Abares, il combattit avec eux, & se distingua par tant de valeur & de prudence, qu'on lui offrit la Couronne. Samon l'accepta, épousa douze femmes de la nation, dont il eut vingt-deux fils & quinze

rédiger ces loix, où l'on voit toujours un reste de barbarie.

La loi des Ripuairiens est peu différente de la loi Salique, & celle des Allemands ne differe pas beaucoup de celle des Bavafois. Selon celle-ci, un homme convaincu d'avoir volé quelque chose à l'église, étoit condamné à en rendre neuf fois autant. Si un esclave mettoit le feu à une église, on lui coupoit la main, on lui crevoit les yeux, & son maître payoit tous les dommages ; si c'étoit une personne libre, elle payoit soixante sols d'amende, & restituoit tous les dommages.

Cette loi marquoit différentes amendes pour le meurtre d'un prêtre, d'un diacre, d'un sous-diacre, ou d'un moine. Elle ordonne que, si quelqu'un tue un évêque, on fasse au meurtrier une tunique de plomb de sa taille, dont il payera le pesant en or ; & si ses biens ne suffisent pas, lui, sa femme, & ses enfans demeureront esclaves de l'église.

filles , & régna , avec gloire , pendant trente-cinq ans.

Des marchands François furent insultés par les Esclavons. Dagobert envoya demander justice. Samon reçut bien l'envoyé , & parlant d'amitié , de bonne intelligence... „ L'amitié ! dit „ l'envoyé , peut-il y en avoir entre „ des Chrétiens , serviteurs du vrai „ Dieu , tels que sont les François , & „ des chiens de payens comme vous „ autres ? ... Vous êtes , répondit Samon , les serviteurs du vrai Dieu , & „ nous sommes des chiens ? Nous avons „ donc le droit de vous mordre , & „ nous en userons ; car vous êtes de „ mauvais serviteurs qui insultez le vrai „ Dieu par votre conduite. „ Trois armées Françaises envoyées contre ces peuples , ne servirent qu'à illustrer le règne de Samon.

[634.]

Le Roi se disposoit à monter sur son char ou chariot * , quand il apperçut

* Les personnes de qualité avoient des chars ou des especes de carrosse , même avant le regne de Dagobert ; & ils ne faisoient pas toujours tirer par des bœufs ces sortes de voitures. Fortunat loue la

un de ces poètes qui faisoient confis-
ser le mérite de la poésie à faire des
vers sur le champ. Le Prince lui pro-
mit les deux bœufs attelés à sa voiture,
si, avant qu'il n'y fût monté, il avoit
peint, en vers, l'action qu'il lui voyoit
faire. Le poète dit aussi-tôt :

*Ascendat Dagobert, veniat bos unus
& alter.*

*Que Dagobert monte, & que les deux
bœufs me viennent.*

[636.]

S. Pallade, Evêque d'Auxerre, en
faisant de riches présens à son Eglise
Cathédrale, exhortoit les Chanoines à
célébrer avec pompe la fête de S. Ger-
main ; & pour les engager plus sûre-
ment à s'y rendre, il ordonna que, ce
jour-là, chacun d'eux reçût cent sols :

bonté d'un évêque nommé BERTRAM, qui l'avoit
fait monter avec lui dans son char tiré par quatre
chevaux. Il y a lieu de présumer qu'il parloit de
Bertram, évêque de Bourdeaux, qui mourut peu
de temps après le onzième Concile de Mâcon, tenu
en 585.

de la main de l'Evêque. C'est un des premiers exemples de ce qu'on appelle dans les chapitres DISTRIBUTIONS MANUELLES.

[638.]

Mort de Dagobert. C'est le premier des Rois de France , qui soit enterré à S. Denis. Il avoit richement fondé cette abbaye.

Il légua , par son testament , huit mille livres de plomb pour couvrir l'Eglise de saint Denis , qu'il avoit enrichie en dépouillant les plus belles Eglises du Royaume. Les portes de bronze qui subsistent encore , étoient à S. Hilaire de Poitiers.



CLOVIS II.

[640.]

LA Cour produisit alors quatre Saints; Sigebert II, Roi d'Austrasie; Pépin, son Maire du Palais; & deux de ses Ministres, Arnould & Cunibert. Ce Pépin est surnommé le Vieux, pour le distinguer de Pépin le Jeune, son petit-fils, pere de Charles Martel, & aïeul d'un troisième Pépin dit le Bref, qui fut Roi de France, & la souche de la seconde race de nos Rois.

[657.]

Clovis II, ne sçachant plus où trouver de quoi nourrir les pauvres pendant une horrible famine qui désoloit la France, fit enlever les lames d'or & d'argent qui couvroient les tombeaux de S. Denis & de ses compagnons; &, pour dédommager l'Abbaye de S. Denis, il lui procura une exemption de toute juridiction Ecclésiastique.



C L O T A I R E III.

[665.]

PERTARITE, Roi des Lombards, vient implorer le secours de la France contre Grimoald , Duc de Bénévent , qui l'avoit détrôné. Une armée Françoisse passe en Italie , & paroît en bataille a la vue de l'ennemi. Grimoald abandonne précipitamment son camp , où il avoit eu la précaution de laisser du vin en abondance. Les François pillent , s'enivrent & s'endorment. Grimoald tombe sur eux pendant la nuit , & en fait un carnage , ou plutôt un massacre , auquel il n'échappa que très-peu de soldats.



CHILDÉRIC II.

[668.]

CHILDÉRIC est reconnu Roi par les seigneurs François qui craignoient la tyrannie d'Ebroïn, Maire du palais, lequel avoit déjà fait proclamer Thierri. Celui-ci, ayant les cheveux coupés, fut présenté au Roi son frere, qui lui demanda ce qu'il vouloit qu'on fit de lui? "Faites ce qu'il vous plaira, répondit fièrement Thierri; mais j'attends la vengeance que Dieu tirera de l'injustice que l'on commet à mon égard." Childéric le fit garder dans le monastere de S. Denis.

[673.]

Childéric s'étoit conduit d'abord par les conseils de S. Leger, Evêque d'Aun; & son gouvernement fut aussi doux qu'équitable. Prévenu par des délations, il relégua ce fidele ministre dans le monastere de Luxeu; &, bientôt après, il aigrit ses peuples par ses violences & ses cruautés. Bodillon lui

ayant représenté trop librement l'excès d'un impôt que l'on vouloit établir, fut condamné à être attaché à un poteau, & fustigé comme un esclave. Bodillon se vengea par un crime exécrationnable. Il attaqua le Roi à la chasse, dans la forêt de Livri, & le poignarda avec la Reine Bilichilde & un jeune Prince, leur fils, nommé Dagobert.



COMMENCEMENT DU REGNE
DES ROIS appellés *F A I N E' A N S.* *

THIERRI III, CLOVIS III, CHILDEBERT III,
DAGOERT III, CHILPERIC II,
THIERRI IV, CHILDERIC III.

[680.]

THIERRI III accorde à Engilber,
Evêque du Mans, le droit de faire bat-
tre monnoie au Mans. Plusieurs Evê-
ques & Abbés ont obtenu ce droit sous
les Rois de la premiere race. La mon-
noie du Mans étoit plus estimée que

* On pourroit regarder cette époque comme la fin
du règne des Mérovingiens. Les descendans de Clovis
n'eurent plus qu'un vain titre de Rois, à l'ombre
duquel les Maires du Palais exerçoient une autorité
qu'ils usurperent souvent les armes à la main. C'est
ainsi que Thierry III fut contraint de recevoir, pour
son Maire du Palais, Ebroin, en 673, & Pépin
Héristel, le Jeune ou le Gros, en 690. Le sort d'une
bataille en décida. Charles Martel défit l'armée de
Chilpéric II, en 719, & arracha toute l'autorité à
un Roi qui ne s'étoit mis à la tête de ses troupes, que

celle de l'Anjou & de Normandie: un denier Manseau valoit un denier & demi Normand, & deux deniers Angevins; d'où est venu le proverbe qui applique aux habitans du Maine, de l'Anjou & de Normandie, ce qui n'a été dit que de la valeur de leurs monnoies.

[714.]

Pépin le Jeune, peu de tems avant sa mort, fit Maire du Palais de Dagobert III Théodald ou Théodebalde, son fils; & la France, qui avoit alors un Roi âgé de dix-sept ans, fut soumise au gouvernement d'un enfant encore au berceau.

pour défendre sa liberté & les droits de sa couronne. Childébert III mérita le surnom de Juste. Obligés de céder à la force, ou de vivre sous la tutelle de sujets assez puissans pour agir en maîtres absolus, ces Princes, pour la plupart, méritèrent bien moins le titre de Fainéans, que celui de Rois malheureux.

Le même coup qui avoit abattu l'autorité Royale, donna atteinte à celle de la Religion, porta le trouble dans tous les ordres de l'Etat; & la dépravation des mœurs, triste suite de la licence & de l'impunité, mit le comble aux désordres qui régnoient entre ceux qui étoient à la tête de la nation.

[716.]

Charles-Martel, fils naturel de Pépin, s'échappa de la prison où l'avoit fait enfermer Plectrude, mere & tutrice de Théodald, se fit reconnoître Duc d'Austrasie, & soutint la guerre contre Chilpéric II, en 719. Il étoit prêt d'en venir aux mains, lorsqu'un soldat lui offrit de jeter l'épouvante dans l'armée du Roi, qu'on savoit être fort supérieure en nombre. La proposition étant acceptée, le soldat traverse lui seul tout le camp des ennemis, & y répand l'alarme, au point que Charles, suivi de cinq cens hommes seulement, dissipa, dans un instant, une armée nombreuse. Cette action se passa à Amblef, près de la forêt d'Ardenne.

Un de ceux qui s'étoient réfugiés dans l'Eglise d'Amblef, ayant eu le pied coupé, se plaignoit de ce que le droit d'asyle * avoit été violé à son égard.

* Quiconque pouvoit se réfugier dans une église & réclamer le droit d'asyle, s'y trouvoit à l'abri de toute insulte ; & même les criminels y étoient à couvert contre les entreprises de ceux qui avoient la charge de les arrêter. Il falloit attendre qu'ils sor-

Charles fait paroître l'accusé : celui-ci répond avec assurance que la plainte est mal fondée , puisque la jambe étoit encore hors l'Eglise au moment qu'il avoit porté le coup. Cette subtilité fit rire , & empêcha d'examiner la chose plus à fond.

[732.]

Les Sarasins , sortis d'Espagne à dessein d'envahir la France , furent attaqués par Charles , entre Tours &

tissent de leur asyle. Les exemples en sont presque sans nombre dans notre histoire. Le tombeau de S. Martin de Tours a été long-tems l'asyle que l'on respectoit davantage , & où l'on étoit le plus en sûreté. Lorsque les réfugiés étoient coupables de quelque grand crime , on défendoit de leur donner aucune nourriture , on environnoit l'église de gardes , ou l'on en faisoit murer les portes & les fenêtres. Il est dit dans un Capitulaire , donné en 779 : » Si les » homicides & les autres criminels , qui ont mérité » la mort , se réfugient dans l'église , on ne doit pas » les y protéger , ni leur y donner aucune nourri- » tu. » Dans la suite des tems , la sagesse des loix a aboli tous ces droits , dont l'abus ne servoit qu'à enhardir au crime , & a mis à couvert le respect dû à des lieux saints , que l'on profanoit quelquefois en massacrant des coupables , même au pied des autels qu'ils tenoient embrassés.

Poitiers. La bataille dura un jour entier; on prétend qu'il y périt trois cens soixante & quinze mille Sarafins, & que les François ne perdirent pas plus de quinze cens hommes. C'est par cette victoire que Charles mérita le surnom de Martel; on comparoit sa valeur à un marteau, qui avoit écrasé les Sarafins. Il est certain que ce combat, célèbre dans nos Annales, décida du sort de la France, de l'Europe entière, & de la conservation du Christianisme dans les Gaules.

[735.]

Hérald, fils d'Eudes, Duc d'Aquitaine, obtint la jouissance des domaines que possédoit son pere, à condition d'en faire hommage, non pas au Roi Thierrî IV, dit de Chelles, qui étoit alors sur le trône, mais à Charles-Martel & à ses enfans.

[736.]

Thierrî IV meurt; & Charles-Martel, sans faire proclamer un nouveau Roi *,

* La maniere de proclamer Roi, consistoit à élever le Prince sur un pavois ou bouclier, aux acclamations

continue d'exercer la puissance souveraine. Les Saxons domptés, la conquête du pays des Frisons, de nouvelles victoires sur les Sarasins, ajoute-

de l'assemblée. Dans la suite on y ajouta, & on y substitua la cérémonie de placer le nouveau Monarque sur un trône sans dossier, pour faire entendre qu'un Roi doit se soutenir par lui-même.

Sous les Rois de la première race, les armées n'étoient composées que d'infanterie : tous les François devoient servir en personne. Chaque Province avoit sa milice particulière, & les chefs, appelés *duces*, d'où est venu le nom de Duc, conduisoient eux-mêmes le nombre de soldats Gaulois qu'ils étoient obligés de fournir, suivant les ordres qu'on leur donnoit. Les Evêques se rachetoient, par une somme d'argent, de l'obligation d'aller à la guerre. On entretenoit sur les frontières des magasins pour la subsistance des troupes. Les soldats n'avoient point d'autre solde que le butin qu'ils partageoient avec leurs chefs, & le Roi même y avoit sa part. Les prisonniers devenoient les esclaves de leurs vainqueurs.

Les impôts sur les terres se payoient de leurs productions, & les Rois n'étoient riches qu'en denrées. L'or, l'argent & les meubles précieux, leur venoient, en grande partie, du butin fait à la guerre. Leurs domaines consistoient en plusieurs châteaux ou maisons de campagne, où ils alloient passer le temps nécessaire pour consommer les fruits des terres qui en dépendoient.

rent de nouveaux trophées à la gloire de ses armes , rendirent son nom redoutable à toute l'Europe , & firent regretter qu'il n'eût pas tout le respect & toute la fidélité qu'il devoit au sang de ses Rois.

[741.]

Charles-Martel , peu de tems avant sa mort , partagea entre ses trois fils Carloman , Pépin & Grifon ou Grip-pon , un Etat qui ne lui appartenoit point , & en disposa comme d'un bien qui lui étoit propre. L'année suivante , Pépin fit proclamer Roi Childéric III dans la partie de la France qu'il gouvernoit , & qui comprenoit la Neustrie , la Bourgogne & la Provence.

[745.*]

Carloman céda ses états à Pépin , pour embrasser la vie monastique :

Ils rendoient souvent la justice par eux-mêmes , & toujours à la porte de leur Palais , d'où est venu le nom de Palais , affecté aux lieux où les Magistrats s'assembloient pour l'administration de la justice. Les François étoient jugés sur la loi Salique , & les Gaulois sur le droit Romain. On ne punissoit de mort que le crime d'Etat , & la taxe pécuniaire étoit la peine la plus ordinaire.

(Voyez ci-dessus , pages 15 & 16.)

Gripon fut dépouillé des siens , après plusieurs batailles qu'il perdit ; & Pépin songea sérieusement à monter sur un trône que son adresse & sa politique lui assurèrent avec plus de facilité qu'il n'eut osé l'espérer. Childéric III fut renfermé dans le monastere de Sithieu , aujourd'hui l'abbaye de S. Bertin à S. Omer; où, ayant pris l'habit monastique sous l'abbé Nanthaire, il mourut quelques années après. Il avoit un fils nommé Thierri , que l'on relégua au monastere de Fontenelle en Normandie; & , dans une assemblée de la nation , après un odieux parallele des derniers descendans de Clovis avec ceux de Pepin I , Pépin le Bref fut proclamé Roi à Soissons , & placé sur le trône avec Berthe ou Bertrade , son épouse.

[751.]

On vit finir en cette année la premiere race des rois de France , appelée des Mérovingiens , après trois cens trente-trois ans de règne depuis Pharamond , & deux cens soixante & dix depuis Clovis.



SECONDE RACE DES ROIS DE FRANCE,
appelés CARLOVINGIENS, du nom
de CHARLEMAGNE.

PÉPIN LE BREF.

[751.]

PÉPIN fut le premier qui se fit sacrer
* avec les cérémonies de l'Eglise. Il
reçut l'onction sainte dans la cathédrale
de Soissons des mains de Boniface,
légal du Pape, Evêque de mayence,

* Il paroît que Pépin ne se fit sacrer que pour
rendre sa personne plus respectable aux François, &
pour se donner un droit au trône sur lequel il venoit
de monter. Peu de tems après cette cérémonie, il
n'en demanda pas moins au Pape Etienne II l'abso-
lution du crime dont il se reconnoissoit coupable,
pour avoir manqué de fidélité à son Roi légitime. En
disant que » Pépin fut le premier de nos Rois qui se
» fit sacrer avec les cérémonies de l'Eglise, » on
n'ignore pas les prétentions de l'Eglise de Reims par
rapport au sacre de Clovis; mais celui de Pépin étant
le premier exemple certain qu'on trouve du sacre de
nos Rois, on s'en tient à ce que l'histoire peut offrir
de plus incontestable.

qui obtint, dans la suite, la palme du martyr, & fut mis au nombre des saints. Tous les Rois de France, à l'exception de Louis le Débonnaire, ont eu soin de se faire sacrer par le métropolitain de la province où se tenoit l'assemblée pour la proclamation ou le couronnement du nouveau Monarque. Ce fut Louis le Jeune qui accorda à l'Archevêque de Reims la glorieuse prérogative de faire cette cérémonie.

[752.]

Pépin étoit d'une taille au-dessous de la médiocre ; ce qui le fit surnommer le Bref. Il s'aperçut qu'on l'en respectoit un peu moins qu'il ne vouloit ; c'est pourquoi, assistant un jour à un combat d'animaux, & voyant un lion qui tenoit un taureau à la gorge, il dit à ceux qui l'accompagnoient : „ Il „ faudroit faire lâcher prise à ce lion. „ Chacun pâlit de frayeur à cette proposition. Pépin le remarque, saute dans l'arene, attaque le lion, lui coupe la tête, & dit aux spectateurs, avec l'air & le ton d'une noble fierté : „ Eh bien ! „ me croyez - vous digne de vous „ commander ? „

[755.]

[755.]

Les ambassadeurs de Constantin Co
 pronyme vont trouver Pépin devant
 Pavie qu'il assiégeoit pour la seconde
 fois , & l'engagent à rendre à leur
 maître l'exarcat de Ravenne. „ Je ne
 „ souffrirai jamais , répondit Pépin ,
 „ que l'on aliene le patrimoine * de S.
 „ Pierre. Je vous jure avec serment , que
 „ ce n'est pas en considération d'aucun
 „ homme que je me suis exposé à tant
 „ de combats , mais seulement pour
 „ l'amour de S. Pierre , & pour obtenir
 „ le pardon de mes péchés. Tous les
 „ trésors du monde ne me feront pas
 „ ôter à S. Pierre ce que je lui ai donné.
 „ Il leva cependant le siège de Pavie à
 la priere des Evêques : mais afin de
 punir Astolphe , Roi des Lombards ,

* Les villes dont Pépin composa le patrimoine de
 S. Pierre , étoient au nombre de vingt-deux , suivant
 le dénombrement d'Anastase le Bibliothécaire : Ra-
 venne , Rimini , Pesaro , Fano , Césenne , Sinigaille ,
 Jéfi , Forlimpopoli , Forli , Castro-Caro , Monte-
 Feltro , Acerraggio , Mont-Lucari , Serra-Vali ,
 Saint-Martini , Bobio , Urbin , Cagli , Luccoli ,
 Eugubio , Comachio , & Narni.

il augmenta le nombre des villes qu'il avoit données l'année précédente ; & c'est ainsi qu'il fut le premier à établir la puissance temporelle des Papes. „ Comment trois cens ans après, dit „ M. le Président Hainaut, „ Léon IX qui passoit „ pour sçavant, daigna-t-il „ recourir à la prétendue donation de „ Constantin , & employer un titre „ imaginaire, quand il en avoit un si „ authentique ? „

[756.]

* L'assemblée générale , composée des Evêques & des Seigneurs de la nation, s'appelloit le champ de Mars ,

* Pépin établit la COUR PLÉNIÈRE aux fêtes de Noël & de Pâques. C'étoit une assemblée différente de celle de la nation. Les Evêques & tous les Grands du Royaume y assistoient. Le Roi les défrayoit & les admettoit à sa table pendant tout le tems qu'il tenoit sa cour plénière ; il leur donnoit même des habits que l'on appelloit LIVRÉES ; & cet usage paroît être conservé de nos jours , puisque tous les grands Officiers de la Couronne & ceux qui possèdent quelque charge importante à la Cour, reçoivent encore chaque année , du Maître de la chambre aux deniers , une somme marquée pour les grandes livrées de la Maison du Roi.

Campo Martius, parce qu'elle se tenoit le premier jour de ce mois, & en rase campagne. Pépin la fixa au premier de Mai, & on l'appella le Champ de Mai, *Campo Madius*. La cavalerie commençant à s'introduire dans les armées Françoises, il étoit nécessaire de choisir une saison commode pour les fourrages.

[757.]

Constantin-Copronyme, Empereur de Constantinople, envoya de riches présens à Pépin, parmi lesquels se trouvoit un orgue. C'est le premier qui ait paru en France. Le Roi en fit don à l'Eglise de saint Corneille de Compiègne. Les historiens contemporains disent que c'étoit une machine composée de soufflets & des grands tuyaux d'airain, qui imitoit tantôt le bruit du tonnerre, & tantôt le son des flûtes. On assure qu'une femme entendant toucher cet orgue, pour la première fois, tomba dans une extase dont on ne put jamais la faire revenir, & qu'elle en mourut.

[758.]

Le Pape Paul I envoya au Roi de France des chantres pour instruire ceux

du Palais, & quelques livres de géographie, d'orthographe, de grammaire, avec la dialectique d'Aristote, & les œuvres attribuées à S. Denis l'Aréopagite. Ces présens étoient alors des raretés curieuses & intéressantes.

[768.]

Pépin mourut à Saint-Denis, où il fut inhumé. Son épitaphe est conçue en ces termes: PÉPIN, PERE DE CHARLEMAGNE. On pouvoit ajouter, dit un sçavant historien, que " Pépin étoit „ lui-même un grand homme, & le „ digne fils de Charles-Martel. „





CHARLEMAGNE.

[768]

C H A R L E S I, surnommé le Grand; *Carolus Magnus*; d'où est venu le nom de Charlemagne, succéda à Pépin avec Carloman, dont la mort le rendit, trois ans après, seul maître de la monarchie Française. Charles joignoit, à l'extérieur le plus avantageux, toutes les qualités qu'il est possible de désirer dans un Roi; & son règne de quarante-six ans, fut une suite non interrompue de victoires & de conquêtes. Il passoit pour l'un des plus sçavans hommes de son siècle, & l'on prétend qu'il ne savoit pas écrire *; il seroit plus vrai de dire qu'il n'écrivoit pas bien.

* On sait qu'il existe encore en France une infinité d'actes authentiques, & même bien postérieurs au siècle de Charlemagne, dans lesquels on trouve ces mots qui semblent avoir été une formule usitée pour les Nobles: » Et ledit seigneur.... a déclaré ne savoir » écrire, attendu sa qualité de gentilhomme. »

Charlemagne unit à son nom de Roi des François*, celui de Roi des Lombards, & remit le Pape en possession

* A l'exemple des Rois de la première race, ceux de la seconde ne prirent point, pour la plupart, le nom de Rois de France; mais celui de Rois des François, *Reges Francorum*, ou Rois des Gaules, *Reges Galliarum* : le premier de ces titres n'auroit pas répondu à l'étendue de leur domination, puisque la France, proprement dite, ne comprenoit que le pays renfermé entre l'Oise, la Marne & la Seine, qu'on nomme encore aujourd'hui l'Isle de France.

Clovis avoit ajouté à la qualité de Roi des François, celle d'homme illustre, *vir inluster*; c'étoit le premier des titres honorifiques qui distinguoient les rangs; comme *vir inluster* ou *illustris*, *vir clarissimus*, *vir spectabilis*; on le donnoit à Rome aux Préfets du Prétoire, & les Rois ne dédaignoient pas de le prendre.

Pépin reçut du Pape Etienne II, en 755, le titre de Roi TRÈS-CHRÉTIEN; mais ses descendans ne le portèrent point; & il ne devint une qualification propre de nos Rois, qu'en 1469, dans la personne de Louis XI. Le concile de Savonnières donna ce titre à Charles le Chauve, en 859. Il paroît que Clovis le porta peu de tems après son baptême, parce que se trouvant le seul Roi Catholique, les peuples aimoient à lui donner ce nom, par un heureux pré-

des villes que Pépin avoit données à l'Eglise Romaine , & que l'on appelle

sage de ce qu'il devoit être un jour aux Rois de France.

Avant que de s'occuper du soin de faire refleurir les sciences dans les Gaules , Charlemagne secondoit le zèle que les Evêques avoient pour abolir les superstitions qui s'étoient introduites avec l'ignorance, & dont le détail seroit presque infini. Il suffira d'en donner ici une légère idée.

La coutume de consulter les devins & les forciers étoit presque générale : on observoit les augures & les éternumens : on évitoit de se mettre en chemin, certains jours de la lune & de la semaine. Le jeudi étoit tellement consacré , qu'on le chômoit en plusieurs lieux : on faisoit des enchantemens sur des herbes ; on se pendoit au cou des amulettes : on allumoit des bougies devant des arbres , des pierres , des fontaines ; & l'on y attachoit des bandelettes , pour obtenir la guérison des maladies : le premier jour de l'an , on se déguisoit sous la figure de divers animaux , sur-tout du cerf & de la vache ; on n'osoit rien prêter à son voisin ce jour-là , pas même lui donner du feu ; chacun mettoit à sa porte des tables chargées de viandes pour les passans , & l'on y plaçoit des présens superstitieux , ce que l'Eglise défendoit souvent , sous le nom d'*étrennes diaboliques*. Pendant les éclipses de lune , on croyoit qu'elle étoit aux prises avec un dragon : on crioit : *Vince , luna !* (lune , soyez victorieuse !) & l'on faisoit grand bruit pour épouvanter le dragon.

le patrimoine de saint Pierre , ou le territoire de Rome. Le Monarque François reçut en présent le code des saints canons en usage dans l'Eglise Romaine. Le Pape Adrien I en avoit composé L'ÉPITRE PRÉLIMINAIRE. C'étoit un poëme à la louange de Charlemagne : chaque vers commençoit par une des lettres du nom de ce Prince.

[780.]

Un clerc de la chapelle du Roi , étant nommé à un Evêché vacant , alla s'en réjouir avec ses amis , & leur donna un souper ; ce qui lui fit manquer de se trouver à matines où il devoit chanter un RÉPONS. Son absence troubla un peu l'office. Charlemagne , qui y assistoit , révoqua sa nomination , & donna l'Evêché à un pauvre clerc qui avoit suppléé pour chanter le répons.

[781.]

Le Comte Vala , proche parent du Roi , étoit élevé à la cour , avec une distinction & des soins dûs à sa naissance. Charlemagne ayant eu quelque mécontentement de lui , l'appliqua , pour l'humilier , aux plus vils minis-

res du palais. Le jeune Comte soutint cette épreuve avec tant de courage , que le Prince l'en estima beaucoup plus , & lui rendit aussi-tôt ses bonnes grâces.

[789.]

On rétablit dans les Eglises Cathédrales & dans les monasteres * des écoles publiques où l'on devoit apprendre aux enfans la grammaire , l'arithmétique

* Les chapitres des Eglises cathédrales & les Monasteres se trouvoient quelquefois chargés d'un grand nombre d'enfans qui , dès leurs plus tendres années , avoient été offerts par leurs parens. Cette sorte d'engagement que l'on prenoit pour eux , étoit irrévocable ; & ce ne fut que dans le huitieme siecle , qu'on leur permit de sortir des Monasteres & de se marier. Quand on offroit un enfant pour être moine ou chanoine , on lui faisoit une couronne , & on le présentoit au prêtre après l'évangile , portant le pain & le vin pour le sacrifice. Le prêtre recevoit l'offrande ; & aussi-tôt les parens prenoient la main de l'enfant , l'enveloppoient avec la nappe de l'autel , & promettoient que ni par eux , ni par d'autres personnes , ils ne le porteroient jamais à quitter l'Ordre où il entroit. Ensuite ils mettoient sur l'autel un écrit qui contenoit cette promesse avec les legs qu'ils faisoient au Monastere , en faveur de l'enfant qu'on y recevoit.

que & le chant de l'Eglise. On y donnoit Aussi des leçons de théologie aux Ecclésiastiques. Une académie, composée de tout ce que l'on put trouver de sçavans & de beaux esprits, s'assembloit au palais ; chacun des membres prenoit un nom particulier ; Charlemagne prit celui de David. Il se faisoit honneur d'assister aux séances, dont l'objet principal étoit de faire fleurir & aimer les lettres dans toute l'étendue du royaume. C'est à cette époque, où l'on place l'établissement de l'université de Paris, qu'il faut fixer la naissance des lettres en France. *

* On peut accuser les François de la décadence des Lettres dans les Gaules, où elles fleurissoient avant le règne de Clovis. Cette nation guerrière ne connoissoit que les armes, ne soupiroit qu'après les combats, & montrait même une sorte de mépris pour les Arts & les Sciences que les Romains avoient eu soin d'introduire avec leur domination. Les Gaulois s'étoient appliqués sur-tout à l'éloquence, & s'y étoient rendus célèbres. On peut juger de leur goût & de leurs progrès en ce genre, par cet éloge des discours de S. Remi qui mourut l'an 533.

» Nous sommes convenus unanimement que peu de
 » personnes ont le talent d'écrire aussi-bien. Il y a
 » même fort peu d'orateurs, & peut-être il n'y en a
 » aucun qui prenne son sujet, qui l'arrange, & qui

Aaron , Calife des Sarrafins , fit à Charlemagne un présent qui mériteroit

» le compose avec tant d'art. On y trouve de la
 » justesse dans les exemples , de la fidélité dans les
 » citations , de la propriété dans les termes , de
 » l'élégance dans les figures , du poids dans les preuves , de la force dans les pensées , de l'abondance
 » dans l'expression ; c'est un fleuve qui coule ; de
 » la véhémence dans les péroraisons , c'est un foudre
 » qui frappe. D'ailleurs le discours forme un corps
 » dont toutes les parties bien proportionnées se
 » tiennent , & sont liées par de belles transitions ;
 » ce qui en rend le style poli comme une glace de
 » crystal. »

Les Gaulois avoient , dans toutes leurs principales villes , des écoles où l'on enseignoit la Philosophie , la Poétique & les Belles-Lettres. Ils alloient continuer à Rome leurs études du droit , & y fréquentoient le barreau. La gravité Romaine modéroit ce qu'il y avoit de diffus & de trop vif dans leur éloquence. Ils possédoient , dans toute sa perfection , la bonne maniere de traiter la théologie , en la puisant dans l'écriture & la tradition ; la Poétique conservoit encore , parmi eux , au cinquieme siecle , toute son élévation & toute son élégance ; la médecine , la géométrie , l'astronomie étoient cultivées avec succès , & la métaphysique avoit extrêmement germé dans ce siecle.

L'irruption de plusieurs peuples barbares fut très-

peut-être encore aujourd'hui l'approbation des curieux. C'étoit une de ces

nuisible au progrès des Sciences. Elles ne pouvoient pas se soutenir au milieu des troubles, des meurtres, des pillages ; & bientôt elles furent ensevelies sous les ruines de la domination des Romains. L'ignorance fit les progrès les plus rapides, & la langue Latine ne tarda point à se trouver métamorphosée en un langage barbare. Cependant les Sciences & les Lettres trouverent un asyle dans les écoles des Eglises cathédrales, & sur-tout dans les Monasteres que les François fondoient en grand nombre, & sans qu'il leur en coûtât beaucoup. On cédoit à des moines autant de terres incultes, qu'ils pouvoient en mettre en valeur. C'est ainsi que se formerent plusieurs villes considérables, qui subsistent encore aujourd'hui. Il y avoit dans chaque Monastere une bibliothèque, où l'on conservoit les livres de plusieurs siècles, & dont on avoit soin de renouveler les exemplaires, en les faisant copier. C'est de-là que sont sortis les ouvrages des Anciens, & presque tous les manuscrits sur lesquels, depuis l'invention de l'Imprimerie, on a donné au public tant de précieux monumens littéraires.

Malgré le secours de ces écoles, l'art d'écrire l'histoire étoit entièrement ignoré. Nul ordre, nul choix des matieres, nulle chronologie ; un amas de minuties méprisables, un style bas, rampant & grossier, un goût décidé pour les fables ; voilà les beautés de l'histoire de ce tems-là.

horloges que l'eau fait mouvoir , & que l'on appelle Clepsydras. Douze petites portes composoient le cadran , & formoient la division des heures. Chacune de ces portes s'ouvroit à l'heure qu'elle indiquoit , & donnoit passage à des boules qui tomboient successivement sur un timbre d'airain , & frapportoient l'heure. Chaque porte restoit ouverte ; & à la deuxième heure , douze petits cavaliers sortoient ensemble , faisoient le tour du cadran , & refermoient toutes les portes.

[791.]

Louis , second fils de Charlemagne , âgé de quatorze ans , & déjà reconnu Roi d'Aquitaine , ayant conduit ses troupes à Ratisbonne pour les joindre à l'armée que l'on préparoit contre les Huns , & dans laquelle il devoit faire ses premières armes , fut reçu Chevalier par le Roi son pere. Toute la cérémonie se borna à lui ceindre l'épée. On a toujours suivi , dans la suite , cette manière d'armer les Chevaliers ; & il n'est pas hors de vraisemblance de placer sous cette époque la première institution de la Chevalerie , cet ordre si célèbre en France.

[792.]

Charlemagne continuoit d'attirer auprès de lui , par ses largesses , les plus sçavans hommes de toutes les parties du monde *. Il se plaignit un jour à

* Voici la substance de la lettre circulaire écrite par Charlemagne aux Prélats métropolitains & aux Abbés des plus célèbres Monastères , pour leur faire connoître ses intentions par rapport au rétablissement des Lettres : « Nous vous faisons savoir que nous » trouverions utile que dans les Evêchés & les Monastères dont nous sommes chargés , on s'appliquât » non-seulement à maintenir la régularité , mais encore à enseigner les Lettres à ceux qui ont de la » disposition pour les Sciences ; car quoique ce soit » une meilleure chose de faire le bien que de le » connoître , il faut le connoître avant que de le » faire. Les lettres que nous avons reçues de plusieurs Monastères , nous ont paru raisonnables pour » le sens & les pensées ; mais l'expression en est » barbare , & le style fort mauvais ; ce qui prouve » combien on néglige de s'appliquer à bien écrire , & » combien il est nécessaire d'exécuter nos ordres » par rapport aux écoles , avec le même zèle qu'il » nous les a fait donner ; car nous souhaitons que » vous soyiez , comme doivent l'être des soldats de » l'Eglise , des hommes pieux & savants ; que vous » viviez bien , & que vous parliez bien. »

Alcuin, du peu de succès de ses recherches: "Plût à Dieu, lui dit-il, que
 „ j'eusse douze hommes aussi sçavans
 „ que Jérôme & Augustin ! „ ... Quoi ?
 „ Prince, répondit Alcuin, le Créa-
 „ teur du Ciel & de la terre n'a eu que
 „ deux hommes de ce mérite ; & vous,
 „ vous en voudriez une douzaine ? „

[794.]

Pour obvier aux abus qui s'étoient glissés pendant une famine qui venoit de désoler la France, le Roi fixa le prix du boisseau de froment à quatre deniers ; celui de seigle, à trois deniers, & le pain à proportion : le boisseau d'avoine fut taxé à un denier, & celui d'orge à deux deniers. Il étoit défendu de vendre jamais ces denrées plus chères, même dans les tems de disette. Le denier de ce tems-là revient à treize sols & quelques deniers de notre monnoie.

[796.]

Alcuin établit une école célèbre à l'abbaye de S. Martin de Tours, qu'on venoit de lui donner ; & lui seul y enseignoit presque toutes les sciences. Il rendit au Roi ce compte de ses occu-

pations : “ Je fais couler aux uns le
 „ miel des saintes écritures ; j’enivre
 „ les autres du vin vieux des histoires
 „ anciennes. Je nourris ceux-ci des
 „ fruits de la grammaire que je leur
 „ cueille ; & j’éclaire ceux là , en leur
 „ découvrant les étoiles comme des
 „ lumières attachées à la voûte d’un
 „ grand palais. En un mot , je fais plu-
 „ sieurs personnages différens , pour
 „ me rendre utile à plusieurs. „

[797.]

Charlemagne s’applique à policer les Saxons , après les avoir vaincus. La plupart des peines portées par les loix qu’il leur donne , se borne à l’amende pécuniaire ; mais , comme l’argent étoit rare parmi eux , ils pouvoient payer en denrées les amendes auxquelles ils feroient condamnés. Un bœuf d’un an n’est apprécié qu’un sol , ce qui revient à trois livres treize sols six deniers de notre monnoie.

[799.]

On vint annoncer à Charlemagne la mort d’un Evêque. Il demanda combien il avoit légué aux pauvres en mou-

rant ? On lui répondit qu'il n'avoit donné que deux livres d'argent. Un jeune clerc , qui étoit présent , s'écria :
 „ C'est un bien petit viatique pour un
 „ si grand voyage ! „ Le Prince satisfait de cette réflexion , donna l'Evêché à celui qui l'avoit faite , & lui dit :
 „ N'oubliez jamais ce que vous venez
 „ de dire , & donnez aux pauvres plus
 „ que ne faisoit celui dont vous avez
 „ blâmé la conduite. „

[800.]

Charlemagne étoit à Rome pour venger un attentat horrible commis contre le Pape Léon III. Il alla , le jour de Noël , à la basilique de S. Pierre pour assister à la Messe. Il fut fort surpris , lorsque se levant , après avoir fait sa prière , le Pape lui mit sur la tête la Couronne impériale aux acclamations de tout le peuple qui répéta trois fois :
 „ Vie & victoire à Charles , très-pieux ,
 „ auguste , couronné de Dieu , grand &
 „ pacifique Empereur. „ Au retour de la cérémonie , le Roi protesta à ses favoris , que s'il avoit sçu ce que le Pape & le peuple Romain vouloit faire , il se seroit abstenu d'aller à l'Eglise , malgré la solennité du jour.

C'est ainsi que l'empire d'Occident passa à Charlemagne ; le titre seul lui manquoit , puisqu'il en avoit conquis la plus grande partie. Cet empire avoit fini en 476 , dans Augustule , dernier Empereur Romain. Arnoul , Roi de Germanie , mort en 896 , fut le dernier du sang de Charlemagne , qui porta la Couronne impériale.

[802.]

Le Roi de Perse envoya un éléphant que Charlemagne lui avoit fait deman-

Les pantomimes , qui furent les premiers comédiens parmi les François , comme ils l'avoient été chez les Grecs & les Romains , amusoient le peuple par des postures & des chansons qui prouvoient toute la grossièreté du siècle où ils avoient commencé leurs jeux. Le Roi voulant corriger cet abus qui alloit jusqu'à la licence , déclara « les histrions , mimes ou » farceurs , incapables d'être admis en témoignage » contre les personnes d'une condition libre. » Cette peine infamante fit tomber les pantomimes : ils furent remplacés par les troubadours, les jongleurs & les menestrels ou menestriers , qui formoient un spectacle mêlé de poésie , de danse , de chant & d'instrumens : ceux-ci perdirent l'admiration du public vers la fin du treizième siècle , où l'on vit éclore les représentations connues sous le nom de Mystères.

der par deux Ambassadeurs François. On prétend que c'est le premier qu'on ait vu en France. Il s'appelloit ABULABAZ ; & nos anciens historiens marquent l'année de sa mort , comme un événement très-intéressant.

Ce même Roi de Perse , que l'on nomme Aaron , avoit envoyé en 800 une ambassade à Charlemagne , avec l'étendard & les clefs du saint sépulcre , pour marquer la cession qu'il lui faisoit de ce saint lieu , qui est encore sous la protection spéciale des Rois de France.

[802.]

Charlemagne passoit souvent par la maison d'un Evêque , assujetti à ce que l'on appelloit alors " le droit d'albergement ou d'hébergement. „ Ce droit imposoit à une abbaye ou à un Evêque de loger & de nourrir le Roi avec toute sa suite. L'Empereur venoit fréquemment chez cet Evêque , parce qu'il en étoit bien traité ; le voyant un jour fort occupé à faire balayer avec une sorte d'affectation , il lui dit : " Eh ! „ vous prenez trop de peine ; laissez- „ là le soin dont vous vous occupez : „ tout n'est-il pas assez net ? „ L'Evêque , déjà ruiné par les dépenses qu'il

faisoit pour bien recevoir son Roi , répondit , “ Sire , il ne s’en faut guères , „ que tout soit bien net ; mais j’espère „ qu’aujourd’hui tout le fera de la cave „ au grenier. „ L’Empereur lui dit en riant : “ Ne vous embarrassez pas , mon- „ sieur l’Evêque , j’ai la main aussi bon- „ ne à donner qu’à prendre ; „ & sur le champ il unit à l’Evêché une terre considérable.

[802.]

Parmi le grand nombre d’ordonnances que Charlemagne rendit pour le

Les ordonnances de nos Rois de la seconde race furent nommées **CAPITULAIRES** , parce qu’elles étoient partagées en plusieurs articles ou chapitres. Les capitulaires de Charlemagne forment un recueil considérable de loix & de réglemens , où l’on trouve toute notre ancienne jurisprudence. Ils sont sur-tout remarquables , en ce que plusieurs ont été renouvelés par Louis XIV.

En 806 , on rendit une ordonnance où il étoit dit „ que chacun nourrisse les pauvres de son territoire , „ & qu’on ne souffre pas les mendiants qui courent „ le pays. „ Quoi de plus conforme à ce que Louis XV ordonne à cet égard par son Edit de 1765 ?

En 778 , on régla que les deux tiers des trésors trouvés dans les terres de l’Eglise , & les trois quarts

gouvernement de ses états , on doit distinguer les additions qu'il fit à la loi Salique. L'homicide , suivant cette loi , n'étoit puni que par une amende pécuniaire assez modique : il fut réglé qu'on

de ceux qu'on aura trouvés dans la terre de quelque Seigneur , appartiendront au Roi.

En 779 , la peine portée contre les voleurs , étoit ; pour la première fois , de perdre un œil ; pour la seconde , d'avoir le nez coupé ; pour la troisième , d'être condamnés à mort.

On trouve dans les Capitulaires de Charlemagne le nombre des fêtes qui s'observoient alors , & que l'on marquoit déjà en lettres rouges ; Noël & les trois jours suivans ; l'octave du Seigneur , ou la Circoncision ; l'Epiphanie ; l'octave de l'Epiphanie ; la Purification de la Vierge ; huit jours à Pâques ; les grandes litanies , ou les trois jours des Rogations ; la Pentecôte ; S. Jean-Baptiste ; S. Pierre & S. Paul ; S. Martin & S. André.

Le Concile de Mayence , tenu en 813 , ajoute à la liste de ces fêtes , l'Assomption de sainte Marie ; la dédicace de S. Michel ; S. Remi ; la semaine de la Pentecôte , comme à Pâques ; la fête des Saints dont on a des reliques dans la paroisse , & la dédicace de l'Eglise.

On établit la manière de compter par livres , sols & deniers , telle qu'elle est encore en usage aujourd'hui ; mais alors la livre étoit réelle & du poids de douze onces ; elle n'est plus que numéraire.

payeroit pour le meurtre d'un sous-diacre trois cens sols; quatre cens, pour celui d'un diacre ou d'un moine; six cens, pour celui d'un prêtre, & huit cens pour celui d'un Evêque. Les Eglises ne servirent plus d'asyle que contre la violence des particuliers, & non pas contre la justice des Magistrats. Il fut ordonné que des gens de bien iroient prendre le coupable réfugié, & le conduiroient aux juges.

[803.]

Charlemagne scelloit lui-même les ordres qu'il donnoit, avec le pommeau de son épée, où son sceau étoit gravé, & disoit ordinairement: " Voilà mes ordres; „ il ajoûtoit en montrant son épée: " Et voilà ce qui les fera respecter de mes ennemis. „

[806.]

L'usage de jeûner étoit de ne faire qu'un repas à trois heures du soir. Charlemagne, par considération pour ses officiers, mangeoit, les jours de jeûne, à deux heures. Un Evêque en fit quelque reproches à l'Empereur qui l'écouta tranquillement, & lui dit; " Votre avis

„ est bon ; mais je vous ordonne de
 „ ne rien prendre avant que tous mes
 „ officiers aient pris leur réfection. „
 Il y avoit cinq tables consécutives ; celle de l'Empereur qui étoit toujours avec toute sa famille : les Princes & les Ducs le servoient , & ne mangeoient qu'après lui ; les Comtes servoient les Ducs : après la table des Comtes étoit celle des officiers de guerre , & enfin celle des petits officiers du palais ; enforte que la dernière table ne finissoit que bien avant dans la nuit ; L'Evêque , obligé d'attendre si long-tems , reconnut bientôt que l'Empereur avoit raison , & qu'il falloit louer son attention pour ses officiers.

[810]

Une maladie contagieuse sur les bœufs , occasionna un grand nombre d'exécutions bien injustes : On se persuada que Grimoald , Duc de Benevent , avoit fait répandre une poudre empoisonnée sur tous les pâturages du royaume ; & l'on fit mourir ceux dont on vouloit se défaire , en les rendant suspects d'avoir répandu cette poudre prétendue. Ces malheureux déposoient les uns contre les autres , & confirmoient les préjugés du peuple. On ou-

vrit enfin les yeux, quand l'autorité du Prince eut mis fin à toutes ces poursuites, & on convint que la contagion ne venoit point des pâturages empoisonnés, puisque les bœufs seuls en étoient attaqués. Charlemagne rendit une ordonnance contre les homicides commis à ce sujet,

[811.]

Charlemagne disposa ainsi, dans son testament, des trésors de son épargne. Il fit trois lots de l'or, de l'argent & des pierreries qui étoient dans son palais. Il partagea les deux premiers lots en vingt & une parts, pour être distribués, après sa mort, à vingt & une Eglises métropolitaines de son état. Chaque métropolitain devoit en garder un tiers, & partager les deux autres entre ses suffragans. Ces premiers lots devoient être employés aux besoins des Eglises & des pauvres. Le troisieme fut réservé pour la dépense ordinaire de sa maison; &, après sa mort, ce qui en resteroit, devoit faire quatre parts, dont la premiere seroit ajoutée aux deux lots destinés aux Eglises; la seconde seroit partagée entre ses enfans; la troisieme seroit distribuée aux
pauvres,

pauvres , & la quatrième aux esclaves qui servoient dans le palais. Les livres de sa bibliothèque , tous les vases de cuivre & de fer , les armes , les habits & les meubles de son palais devoient servir à augmenter la part des pauvres.

[813.]

On publia les premières loix somptuaires qui aient paru en France. Elles réglent le prix des étoffes , & distinguent les états , les rangs & les conditions de chacun en particulier , par rapport à l'habillement. Le Prince se proposoit d'abolir le luxe qui s'introduisoit , & de ramener la nation à la simplicité des anciens Français. Son exemple étoit bien propre à y contribuer. Il ne portoit ordinairement en hiver
 „ qu'un pourpoint fait de peau de lou-
 „ tre , sur une tunique de laine bordée
 „ de soie : il mettoit sur ses épaules un
 „ rayon de couleur bleue ; & , pour
 „ chausses , il se servoit de bandes
 „ de diverses couleurs , croisées les unes
 „ sur les autres. „

[813.]

* Dans le partage qu'il avoit déjà

* Par ce partage , fait en 806 , il donnoit à Louis,

fait de ses états, Charlemagne n'avoit pas disposé de l'Empire. Il résolut de

la Gascogne, l'Aquitaine, la Provence, la Septimanie, le Nivernois, le Lyonnais & la Savoie : il assignoit à Pépin, l'Italie, la Bavière avec une partie de l'Allemagne ; & à Charles, la France, la Bourgogne, la Neustrie, la Thuringe, la Saxe & la Frise. Il ordonnoit que chacune des Princesses, ses filles, eût la liberté de se retirer dans le Royaume de celui de ses frères qu'elle aimeroit le mieux ; qu'elles seroient mariées d'une façon convenable à leur naissance ; & , si quelqu'une vouloit se faire religieuse, elle seroit libre de choisir le monastère qui lui plairoit.

Charlemagne faisoit son séjour ordinaire à Aix-la-Chapelle. La pureté de l'air qu'on y respire, les bains chauds qu'on y voit encore, le voisinage des forêts propres pour la chasse, méritèrent la préférence sur toutes les autres Maisons royales. Il y bâtit une magnifique Eglise que l'on appella CHAPELLE, du nom que l'on donnoit à l'oratoire de nos Rois, à cause de la chape de S. Martin que l'on y conservoit. Cette Eglise devint si célèbre, que le lieu nommé auparavant AIX, fut toujours dans la suite appelé AIX-LA-CHAPELLE.

La chape de S. Martin étoit un manteau d'une étoffe vile & grossière ; il paroît même qu'elle étoit de peaux de brebis. Dans plusieurs villes de France, on étoit obligé de donner à l'Evêque, le jour de la S. Martin d'hiver, un certain nombre de peaux d'a-

s'en démettre en faveur de Louis, l'aîné de ses fils, qui étoit déjà Roi d'A-

gneaux; & cette redevance s'appelloit LE MANTEL DE S. MARTIN.

L'oratoire de nos Rois étoit desservi par un grand nombre de prêtres chargés d'y célébrer l'office divin. Ils n'avoient que le nom de CLERCS, & leur supérieur tenoit le premier rang parmi les officiers du palais; c'est aujourd'hui le grand Aumônier de France. On le nomma d'abord l'Apocrisiaire, & quelquefois l'Archiprêtre de France. Le clergé de l'oratoire lui étoit soumis; & il avoit une inspection générale, quant au spirituel, sur les courtisans & sur tous les officiers du palais. Toutes les affaires du clergé ressortissoient à son tribunal; on ne pouvoit pas même en parler au Roi, sans avoir pris son attache.

Quand on donna le nom de Chapelle à l'oratoire de nos Rois, les Clercs furent appelés Chapelains, & l'apocrisiaire Archichapelain. Geofroy de Pompadour est le premier qui, sous le regne de Charles VIII, ait été qualifié Grand Aumônier du Roi, en 1486. Le Cardinal de Meudon, Antoine Sanguin, fut pourvu de cette charge par François I, en 1543, sous le titre de Grand-Aumônier de France.

Les Rois & les Reines de France avoient encore des ecclésiastiques chargés de distribuer leurs aumônes, d'où est venu le nom & le titre d'Aumônier du Roi, de la Reine, &c.

Il y avoit un Abbé du Palais, dont la charge répondoit à celle de premier Aumônier du Roi, ou de Maître

quintaine. Il indiqua une assemblée à Aix-la Chapelle; &, s'étant rendu à l'Eglise, il déposa sur l'Autel sa couronne d'or, comme pour en faire hommage à Dieu de qui il l'avoit reçu. Après une longue prière, il fit au jeune Prince une exhortation touchante, lui commanda de prendre la couronne impériale, & de se la mettre lui-même sur la tête, pour marquer qu'il la tenoit de Dieu seul. L'assemblée applaudit par mille acclamations.

[814.]

* Charlemagne mourut le septieme

de la chapelle. Il étoit, sous l'Archi-Chapelain, le Supérieur des Clercs, & le remplaçoit en ce qui concernoit la célébration de l'office divin.

* Tous les peuples se sont accordés pour donner à Charles I le surnom de Grand, qui n'avoit encore été accordé avant lui, qu'à Alexandre & à Pompée; mais on n'est pas également convenu de lui rendre, après sa mort, le culte que ses vertus semblent avoir mérité. Il est honoré comme saint dans plusieurs Eglises; &, dans quelques autres, on fait encore tous les ans un service solennel, le jour de sa mort, pour le repos de son ame. Frédéric Barberousse le fit canoniser par l'Anti-Pape Pascal III. Les Papes

jour d'une pleurésie à laquelle il n'apportoit point d'autre remède que la diète la plus sévère. Il avoit tant d'horreur pour la médecine, qu'il pouvoit à peine souffrir la présence d'un médecin.

On fit ses funérailles le jour même de sa mort, dans l'Eglise d'Aix-la-Chapelle. On embauma son corps que l'on revêtit du cilice qu'il avoit coutume de porter, & de ses habits impériaux. On le plaça dans son tombeau, assis sur un siège d'or, ayant l'épée au côté, la couronne sur la tête, & entre les mains un livre des évangiles couvert d'or. Après avoir suspendu devant lui son sceptre & son bouclier, on remplit le tombeau d'aromates, & on le ferma. Ce tombeau fut orné d'un couronnement d'or en forme d'arc, sous lequel on plaça la statue de l'Empereur, avec cette inscription.

légitimes n'ont point réclamé contre cette canonisation, & plusieurs ont pris leur silence pour une approbation.

La langue Latine cessa d'être vulgaire en France. La romance lui succéda. C'étoit un composé de franc ou de tudesque, & de mauvais latin, qui est enfin devenu la langue Françoisé, telle qu'on la parle aujourd'hui.

„ Sous ce mausolée repose le corps
„ de Charles, grand & orthodoxe Em-
„ pereur, qui a étendu glorieusement
„ le Royaume des François, & qui l'a
„ gouverné heureusement pendant qua-
„ rante-sept ans. Il est mort septuagé-
„ naire (dans sa soixante - douzieme
„ année) l'an du seigneur 814, indic-
„ tion septieme, le cinq des calendes
„ de Février; (le 28 Janvier.)



LOUIS I, LE DÉBONNAIRE.

[815.]

LOUIS, I, Roi de France, & Empereur, admit au nombre de ses fujets, & exempta de tout subside, une colonie considérable de Chrétiens Espagnols, qui fuyoient la tyrannie des Sarasins, & leur assigna des terres dans la Septimanie " réduite en solitude par „ les Marquis François. „ C'est la première fois que l'on trouve dans un acte

On a cru, d'après quelques auteurs, que le nom de DÉBONNAIRE avoit été donné à Louis I, à cause de la trop grande bonté qui parut avilir en lui la majesté Impériale: Henri III, Roi de France, disoit souvent: „ On ne me peut faire plus grand dépit, que de me „ nommer LE DÉBONNAIRE, parce que cette parole „ implique sous soi je ne fais quoi du sot. „ Mais ce nom étoit pour Louis I l'éloge de sa piété: on trouve sur les monnoies & les médailles de ce tems-là, *Ludovicus Pius*. On diroit aujourd'hui, LOUIS LE PIEUX. Alors on disoit Débonnaire, parce qu'on appelloit DÉBONNAIRETÉ ce que nous appelons PIÉTÉ.

public le nom de Marquis : on le donnoit aux officiers chargés de la garde des frontieres.

[847.]

Le successeur de Charlemagne employa les premieres années de son règne à réparer mille injustices que les officiers avoient commises , & à reprimer un grand nombre d'abus qui s'étoient glissés dans tous les ordres de l'état. On peut en juger par ce qu'en dit un auteur contemporain : " Ce fut
 „ alors que les clers quitterent leurs baudriers d'or , & leurs ceintures chargées de coutelas garnis de pierreries ,
 „ aussi bien que les habits précieux , & les éperons qu'ils portoient aux talons , & si quelque Ecclésiastique affectoit encore quelqu'une de ces parures , il étoit regardé comme un monstre. „

[848.]

Ratgaire , abbé de Fulde , n'aimoit qu'à commander & à bâtir. Il obligeoit ses moines à servir de manœuvres , & les faisoit travailler même les jours de fêtes. Il fut déposé & exilé. Les moines assemblés pour l'élection d'un autre abbé , se trouverent fort em-

barrassés. “ Les uns vouloient un homme de grande naissance qui pût les défendre contre les vexations des Seigneurs ; les autres craignoient qu’un pareil choix ne les soumît à un supérieur trop impérieux , & vouloient qu’on n’eût égard qu’à la vertu. Plusieurs demandoient qu’on élût un sçavant qui pût les instruire & faire honneur au Monastere : ceux-ci desiroient un jeune homme qui eût la force , afin de soutenir long-tems , par son exemple , les observances monastiques ; & ceux-là souhaitoient un vieillard à qui l’âge eût donné de l’expérience. „ Ils finirent enfin par faire un bon choix , en élisant Eigil , qui paroissoit réunir toutes les qualités que chacun des partis pouvoit desirer.

[819]

La réforme des Monasteres parut devoir fixer toute l’attention du gouvernement. On forma des commissions à la tête desquelles étoit un Archevêque ; & le Roi lui faisoit fournir , chaque jour , pour sa subsistance , “ quarante pains , trois porcs , un cochon de lait , trois poulets & quinze œufs. „ Ces Commissaires parcouroient les Pro-

D s

vinces qu'on leur avoit assignées , pour faire exécuter les capitulaires & tout ce qui étoit prescrit dans les instructions qu'on leur donnoit à chacun en particulier. Raban , célèbre moine de Fulde , prétendit prouver qu'on n'introduisoit dans les cloîtres l'abstinence de chair , que pour remédier à la trop grande consommation de volailles que faisoient les Moines ; il avouoit cependant , que les chantres ne devoient manger que des légumes , afin d'avoir la voix haute , claire & douce.

[820.]

Le commerce devint plus florissant qu'il n'avoit été jusqu'alors par l'établissement d'une compagnie de négocians qui s'assembloient au Palais une fois chaque année , pour y régler leurs comptes. Cette compagnie commerçoit librement dans toute l'étendue du Royaume ; elle étoit sous la protection du Roi qui lui fournissoit gratuitement les vaisseaux dont elle avoit besoin pour étendre ou protéger son commerce. Avant cet établissement , l'Espagne fournissoit des chevaux & des mulets ; la Frise , des étoffes de laine & de soie , & des fourrures ; l'Angleterre , du bled ,

du fer , de l'étain , du plomb , des cuirs & des chiens de chasse ; l'Afrique & l'Orient , de l'huile d'olives & du papier d'Egypte , le seul qui ait été en usage en France jusques vers le onzieme siècle : les étrangers ne remportoient en échange que du vin , du miel , du sel , des ouvrages en cuivre & de la poterie.

La nouvelle compagnie de commerce établit celui des esclaves , de l'argent monnoyé , des vases précieux & des pierreries.

[822.]

La famine , la peste & les courses des Normands affligeoient la France depuis deux ans. Louis attribua ces fléaux à la vengeance qu'il avoit tirée de la révolte de son neveu , Bernard , Roi d'Italie , en lui faisant crever les yeux. (Il en mourut trois jours après.) Afin de rendre la réparation plus éclatante , l'Empereur convoqua l'assemblée générale à Attigni , palais situé sur la riviere d'Aisne : il y fit une confession publique des fautes qu'il avoit commises dans le gouvernement de son Royaume ; il envoya demander pardon à ses freres Hugues , Drogon & Thierri , qu'il avoit forcés de se faire moines , & leur laissa la liberté de re-

venir à la Cour. Les trois Princes préférèrent leur retraite aux espérances qu'on venoit leur offrir. Ceux qui étoient à la tête des affaires, remirent cet écrit à l'assemblée : " Tout ce qui vous pa-
 „ roîtra utile pour corriger les défor-
 „ dres, pour exalter la religion, pour
 „ éclaircir la doctrine, fortifier la foi,
 „ & faire fleurir la piété, proposez-le
 „ avec confiance, & soyez assurés que
 „ l'Empereur le mettra en exécution.
 „ Il sçait que ce sont les péchés qui at-
 „ tirent sur les peuples les fléaux de la
 „ guerre, de la famine & les autres
 „ malheurs. C'est pourquoi il veut, par
 „ son application à détruire le mal &
 „ à établir le bien, écarter de son Ro-
 „ yaume les calamités, & y attirer tou-
 „ tes sortes de prospérités. „

[830.]

La trop grande bonté de l'Empe-
 reur lui causa des chagrins cuisans, &
 servit de prétextes aux factions qui se
 formèrent d'abord parmi les grands :
 bientôt-on vit Lothaire, Roi d'Italie,
 Pépin, Roi d'Aquitaine, & Louis,
 Roi de Baviere, se révolter contre
 leur pere & leur souverain, lui faire la
 guerre, le détrôner, le confiner tantôt

dans un monastere, tantôt dans une rigoureuse prison, ou dans une cellule de reclus *, & ne rien ménager pour

* Le nombre des reclus étoit encore considérable dans ce siècle : prêtres, moines, laïques (hommes & femmes) pouvoient embrasser un genre de vie qui paroîtroit aujourd'hui bien extraordinaire, & qui étoit alors assez commun. Il s'agissoit de passer le reste de ses jours dans une cellule qui ressembloit plutôt à un tombeau, qu'à la demeure d'un homme vivant, & de n'avoir pour toute nourriture que du pain d'orge & de l'eau. La cellule devoit être fort étroite, peu élevée, n'ayant de jour que par une petite fenêtre qui donnoit dans l'église, d'où le reclus entendoit la messe, recevoit les sacemens & sa nourriture : s'il étoit prêtre, sa cellule ne tenoit point à l'église, & il devoit y avoir un petit jardin avec un oratoire. C'est ce qui se pratiquoit sur-tout à l'égard des moines. Quand on vouloit se faire reclus, il falloit commencer par obtenir la permission de l'Evêque, & remplir fidèlement tout ce qu'il prescrivoit, comme autant d'épreuves pour s'assurer des dispositions du sujet qui se présentoit. La cérémonie de la réclusion se faisoit ainsi : l'Evêque disoit la messe, après laquelle celui qui vouloit être reclus, promettoit la stabilité en présence du clergé & du peuple assemblés. Ensuite on se rendoit à la cellule que l'on bénissoit ; dès que le nouveau reclus y étoit renfermé, pour ne pas dire enseveli, on en mouroit la porte ; & pour plus grande précaution, l'Evêque y apposoit son sceau.

le forcer à se démettre de l'Empire & de toute son autorité.

] 833.]

L'Impératrice Judith , épouse de Louis le Débonnaire , est tirée du monastere de Sainte-Radegonde à Poitiers , où on l'avoit forcée de prendre le voile. Elle jure qu'elle est innocente des crimes qu'on lui impute , & se soumet elle-même à l'épreuve du feu : personne ne s'étant présenté comme accusateur , elle parut être par-là pleinement justifiée.

Les principales épreuves étoient au nombre de sept : le serment , le duel , l'eau froide , l'eau chaude , le fer chaud , la Communion & le jugement de la croix. C'étoient autant de moyens que l'ignorance & la barbarie avoient imaginés pour discerner les innocens des coupables , & que l'on appelloit JUGEMENT DE DIEU.

Le serment à été en usage parmi les François , sur-tout depuis leur conversion : ils ne croyoient pas qu'un Chrétien pût prendre ce qu'il y a de plus sacré à témoin d'une fausseté , & se persuadoient que Dieu ne manqueroit pas de punir le parjure , comme , en effet , il arrivoit souvent.

1^o Ceux qui juroient , devoient être à jeun ; & c'étoit communément dans quelque lieu saint que l'on recevoit leur serment.

2^o Ils juroient sur l'Evangile , sur la croix ou sur les Reliques des Saints ; ils étoient à genoux , & ils élevoient la main pour toucher l'Autel & ce que l'on y avoit placé , soit l'Evangile , soit la Croix , &c. Mais les Evêques & les prêtres ne touchoient point les choses sur lesquelles ils juroient ; ce qu'on appelloit *jurare inspectis sacris* , JURER EN PRESENCE DES CHOSES SAINTES ; & l'autre maniere s'appelloit *jurare super sacra* , JURER SUR LES CHOSES SAINTES. C'est de-là , sans doute , que nous est restée la coutume de lever la main en faisant serment ; & , pour les prêtres , de la tenir étendue sur la poitrine.

3^o Plus le crime étoit grave , plus on faisoit jurer de personnes avec l'accusé : c'est ce que l'on appelloit *jurare tertîâ manu* , *septimâ* , *duodecimâ* , JURER PAR TROIS , SEPT , DOUZE MAINS , selon le nombre de ceux qui juroient avec l'accusé , & qui devoient être de sa condition : un noble faisoit jurer des nobles : un prêtre faisoit jurer des prêtres : une femme faisoit jurer des femmes ; une partie de ces personnes étoit

choisie par l'accusé , & l'autre par l'accusateur. L'accusé prononçoit seul la formule de son serment ; & ceux qui juroient avec lui , disoient seulement : „ Je jure que je crois qu'il dit la vérité. „

4° Les Rois de France faisoient communément prêter les sermens qu'ils exigeoient , sur la chape de S. Martin que l'on conservoit dans l'oratoire de leur palais : quelquefois , pour une plus grande assurance de fidélité , ils faisoient jurer la même personne dans les différentes Eglises où reposoient les corps des Saints les plus célèbres , comme de S. Martin , de S. Denis , de S. Germain , de S. Médard , de S. Aignan , &c.

5° Quand les uns attestoient un fait que les autres nioient , on choisissoit un champion de chaque côté pour se battre avec le bouclier & le bâton : le vaincu , réputé parjure , avoit la main coupée ; les autres témoins de son parti , payoient l'amende „ pour racheter leur „ main. „ De-là est venu le proverbe : „ Les battus payent l'amende. „

Cette dernière loi avoit été portée par Louis le Débonnaire.

Quelquefois même on admettoit en preuve , le serment de personnes qui ne pouvoient avoir une connoissance certaine du fait dont il s'agissoit. Par exem-

ple, un pere faisoit serment que sa fille étoit fidèle à son mari.

Quand on refusoit de recevoir la preuve du serment, on en venoit à celle du duel ; & le vaincu étant toujours sensé être le coupable, subissoit la peine dûe au crime dont il étoit l'accusateur ou l'accusé.

Le combat étoit d'un usage assez commun : on y soumettoit même les Ecclésiastiques, les religieux & les femmes, en les obligeant de fournir un homme qui se battit pour eux. Il étoit encore permis aux accusés de ne point défendre leur cause par eux-mêmes, & de confier le soin de leur justification à des braves appelés CHAMPIONS, & qui faisoient profession de se battre envers & contre tous. Le lieu du combat étoit ordinairement en pleine campagne : le Roi & les Seigneurs en étoient spectateurs & juges, & les combattans devoient être à-peu-près de condition égale. Les Evêques ne cessoient point de s'élever contre ces duels qui devenoient de jour en jour plus fréquens, & l'autorité du Prince n'étoit pas suffisante pour en réprimer la fureur. S. Louis fut le premier qui entreprit de les proscrire ; & bien-tôt il se vit obligé de restreindre sa défense aux terres qui rele-

voient immédiatement de sa couronne. Philippe le Bel révoqua l'ordonnance qu'il avoit rendue contre le duels , & se contenta d'en régler les conditions. Les particuliers n'eurent plus le droit de décider quand il falloit se battre ; c'étoit la justice qui l'ordonnoit , faute d'autres preuves , & en certains cas seulement.

1^o L'accusateur rendoit sa plainte devant le juge , & jettoit son gant " pour gage de bataille. "

2^o L'accusé lui donnoit publiquement le démenti , & ramassoit le gant pour preuve qu'il acceptoit " le gage de bataille. "

Alors le juge marquoit le lieu , le jour & l'heure du combat.

3^o Les deux combattans entroient dans les lices , précédés de bannières où étoient peintes les images de notre Seigneur , de la Vierge & des Saints. L'appellant se mettoit à genoux devant le Roi , & on lui disoit " Sire , Chevalier ou Escuyer , &c. voyez-vous ici la vraie remembrance de N. S. vrai Dieu J. C. qui voulut mourir & livrer son très-précieux corps à mort pour nous sauver ? Or lui requerez merci , & lui priez qu'à ce jour vous veuille aider , se bon droit avez ; car il est

„ souverain juge. Souvenez - vous des
 „ sermens que vous ferez ; ou autrement
 „ votre ame , votre honneur & vous ,
 „ êtes en péril. „ Le Maréchal lui pre-
 „ noit les deux mains qu'il mettoit sur la
 „ croix , & lui faisoit faire ce serment.
 „ Je jure sur cette remembrance de la
 „ passion de notre Sauveur Dieu J. C.
 „ & sur la foi de vrai Chrétien & du
 „ saint baptême que je tiens de Dieu ,
 „ que je cuide fermement avoir pour
 „ certain bonne , juste & sainte querel-
 „ le , & bon droit d'avoir en ce gaige
 „ appelé N. comme faux , mauvais ,
 „ traître ou meurtrier , ou foi mentie
 „ (selon le cas dont il s'agissoit) le-
 „ quel a très-fausse & mauvaise cause
 „ a de foi en défendre & combattre con-
 „ tre moi ; & à lui montrerai aujour-
 „ d'hui par mon corps contre le sien ,
 „ à l'aide de Dieu , de Notre-Dame &
 „ de monseigneur S. George le bon
 „ Chevalier. „ Celui qui avoit été ap-
 „ pellé en duel , prêtoit le même serment ;
 „ & le Maréchal donnoit le signal du
 „ combat en jettant son gant , après avoir
 „ crié trois fois : “ Laissez-les aller. „ Le
 „ vaincu étoit censé le coupable.

L'épreuve de l'eau froide consistoit à
 lier les pieds & les mains de ceux qui
 devoient la subir , & à les jeter dans

une cuve pleine d'eau. Ceux qui sur-
nageoient sans enfoncer , étoient répu-
tés coupables. On croyoit que l'eau pu-
rifiée par des exorcismes , refusoit de
les recevoir dans son sein , ne pouvant
souffrir rien de souillé & d'impur : ceux
qui alloient au fond de la cuve , étoient
déclarés innocens. Voici un extrait de
l'instruction prescrite à cet égard.
„ Prenez ceux que vous voudrez mettre
„ à l'épreuve de l'eau , & conduisez-les
„ à l'Eglise, où le prêtre célébrera la
„ messe, après laquelle il benira de l'eau,
„ en fera boire à ceux qui doivent être
„ mis à cette épreuve, en disant : Que
„ cette eau vous soit aujourd'hui une
„ épreuve. Il fera ensuite les exorcis-
„ mes sur l'eau dans laquelle ils doi-
„ vent être jettés. Dès qu'ils seront dé-
„ pouillés de leurs habits , il leur fera
„ baiser l'évangile , & les jettera dans
„ l'eau , les uns après les autres. Le prê-
„ tre qui fait la cérémonie , & ceux qui
„ en sont les objets , doivent être à
„ jeun. „

En 829, Louis le Débonnaire prof-
crivit cette épreuve ; mais on ne laissa
pas de l'employer dans la suite. C'étoit
un droit seigneurial pour plusieurs
Eglises , d'avoir une cuve ou un bassin
de marbre destiné à cet usage.

L'épreuve de l'eau chaude étoit d'un usage plus ancien , plus commun & plus autorisé que celle de l'eau froide. On y employoit toutes les cérémonies marquées ci-dessus. Quand l'eau bouilloit, on l'ôtoit du feu ; & celui qui présidoit à ce jugement , suspendoit dans la chaudiere une pierre à une hauteur plus ou moins grande ; selon la qualité du crime ; & l'accusé la retireroit avec la main qu'on lui enveloppoit aussitôt. Le juge & la partie y apposoient leurs sceaux ; & , le troisième jour , on se décidoit sur les traces que l'eau bouillante y avoit laissées. Si la main étoit saine , c'étoit une preuve de l'innocence ; si l'on trouvoit quelque marque de brûlure , le crime passoit pour constant , & l'on faisoit subir la peine qu'il méritoit. On permettoit souvent de s'exempter de cette épreuve , en payant une somme d'argent , c'est ce que la loi Salique appelle " racheter sa main. „ Il paroît que cette épreuve a donné lieu au proverbe : " J'en mets „ trois la main au feu , „ pour assurer une chose dont on est sûr.

Il y avoit deux manieres de subir l'épreuve du fer chaud. La première étoit de faire marcher l'accusé sur des focs de charrue rougis au feu , & que

l'on multiplioit suivant la qualité du crime dont il s'agissoit ; ils étoient ordinairement au nombre de douze , & il falloit poser les pieds sur chacun d'eux. L'autre manière étoit de porter un fer rougi au feu , plus ou moins , selon que les présomptions étoient plus ou moins fondées. Ce fer étoit ou un gantelet dans lequel on inféroit les doigts , ou une barre qu'il falloit soulever plusieurs fois , & porter à la longueur de neuf pieds. On enveloppoit la main , &c. comme il est dit ci-dessus.

Cette épreuve étoit réservée sur-tout pour les prêtres , les moines & les femmes. Le fer étoit béni , & soigneusement gardé dans les Eglises , ou les monasteres assez distingués pour avoir ce privilège.

Vers le treizieme siècle , un homme refusoit de subir cette sorte d'épreuve , & disoit , pour autoriser son refus , qu'il n'étoit pas un charlatan. Le juge lui faisant quelque instance pour l'engager à se soumettre à la loi : „ Je prendrai „ volontiers le fer ardent , répondit- „ il , pourvu que je le reçoive de votre „ main. „ Le juge décida qu'il ne falloit pas tenter Dieu.

On faisoit subir l'épreuve de la communion , particulièrement aux Evêques

& aux prêtres accusés de quelque crime. On leur ordonnoit de célébrer la messe, & de dire tout haut, avant que de communier : “ Que le corps du Seigneur „ me serve aujourd’hui d’épreuve. „ Quand il étoit question d’un laïque, le prêtre, avant que de lui donner la communion, l’exhortoit à s’éloigner de la sainte table, s’il étoit coupable du crime dont on l’accusoit : “ Si vous êtes innocent, ajoûtoit-il, approchez & recevez le corps du Seigneur : Dieu fera „ le juge de votre conscience. „ Plusieurs punitions frappantes, qui paroissent venir du ciel, avoient fait nommer cette épreuve, “ la plus vraie & „ la plus terrible de toutes les épreuves. „

Le jugement de la croix est souvent appelé le Jugement de Dieu. Il paroît que cette épreuve consistoit à se tenir debout devant une croix, dans quelque posture gênante, ou à être conduit dans l’Eglise, pendant la célébration de l’office divin, & à tenir les bras étendus en forme de croix ; en sorte que celui qui restoit le plus long-tems immobile, étoit jugé innocent ; c’est ce que l’on peut conclure de cette ancienne formule : “ N. s’étant présenté devant le vicaire „ du comte pour se plaindre que N. „ avoit usurpé une terre qui lui appar-

„tenoit; & celui-ci l'ayant nié, il fut
„ordonné que, dans quarante-deux
„jours, ils eussent à se présenter l'un
„& l'autre devant le vicaire pour subir
„le jugement de la croix; ce qui étant
„fait, celui qui avoit usurpé la terre,
„a été convaincu, & il est tombé de-
„vant la croix. „ Charlemagne ordon-
noit, dans son testament, que l'on eût
recours au jugement de la croix, pour
terminer les différends qui naîtroient
du partage qu'il faisoit de ses états entre
ses enfans.

Peu d'années après, Louis le Débon-
naire défendit d'employer cette épreuve,
“de peur que l'instrument, qui a été
„glorifié par la passion du Sauveur,
„ne soit profané par la témérité de
„quelqu'un. „ L'épreuve de la croix
n'eut plus lieu que dans les monas-
teres où elle étoit en usage, moins
comme une épreuve que comme une
punition des coupables. ¶

L'air de religion que l'on donnoit à
toutes ces épreuves, & quelques mi-
racles que Dieu parut opérer en faveur
de la foi de ceux qui y avoient recours,
les faisoient regarder comme des juge-
mens de Dieu, & persuadoient que
c'étoient autant de moyens infailibles
pour découvrir la vérité, punir le crime
&

& sauver l'innocence. Il a fallu surmonter une infinité d'obstacles, pour abolir tous ces usages qui ne furent détruits que peu-à-peu. Un décret du IV^e concile de Latran, tenu en 1215, par le Pape Innocent III, sous le règne de Philippe-Auguste, joint à l'autorité de ce Prince parut leur porter le dernier coup; cependant on en trouve encore des traces dans l'histoire, & même jusques vers le commencement du dix-septieme siècle.

[835.]

Frothaire, Evêque de Toul, voyant son diocèse désolé par des loups qui dévoroient les hommes, ordonna un jeûne de trois jours avec des processions où tous les prêtres devoient assister couverts de cendre, de sacs & de cilices. Ensuite il fit la guerre aux loups, à la tête d'une troupe de chasseurs, & si heureusement, qu'il se vantoit d'en avoir tué deux cens pour sa part.

[840.]

Louis, Roi de Baviere, troisieme fils de Louis le Débonnaire, avoit pris les armes, & menaçoit d'entrer en France, pour se faire justice du tort

Tome I.

E

qu'il prétendoit lui avoir été fait dans le partage des états de son pere. L'empereur marcha contre ce fils rebelle, & tomba malade des fatigues de la guerre, & des chagrins que lui donnoit, depuis long-tems, la conduite des Princes ses enfans. Pendant les quarante jours que dura sa maladie, il ne pouvoit souffrir aucune nourriture, & disoit souvent : “
„ Vous êtes juste, Seigneur ; parce que
„ je n'ai pas jeûné le carême, vous me
„ faites présentement jeûner malgré
„ moi une autre quarantaine. ” (La guerre l'avoit empêché d'observer exactement le Carême, selon sa coutume.) Une grande éclipse de soleil, qui arriva le cinq de Mai, lui parut être l'annonce d'une mort prochaine. Il dit à Drogon, Evêque de Metz, qu'il pardonnoit à Louis, Roi de Baviere : “ Avertissez-le
„ cependant qu'il ne doit pas oublier
„ les fautes que je lui ai pardonnées, &
„ que c'est lui qui conduit dans la dou-
„ leur la vicillesse de son pere au tom-
„ beau. ” Ce Prince parloit & écrivoit parfaitement en latin : il avoit une grande connoissance du droit & des loix de son Royaume, & le bras si vigoureux, que personne ne l'égalait en force pour manier l'arc & la lance.

CHARLES II, LE CHAUVÉ.

[841.]

CHARLES LE CHAUVÉ, & Louis, Rois de Bavière, remportèrent la célèbre bataille de Fontenai, contre Lothaire, Empereur, Roi d'Italie, & Pépin, Roi d'Aquitaine. Le combat fut si opiniâtre, que plusieurs historiens assurent qu'il resta cent mille hommes sur le champ de bataille. Presque tous les guerriers, venus de la Champagne, y périrent; ce qui a donné lieu de fixer

Avant la conquête des Gaules par les Romains, il y avoit déjà, parmi les Gaulois, quelques distinctions attribuées à la naissance; les usages de la République Romaine s'y introduisirent un peu; mais c'est proprement aux François seuls, que notre noblesse doit son origine. Les Francs partagèrent entre eux les terres qu'ils appelloient TERRES DE CONQUÊTE, & les firent cultiver par les anciens habitans, à la charge de certaines redevances. Ils étoient tous égaux entre eux, ne s'occupoient que de la guerre ou de la chasse, & jouissoient de toutes les prérogatives honorable; dans un pays qu'ils avoient conquis. Dans la suite, ceux qui cultivoient les terres, furent

à cette époque la coutume de la province de Champagne, par laquelle LE VENTRE ENNOBLIT, c'est-à-dire que

appelés Vilains, du nom latin *villani*, parce qu'ils demeuroient à la campagne, *in villis*. Les Nobles furent nommés Gentilshommes, parce que chez les Romains, *gentilis*, ou *qui gentem habet*, signifioit, qui est d'une ancienne famille.

Quand on leva des tributs sur les terres, des cultivateurs en furent seuls chargés; & les François continuerent à ne payer que de leurs personnes. C'étoit conserver tout-à-la-fois une distinction qu'ils regardoient comme très-honorable, & cette liberté qu'ils avoient acquise par tant de combats. La loi Salique n'étoit que pour eux, tandis que les Gaulois suivoient toujours les loix Romaines; ce qui introduisit de la différence dans les coutumes légales pour les nobles & pour les roturiers.

Les différentes charges que les nobles remplirent, & qui devinrent héréditaires vers la fin de la seconde race de nos Rois, donnerent lieu aux différens titres de noblesse, encore aujourd'hui en usage parmi nous, tels que ceux de Duc, de Marquis, de Comte, de Vicomte & de Baron. Le Duc étoit le Commandant d'une Province entière. Le Marquis étoit un Officier chargé de la garde & de la défense d'une frontière: MARCK en tudesque, signifie Frontière. Le Comte étoit le Juge d'une ville & de son territoire: il commandoit aussi quelquefois les troupes; il avoit des assesseurs que l'on appelloit d'abord RACHEM-

la mere annoblit les enfans , quoique le pere soit roturier. Il paroît certain que ce privilège , qui ne subsiste plus , a été accordé aux femmes nobles , pour rétablir le corps de la noblesse qui fût presque anéanti , d'abord à la journée de Fontenai , ensuite en Afrique , sous le règne de S. Louis , & enfin aux Fossés - de - Jaulnes près Bray. Cette

BURGII , nom tudesque , par lequel on désignoit les magistrats subalternes qui jugoient avec le Comte. Dans les Capitulaires de Charlemagne , ils sont nommés **SCABINI** , d'où le nom d'Echevins nous est demeuré. Le Vicomte n'étoit originairement que le vice-gérant du Comte , & s'appelloit d'abord le Vicaire du Comte ; mais il y eut beaucoup de Vicomtes qui , en conservant ce titre , devinrent plus puissans que bien des Comtes. On croit que le nom de Baron ne signifioit d'abord qu'un homme distingué par son mérite & par son courage. Il seroit difficile de marquer en quoi consistoit l'office de Baron , à moins qu'il ne fût un de ces magistrats chargés de juger les procès , & que l'on nommoit **SAGIBARONES** : on trouve assez souvent **FARONES** au lieu de **BARONES** , **FARA** signifie une Famille. Les titres de Banneret de Chevalier , d'Ecuyer , de Bachelier , &c. ne furent en usage que sous les Rois de la troisième race. Il est cependant vrai de dire que la noblesse , telle qu'elle existe de nos jours , doit son origine à l'établissement des fiefs.

concession ne peut qu'être infiniment honorable à la Champagne, sous quelque règne qu'on la place; mais est-il bien sûr qu'on doive la fixer sous celui de Charles II?

[842.]

Le Roi Charles, & Louis Roi de Baviere, surnommé *le Germanique*, renouvelèrent leur traité d'alliance par un serment réciproque, qu'ils se firent l'un à l'autre, en présence de leurs armées. Les deux Rois s'avancerent à la tête de leurs troupes, prononcerent d'abord chacun un discours; ensuite Louis fit son serment * en langue ro-

* Le serment réciproque de Charles le Chauve & de Louis le Germanique est le plus ancien monument que nous ayons; il est écrit en tudesque, (c'étoit la langue des Allemands & celle des Francs, lorsqu'ils firent la conquête des Gaules;) & en roman, c'est-à-dire, dans un latin corrompu que parloient alors les peuples de la Gaule, & d'où s'est formé notre françois.

La langue romance succéda au latin, & devint la seule qui fût le plus universellement entendue. Les fictions & les contes enfantés par la grossièreté qui régnoit dans le dixieme siècle, furent écrits en langue vulgaire (la romance,) & prirent le nom de Romans que l'on a toujours donnés, dans la suite, à ces sortes

mance, afin que l'armée de son frere pût l'entendre: Charles fit le même serment en langue tudesque, afin d'être entendu des soldats du Roi de Baviere.

Voici ce serment tel qu'il se trouve à Rome, dans la bibliotheque du Vatican, & tel qu'il se seroit trouvé dans la premiere édition de ce Livre, si l'on avoit pu s'en procurer alors une copie plus fidele que toutes celles dont on s'est servi jusqu'à présent. L'espece de traduction latine qu'on y joint ici n'est que pour faciliter l'intelligence des mots.

Pro Deu amor &
pro Chrisptian po-
blo & nostro com-
mun salvament,
d'ist di en avant, in
quant Deus sabir &
podir me duna,
sit salvara jeo (a)
ci stmeon fradre
Karlo & in ad-

(a) Jeo, ego, moi.

*Pro Dei amore
& pro Christiano
populo, & nostrâ
communi salute
(salvamento) de
istâ die in antea,
in quantum Deus
sapere & posse me
donet, sic salvabo
ego istum meum
fratrem Carolum
& in adjutorium*

d'ouvrages, dont l'ame est la fiction, quoique l'on ait paru quelquefois la restreindre aux aventures galantes.

judha in cadhu-
na cosa si cum om
per dreit son fradre
salvar dist, mô quid
il mi altresî (b) fa-
zet (c), & ab Lu-
dher nul plait (d)
numquam prindrai
que meon vol ist
meon fradre in
damno sit.

(b) Autresî, *similiter*, de
même, semblablement.

(c) Fezet, *faciat*. Le Z
pour le C étoit fort en
usage autrefois.

(d) Prendre plait avec
quelqu'un, dans notre an-
cien langage, c'est s'affo-
cier avec lui, former une
entreprise ensemble, &c.

(ero) in quâcum-
que causâ, sicut
homo per jus debet
salvare suum fra-
trem, modò quod
ille mihi alterum
simile faciat, &
cum Lothario nul-
lum placitum un-
quam apprehendam
quod meâ volunta-
te isto meo fratri in
damno sit.

Ce qui signifie, " Pour l'amour de
Dieu & pour le peuple Chrétien &
notre commune sûreté, dès ce jour &
dans la suite, autant que Dieu me don-
nera de le savoir & de le pouvoir, je
défendrai Charles, mon frere, & l'ai-
derai, en chaque chose, comme tout
homme est obligé de défendre son frere,
pouvu qu'il en agisse de même avec moi;
& je ne prendrai jamais avec Lothaire

aucun engagement qui soit préjudiciable à ce mien frere. „

Lothaire, qui avoit tout à craindre de cette alliance de ses freres, appella les Normands à son secours ; mais après bien des négociations, la paix fut conclue en 843 ; & l'on fit un nouveau partage de l'empire François. Charles eut la Neustrie & l'Aquitaine, Louis eut la Germanie, ce qui lui fit donner le surnom de *Germanique* ; & Lothaire ajouta à son Royaume d'Italie les pays situés entre le Rhône & les Alpes, la Meuse & le Rhin.

[842.]

* Les Normands exercèrent, pour la premiere fois, ces horribles ravages par

* On donnoit le nom de NORMANDS, qui signifie HOMMES DU NORD, à tous les peuples qui habitoient le Danemarck, la Suède & la Norwége. Ennuysés des frimats du Nord, ou conduits par la passion de s'enrichir, ils chercherent fortune dans des climats plus doux, & se rendirent la terreur & le fléau du reste de l'Europe. Industriels, endurcis à la fatigue, braves dans les combats, cruels dans la victoire, aussi prêts à rompre les traités qu'à les conclure, plus passionnés pour le butin que pour un établissement solide ; ces peuples encore idolâtres, ne chercherent

lesquels ils désolèrent si long-tems la France. Avant ce tems , ils s'étoient contentés de quelques incursions sur les côtes. Charlemagne en avoit prévu les suites, lorsqu'il disoit : " Si , malgré
 „ toute ma puissance , ces brigands
 „ osent insulter les côtes de mon empire,
 „ que ne feront-ils pas , lorsqu'il sera
 „ partagé? „

[843.]

Les ravages des Bretons , sous la conduite de leur duc Nomenoi , & les courses des Normands , causèrent une

pendant près de quatre-vingts ans , qu'à dépouiller la France de tout ce qu'ils pouvoient emporter. Dans une de leurs premières expéditions, ils prirent la ville de Rouen , ravagèrent toutes les campagnes voisines, & parurent prendre possession de cette partie du Royaume de Neustrie , qu'ils rendirent, dans la suite, si florissante. Leurs vaisseaux étoient de simples barques, sur lesquelles ils ne mettoient des provisions que pour le tems de la traversée ; leurs armes composoient tout leur équipage. Ils emportoient d'assaut les places les plus fortes ; & l'on ne pouvoit se mettre à couvert de leurs excès , qu'en se rachetant pour une somme d'argent. Charles le Chauve leur donna , en 845 , sept mille livres pesant d'argent , & quatre mille , en 864 , pour les engager à quitter la France.

si grande disette en France , que , dans plusieurs provinces , le peuple étoit réduit à manger de la terre qu'il faisoit cuire avec un peu de farine.

[844.]

Dans un capitulaire qui porte le nom de Toulouse , Charles le Chauve régit ainsi ce qu'il falloit donner aux Evêques dans les visites de leur diocèse * : “

* L'expression de Diocèse est souvent employée pour désigner l'étendue de toute une Province ecclésiastique , & on donnoit le nom de Paroisse , à ce qu'on appelle aujourd'hui un Evêché , un Diocèse :

Les Evêques eux-mêmes étoient tenus à des redevances envers le Roi. Les uns devoient le loger avec toute sa suite , comme on l'a déjà remarqué sous le règne de Charlemagne ; les autres payoient telle somme en argent ou en denrées ; tous étoient obligés au service militaire , en qualité de Seigneurs temporels ; & malgré les ordonnances qui leur prescrivoient seulement , à cet égard , d'envoyer à la guerre leurs soldats bien armés , ils étoient quelquefois dans la nécessité de les conduire eux-mêmes..

Les Monasteres obligés aux redevances , étoient partagés en trois classes. Les premiers devoient des présens au Roi , & le service militaire : les seconds ne devoient que des présens : les troisiemes ne devoient ni présens ni service de guerre , mais seulement

E. 6

„ Quand l'Evêque sera arrivé dans une
„ paroisse , les quatre curés les plus
„ voisins s'y rendront avec leurs paroif-
„ siens ; & /chacun des curés donnera
„ à l'Evêque dix pains, un demi-muid
„ de vin (*modius vini*, le muid de vin
„ contenoit seize sepriers ;) un jeune
„ cochon de quatre deniers, deux pou-
„ lets, dix œufs, & un boisseau de
„ grain pour les chevaux. Le curé,
„ chez qui loge l'Evêque, donnera la
„ même chose, & l'on n'exigera de lui
„ rien de plus, si ce n'est le bois & les
„ ustensiles nécessaires pour préparer à
„ manger.

des prieres pour le Roi & la famille Royale. Ces
présens se faisoient aux grandes fêtes, & consistoient
communément en argent ou en chevaux : les abbeses
donnoient des habits qu'elles faisoient faire par leurs
religieuses. Il étoit ordonné que chacun marqueroit
son nom sur les chevaux & sur les habits que l'on
présenteroit au Roi. Rathbert, abbé de Corbie, écri-
voit en 847 : » J'ai résolu de ne pas envoyer pour
» les fêtes prochaines à Votre Majesté un présent
» d'or ou d'argent, mais un livre sur l'Eucharistie,
» qui, bien que petit par le volume, est grand par le
» sujet qu'il traite. Je l'ai composé, il y a long-tems,
» pour mon cher disciple l'abbé Placide Varin. » Ce
présent fut bien reçu.

„ Tous les ans , les Evêques recevront
 „ de chaque prêtre un boisseau de fro-
 „ ment , un boisseau d'orge , un muid
 „ de vin , un jeune cochon ; & pourront ,
 „ s'ils le veulent , recevoir , pour tous
 „ ces redevances , deux sols en deniers. „

[849.]

Nomenoi , qui prenoit le titre de
 Roi des Bretons , continuoit de faire le
 dégât dans le Maine & dans l'Anjou.
 Il épargna d'abord le monastere de
 Glonne (Saint - Florent le Vieux ;)
 mais il y fit placer dans le lieu le plus
 élevé sa statue , le visage tourné du
 côté de la France. Le Roi Charles ,
 ayant eu avis de cette insulte , fit abba-
 tre la statue de Nomenoi , & mettre à
 la place la sienne , tournée du côté de
 la Bretagne. Le monastere ne tarda pas
 d'être brûlé par les Bretons.

[849.]

Le concile assemblé à Paris , & com-
 posé des Evêques suffragans des métro-
 politains de Tours , de Reims & de
 Rouen , fit un règlement contre les
 Chorévêques , & déposa tous ceux qui
 se trouvoient alors en France.

Les Chorévêques n'étoient d'abord que de simples prêtres , employés par les Evêques au gouvernement de leurs diocèses , à-peu-près comme le sont aujourd'hui les vicaires généraux ; car on ne les employoit souvent que pour des lieux éloignés de la ville Episcopale ; ce qui leur a fait donner quelquefois le nom de Prêtres de la campagne. On les chargeoit de faire la visite , tantôt d'une paroisse , & tantôt d'une autre ; ce qui revient aux fonctions des archidiaques. Insensiblement les uns s'ingérèrent d'eux-mêmes dans toutes les fonctions purement épiscopales ; d'autres en furent chargés par des Evêques ; & Charlemagne se vit obligé de s'expliquer ainsi à l'article IV d'un capitulaire dressé en 802 , dans l'assemblée générale tenue à Aix-la-Chapelle. „ Nous faisons savoir à tous les enfans „ de l'Eglise & à tous nos sujets , que „ l'on nous a souvent fatigués de plain- „ tes au sujet des Chorévêques ; car les „ clercs ordonnés par des Evêques , „ soutiennent que ceux qui l'ont été par „ des Chorévêques , ne doivent faire „ aucunes fonctions du sacerdoce ; & „ les laïques refusent d'assister à l'office „ célébré par ces prêtres , ou de faire „ confirmer leurs enfans par les Choré-

„vêques. Pour terminer ces disputes ,
 „ nous avons consulté le saint siège....
 „ Le Pape Léon a répondu que les
 „ ordinations faites par les Chorévê-
 „ ques étoient nulles..... & qu'il falloit
 „ condamner & chasser les Chorévê-
 „ ques. Mais les Evêques de notre Ro-
 „ yaume, assemblés à Rarisbonne, ont
 „ cru, avec l'agrément du Pape, devoir
 „ user de plus de douceur. Ils ont seu-
 „ lement réduit les Chorévêques au
 „ rang des prêtres de la campagne,
 „ leur défendant de faire les fonctions
 „ Episcopales. Ils ont aussi défendu
 „ qu'aucun Evêque n'établît dans la
 „ suite des Chorévêques, à moins qu'il
 „ ne voulût s'exposer au danger d'être
 „ déposé.

„ En conséquence donc de la réponse
 „ du Pape, & de l'avis synodal de nos
 „ Evêques & autres sujets, nous avons
 „ fait défenses à tout Chorévêque d'en-
 „ treprendre de donner le S. Esprit par
 „ l'imposition des mains, d'ordonner
 „ des prêtres, des diacres & des sous-
 „ diacres, de voiler des vierges, de
 „ faire le saint chrême, de consacrer
 „ des autels, ou de donner la bénédic-
 „ tion au peuple aux messes solennelles.
 „ S'il est arrivé que quelques Chorévê-
 „ ques aient fait quelques-unes de ces

„ fonctions, l'Evêque doit suppléer à
„ ce qu'ils n'ont pu donner; & en ce
„ cas, ces ordinations & consécérations
„ ne doivent pas être censées réitérées,
„ puisqu'on ne réitere pas, comme il
„ est écrit, ce qui n'a pas été fait. Nous
„ défendons d'établir dans la suite des
„ Chorévêques, parce que jusqu'à pré-
„ sent ils ont été institués par des Evê-
„ ques, amateurs de leur repos & de
„ leurs plaisirs, entièrement ignorans
„ des décrets des saints peres, & des
„ ordonnances des Papes. „

Malgré des ordres si précis, les Chorévêques subsisterent long-tems dans l'Eglise de France. Le service militaire que l'on exigeoit encore alors des Evêques, en fut une des causes principales: obligés d'aller dans les armées à la tête de leurs vassaux, ils établissoient des Chorévêques. L'abus étoit que ces Chorévêques, qui n'avoient communément que l'ordre de prêtrise, s'arrogérent quelquefois toutes les fonctions Episcopales; c'est pourquoi on déclara nulles les ordinations qu'ils faisoient. Il y avoit cependant des Chorévêques élevés à la dignité d'Evêques, & revêtus du pouvoir de l'Episcopat; c'est pourquoi les ordinations qu'ils faisoient, ont été déclarées valides. Mais, généralement.

parlant ; les Chorévêques n'étant que de simples prêtres , on les regardoit , avec raison , comme des usurpateurs des fonctions Episcopales.

Le IV concile de Paris , en 829 , s'exprime ainsi : “ Les Chorévêques ne
 „ sont que les successeurs des septante
 „ disciples. Ils doivent se renfermer
 „ dans les bornes qui leur sont prescrites,
 „ & non pas s'ingérer de donner le S.
 „ Esprit par l'imposition des mains. „

Le concile de Meaux , en 845 , ordonna d'empêcher les Chorévêques “
 „ de faire le saint chrême , de consacrer des Eglises , &c.... Mais ils
 „ pourront vaquer , dans l'étendue du
 „ diocèse , à l'imposition de la pénitence , & à la réconciliation des pécheurs. „

Le concile de Paris , en 849 , fit un règlement contre les Chorévêques , & déposa tous ceux qui étoient alors en France.

Le Pape Léon VII , consulté , en 940 , sur diverses questions de discipline , dit , dans sa réponse adressée à tous les Evêques de Gaule & de Germanie : “ On a demandé si un Chorévêque peut consacrer les Eglises , ordonner les prêtres , faire l'onction du chrême & l'imposition des mains ?

„ Nous défendons , selon les canons ,
 „ toutes ces fonctions aux Chorévê-
 „ ques. „

Enfin les Evêques n'établirent plus de Chorévêques , & on vit cesser tous les abus dont on se plaignoit à cet égard.

[364.]

Ce fut vers ce tems-là que parut l'édit de Pistres , lieu situé sur la Seine , un peu au-dessus du Pont-de l'Arche. Cet édit est un monument très-curieux sur les anciennes monnoies ; on ne les fabriquoit alors , que dans le palais , à Paris , à Rouen , à Reims , à Sens , à Orléans , à Châlons-sur-Saône , à Narbonne , à Mellé en Poitou , & à Quentovic , dans le Ponthieu , aujourd'hui Saint Josse près de Montreuil-sur-mer. L'édit portoit * que l'on donneroit à

* La modicité des marcs employés anciennement à faire de la monnoie , ne surprendra point , si l'on se rappelle ce qui a déjà été indiqué ci-dessus. Les payemens se faisoient en livres d'or ou d'argent réelles & de poids ; la monnoie n'étoit d'usage que pour le petit commerce ; ce qui la rendoit plus rare ; d'ailleurs l'or & l'argent n'étoient pas , à beaucoup près , aussi communs qu'ils le sont aujourd'hui.

F R A N Ç O I S E S. 115

chacune de ces villes " cinq livres
,, d'argent, ou dix marcs pour com-

La livre numéraire répondoit au poids réel d'une livre, ou de deux marcs. Le marc a toujours été estimé une demi-livre ; mais il a varié selon le différent poids de la livre. Il y avoit en France quatre marcs différens ; celui de Troyes, dont on se servoit dans les foires de Champagne ; celui de Limoges ; celui de la Rochelle, & celui de Tours, qui devint le commun, & d'où nous est venue la livre tournois. La livre de douze onces a été plus communément en usage pour peser l'or & l'argent.

Une livre, ou deux marcs pesant d'argent, ne se tailloit, dans les commencemens de la monarchie, qu'en vingt sols, & c'est la raison pourquoi on a nommé une livre la somme de vingt sols. Charlemagne ordonna, en 753, que l'on fit vingt-deux sols d'une livre pesant d'argent. Un de ces sols vaudroit aujourd'hui trois livres treize sols six deniers de notre monnaie : le denier étoit la douzième partie du sol, & l'obole la moitié du denier.

La livre d'or se tailloit en soixante-douze sols d'or, dont chacun vaudroit environ quinze francs de notre monnaie. On comptoit par sol, demi-sol, & tiers de sol d'or : un sol d'or valoit quarante deniers d'argent. Il y avoit un peu de variété dans la valeur de ces deniers, suivant les lieux où ils avoient été frappés ; par exemple, la monnaie du Mans étoit plus estimée que celle de l'Anjou & de la Normandie : un denier Manséau valoit un denier & demi Nor-

„ mencer à faire de la bonne monnoie. „
 Un édit du mois de Mars 1766, or-

mand, & deux deniers Angevins. (*Voyez ci-dessus*, pag. 39.)

Quand on avoit besoin de monnoie, on donnoit au monétaire une livre pesant d'or ou d'argent : il la tailloit en autant de sols qu'il étoit porté par les loix, & n'en retenoit qu'un seul pour lui : l'Etat fournissoit aux frais nécessaires pour battre ou frapper la monnoie.

Sous la premiere race de nos Rois, les sols d'or & d'argent offroient le portrait du Prince ; & , sur le revers, la figure d'une croix ou d'un ange ; d'un saint, ou d'un calice ; d'un vaisseau, ou d'un instrument : le nom de la ville dans laquelle ils avoient été frappés, s'y trouvoit assez communément, ou quelques caracteres sur lesquels on ne pourroit guere aujourd'hui former que des conjectures. La légende étoit le nom du Prince, & plus ordinairement celui du monétaire. Théodebert I fit mettre pour légende, *Dominus noster* : NOTRE SEIGNEUR ; titre qui n'appartenoit qu'aux Empereurs. Charlemagne fut le premier qui employa ces mots : *Gratia Dei Rex* ; ROI PAR LA GRACE DE DIEU ; & Louis le Débonnaire leur substitua ceux-ci : *Munus divinum* ; PRÉSENT DIVIN.

On continua, pendant ce règne, à regarder la réforme des monasteres & du clergé, comme le remede le plus efficace contre les maux qui affligeoient l'Etat. On mettoit à rédiger & à porter des loix, le

donne la fabrication de fix cens mille marcs en sols, demi-sols & liards à la monnoie d'Aix.

[875.]

La foire du Landi ou Lendit, que Charlemagne avoit établie à Aix-

tems, les soins & l'autorité qu'il eût fallu employer à faire observer celles que l'on avoit déjà. Parmi les abus que l'on entreprit de corriger, on peut distinguer ceux qui se passoient dans les repas que l'on donnoit après le service de l'anniversaire d'un mort, & après celui du septieme & du trentieme jour de la sépulture. On y représentoit une sorte de spectacle bouffon avec un ours, des danseuses & des talamassques. On appelloit ainsi des représentations de démons ou d'autres figures propres à effrayer; d'où le nom de Masque nous est resté. On finissoit ces repas par s'enivrer à force de boire pour l'amour des anges, des saints & de l'ame du défunt. Cette coutume étoit fort ancienne.

On défendit encore de piller les biens d'un Evêque après sa mort, & on chargea l'économe de l'Eglise de les mettre en réserve pour le successeur, ou pour être employé à quelque pieux usage. De cet abus de piller les meubles de l'Evêque après sa mort, nous est venu le proverbe : **DISPUTER DE LA CHAPE A L'ÉVÊQUE**, pour signifier que deux personnes se disputent une chose qui ne leur appartient point du tout.

la-Chapelle , fut transférée à Saint-Denis. Landi vient du mot INDICT ou INDIT , qui signifie tems marqué ou assigné. Chaque année on indiquoit un jour où l'on montrait le trésor de la chapelle impériale , & la foire commençoit alors à Aix-la-Chapelle : transférée à Saint-Denis , elle n'en devint que plus célèbre. On s'y rendoit de toutes les provinces de France , & même de l'Espagne , de l'Angleterre & de l'Italie. Avant l'établissement de ces foires , on n'avoit que des marchés où l'on trouvoit à peine les choses les plus nécessaires.

[876]

Charles le Chauve , peu content d'avoir ajouté au Royaume qu'il possédoit celui de son frere Lothaire & la qualité d'Empereur , veut envahir les états que Louis le Germanique avoit partagés entre ses trois fils Carloman , Louis & Charles , mais il trouva Louis , le cadet de ces Princes , prêt à lui disputer le passage du Rhin. Charles rejette les marques de soumission , & les justes demandes qu'il recevoit de la part de son neveu , livre la bataille & la perd. Avant le combat , Louis voulant s'af-

surer davantage de son bon droit , avoit fait subir l'épreuve de l'eau froide à dix de ses gens , celle de l'eau chaude à dix autres , & celle du fer chaud , encore à dix autres. Ces trente personnes sortirent saines & sauves de ces épreuves ; ce qui remplit les troupes de la plus grande confiance. (*Voyez ci-dessus* , pag. 90-91-92.)

[877.]

Les Sarrafins attaquoient Rome , les Normands infestoient de nouveau la France ; & Charles préférant de remplir les obligations qu'il avoit contractées en acceptant l'Empire , passe en Italie , après avoir réglé les contributions que ses sujets payeroient , pour acheter une trêve avec les Normands. Chacun devoit être taxé à proportion de ses biens , de façon cependant que les plus riches ne payassent pas plus de cinq sols , & les plus pauvres , moins de quatre deniers. Dans la suite des tems , on a toujours eu plus d'égard pour les pauvres ; & l'histoire fournit une infinité d'exemples où l'on voit que quiconque ne vivoit que de ses mains , étoit exempt de payer ces sortes de taxes & d'impositions.

[877.]

Parmi les réglemens que fit l'Empereur avant son départ pour l'Italie, il marque à son fils, âgé de plus de trente-deux ans, les forêts royales où il lui permet de chasser, & ordonne qu'à son retour on lui rende un compte exact du nombre des bêtes fauves qu'il y aura tuées. Il veut que s'il meurt dans cette expédition, les aumôniers partagent les livres de sa bibliothèque entre son fils, l'abbaye de S. Denis, & celle de S. Corneille de Compiègne qu'il venoit de bâtir & de doter.

[877.]

Charles le Chauve apprit, en arrivant à Pavie, que Carloman, l'ainé de ses neveux, s'avançoit à grandes journées, pour le combattre. On lui dit en même tems, que la plupart des chefs de son armée avoient conjuré contre lui. Il ne vit plus d'autre parti à prendre que celui de s'enfuir avec l'Impératrice, son trésor & ses troupes, tandis que Carloman prenoit aussi la fuite, sur un faux avis que son oncle venoit l'attaquer avec une puissante armée. Ces deux

deux Princes qui se donnoient mutuellement ces terreurs paniques , tomberent malades dans leur fuite. Carloman essuya une maladie longue & dangereuse. L'empereur qui n'avoit que la fièvre , mourut empoisonné par un Juif nommé *Sédécias* , qui étoit son Médecin.



LOUIS II, LE BEGUE.

[877.]

QUOIQUE Louis II eût un droit incontestable à la succession de Charles son pere, l'Impératrice & les seigneurs François ne se presserent pas de le reconnoître pour leur Roi ; & avant que de lui prêter le serment de fidélité, ils composèrent avec lui pour les comtés * & les abbayes qui étoient à leur bien-

* C'étoit encore alors un abus fort commun, que les laïques, & même les gens mariés, possédassent des Abbayes. Charles le Chauve avoit retenu pour lui celles de S. Denis, de S. Quentin & de S. Vaast. Salomon, Duc de Bretagne, lui fit hommage pour celle de S. Aubin d'Angers. L'Empereur Lothaire avoit promis plusieurs Abbayes à Teutberge, son épouse légitime ; & Valdrade, sa concubine, en possédoit même d'hommes, entr'autres, celle de S. Dié. Les Evêques s'élevoient souvent contre ces abus : on faisoit en conséquence les réglemens les plus sages ; mais on ne tenoit point la main à leur exécution. Il arrivoit même qu'on ne réformoit que les moines de telle Abbaye en particulier, dont l'abbé seul étoit à réformer, comme n'ayant aucun droit aux revenus qu'il en retiroit.

féance. Le Prince accorda tout ce qu'on voulut, & donna naissance à ce pouvoir énorme des grands vassaux, qui changea toute la constitution de l'Etat *.

* Les demandes que les principaux de la nation firent à Louis II, avoient sur-tout pour objet de rendre héréditaires pour leurs enfans les titres & les dignités qu'ils possédoient déjà, ou dont ils espéroient de se voir bientôt revêtus; & cette concession de la part du Souverain, fut la première origine des fiefs. Avant cette époque, les terres accordées par les Rois, s'appelloient Bénéfices: on ne les donnoit qu'à vie; & ceux qui les possédoient, n'étoient obligés qu'au service militaire. Dans la suite, ces bénéfices ont été rendus héréditaires; & après n'avoir passé qu'aux enfans, on les a fait passer aux héritiers collatéraux, & ils sont enfin devenus des biens patrimoniaux, sujets au commerce par les ventes, donations, échanges, & autres dispositions que l'on en pouvoit faire. Les Grands du Royaume augmentèrent insensiblement leur puissance; & après avoir partagé celle du Souverain, ils l'anéantirent. Les Ducs ou Gouverneurs des villes, & la plupart des Officiers royaux, changèrent leurs titres en seigneuries personnelles; maîtres des terres & de la justice, ils se firent des sujets sous le nom de Vassaux, qui étoient obligés de les suivre à la guerre, même contre le Roi.

L'origine de la noblesse suivit celle des fiefs; les terres firent les nobles; & les François, qui avoient commencé par être tous égaux, se partagèrent en nobles & en roturiers.

LOUIS III ET CARLOMAN.

[879.]

ERMENGARDE, fille de l'Empereur Louis II, épouse de Boson, représenta un jour à son époux, qu'étant née fille d'un Empereur d'Occident, & ayant été fiancée à l'Empereur d'Orient, elle souffroit impatiemment de n'être que l'épouse d'un Duc; qu'elle ne pouvoit plus vivre dans la condition de Sujette, & qu'elle vouloit régner ou mourir. Boson ne cherchant qu'à plaire à une épouse qu'il aimoit, profite de la foiblesse du gouvernement, & se fait un

Les vols commencerent à devenir assez communs en France, pour mériter qu'on s'occupât sérieusement à les réprimer. Il est ordonné, à cet égard, dans un Capitulaire de Carloman, que » celui qui aura » volé quelque chose, payera le triple de ce qu'elle » vaut, avec l'amende prescrite par la loi, & sera mis » en pénitence publique. Si le voleur est un colon ou » un serf, il payera pareillement le triple; ou bien son » maître, qui doit en répondre, RECEVRA POUR » LUI SOIXANTE COUPS; & de plus, le coupable » fera la pénitence, selon qu'elle sera réglée par

état des duchés & comtés qu'il possé-
doit en Provence, & dans les provinces
voisines, sous le titre de Royaume
d'Arles. Cette usurpation ne fut pas de
longue durée; mais Ermengarde affié-
gée dans Vienne, défendit cette place
avec une valeur & une prudence pres-
que incroyable; & après deux ans d'un
siège opiniâtre, elle obtint encore une
capitulation honorable.

» l'Evêque. Si l'accusé nie le fait, & qu'on ne puisse
» l'en convaincre, il fera le serment, excepté nos
» Officiers qui feront jurer pour eux les plus confi-
» rables de leurs gens.... Les Evêques excommuni-
» ront, après trois monitions, ceux qui auront volé
» dans l'étendue de leurs diocèses, quand même ces
» voleurs ne seroient pas du nombre de leurs diocé-
» sains.... Pour ôter tout prétexte de rapine, les
» prêtres exerceront l'hospitalité envers ceux qui
» voyagent, & engageront leurs paroissiens à les
» imiter.... On ne vendra rien de plus cher aux
» passans, qu'ils ne l'acheteroient au marché. »

La pénitence publique étoit encore très-sévère en
ce tems-là. Ceux qui la faisoient, portoient le cilice,
jéunoient au pain & à l'eau; & si quelqu'un les
forçoit de boire du vin, il payoit deux deniers d'a-
mende; ils étoient placés derrière la porte de l'église;
il leur étoit défendu de porter des habits blancs, &
même d'exercer aucun négoce pendant le cours de la

[881.]

On composa une espece de cantique en vers rudesques , pour célébrer la victoire que Louis III remporta sur les Normands , à Saulecour dans le Vimeu. On y dit que le jeune Roi fit des prodiges de valeur , & qu'on tua neuf mille hommes des ennemis , en chantant les litanies.

[882.]

La France concevoit les plus belles espérances de deux jeunes Rois vaillans , actifs , heureux , & qui vivoient dans une parfaite intelligence ; Louis III lui fut enlevé à la fleur de son âge ; il n'avoit pas vingt ans.

pénitence , que l'on proportionnoit toujours à la faute , ou au crime , pour lequel on l'imposoit.

Les Juifs qui composoient la synagogue de Toulouse , offrirent au Roi Carloman une somme d'argent très-considérable , pour se racheter de cette servitude honteuse : un de leurs chefs étoit obligé d'offrir-tous les ans , à la porte de l'Eglise cathédrale , trois livres de cire , le jour de Noël , le Vendredi-Saint , & le jour de l'Assomption de la Vierge , & d'y recevoir chaque fois un soufflet de la main d'un homme vigoureux. Le Roi renvoya l'affaire à un concile provincia

Carloman poursuivoit un sanglier dans la forêt d'Iveline, près de Monfort. Il fut blessé par un de ses gardes à qui il vouloit faire peur, & mourut sept jours après. Il eut la générosité de publier qu'il avoit été blessé par le sanglier, afin de sauver celui qui étoit l'auteur innocent de sa mort.

qu'il fit assembler à Toulouse, & dans lequel on décida que la demande des Juifs devoit être rejetée, parce que les Rois, Charlemagne & Louis le Débonnaire, leur avoient imposé ce joug pour les punir d'avoir livré la ville de Toulouse aux Sarasins, dont le Roi Abdéram n'étoit entré en France qu'à leur sollicitation.



CHARLES LE GROS.

[884.]

LA France n'avoit plus que la foible ressource d'un fils postume de Louis II, âgé de cinq ans ; c'est ce qui engagea les principaux de la nation à déferer la couronne à l'Empereur Charles le Gros, oncle du jeune Prince.

[886.]

* Paris est assiégé par une armée de quarante mille Normands. Ce fameux siège dura dix-huit mois , pendant lesquels les Parisiens soutinrent avec une valeur incroyable , six assauts donnés avec autant de fureur que d'acharne-

* Paris ne contenoit alors que cet espace de la ville qu'on appelle aujourd'hui la Cité , & qui est renfermé entre les deux bras de la Seine. Les courtes des Normands avoient fait connoître combien il étoit important de fortifier cette place. On n'y pouvoit entrer que par deux ponts qui étoient défendus l'un & l'autre, en dehors , par une tour située à-peu-près où l'on a depuis bâti le grand & le petit Châtelet.

ment. Gauzlin, Evêque de Paris, étoit chargé de défendre & de garder cette place ; il s'en acquitta en vrai héros. Il mourut pendant le siège ; mais Anchéric, qui fut son successeur, ne montra pas moins de courage que lui. Ces prélats manioient un javelot, & le lançoient avec une adresse surprenante.

[886.]

L'abbé Ehole, neveu de l'Evêque Gauzlin, étoit un des chefs des assiégés ; il se trouvoit par-tout, & donnoit des preuves d'une bravoure & d'une force singulière. Au second assaut, il perça plusieurs Normands d'un seul javelot qui ressembloit à une grande broche ; ce qui lui donna occasion de crier aux assiégeans : " Portez ceux-ci à la cuisine, ils sont tout embrochés. „

[886.]

L'histoire a conservé le nom de Gerbaut, soldat d'une taille médiocre, mais d'un courage extraordinaire. Au dernier assaut que les Normands donnèrent à la ville de Paris, plusieurs d'entr'eux avoient gagné la muraille & crioient déjà Victoire. Gerbaut, suivi

seulement de cinq hommes, s'avance, tue les premiers qu'il rencontre, renverse les autres dans le fossé, arrache les échelles, pourvoit à la sûreté de cet endroit, & sauve la ville.

[387.]

Engilhere, comte d'Angers, chargé par la ville de Tours d'aller redemander à la ville d'Auxerre le corps de S. Martin, partit à la tête de six mille hommes bien armés, qui lui firent obtenir aisément sa demande. On assure que tous les malades des lieux où passoit la sainte relique, étoient guéris, souvent même sans le vouloir. Deux paralytiques vivoient d'aumône, dans un village du diocèse de Tours; sur le bruit qui se répandoit des miracles de S. Martin, l'un dit à son camarade: “
 „ Mon frere, nous menons ici une vie
 „ assez douce a la faveur de notre infirmité. Tout le monde a compassion de
 „ nous, & nous n'avons d'autre peine
 „ que celle de demander nos besoins.
 „ C'est à notre infirmité que nous sommes redevables du bonheur dont nous
 „ jouissons dans notre état. Si nous
 „ étions une fois guéris, il nous faudroit
 „ travailler pour gagner notre pain.

„ Or on dit que ce Martin, dans le
 „ diocèse de qui nous sommes, guérit
 „ tous les infirmes, en revenant de son
 „ exil ; c'est pourquoi, mon frere,
 „ suivez mon conseil ; fuyons au plutôt,
 „ & sortons de ses terres, de peur qu'il
 „ ne nous guérisse de notre infirmité. „
 Cet avis fut goûté : les deux paralyti-
 ques fainéans se mirent en chemin, & se
 traînèrent comme ils purent, dans le
 dessein de sortir du diocèse de Tours.
 Mais la vertu miraculeuse de S. Martin
 opéra en eux la guérison qu'ils fuyoient.
 La crainte d'être punis de leur ingrati-
 tude, les força de publier leur guérison
 avec toutes les circonstances ; & comme
 leur incommodité avoit été réelle, le
 miracle passa pour constant. (*Odo, de*
Reversione sancti Martini, in Bibl.
Clun.) Outre S. Odon, la Chronique
 de Limoges & celle de Tours racontent
 ce fait. (*Hist. de l'Eglise Gallicane,*
 tome vj, page 372.)

En 853, les habitans de Tours avoient
 fait transporter le corps de S. Martin,
 d'abord au monastere de Cormery, en-
 suite à Orléans, à Chablis, & de-là à
 Auxerre, afin de le mettre à l'abri des
 insultes des Normands qui se dispo-
 soient à assiéger la ville de Tours, dont
 ils ravageoient déjà les environs.

Douze chanoines, avec l'Abbé & les moines de Marmoutier, gardoient les reliques de S. Martin, que l'on avoit placées à côté du corps de S. Germain. Il s'y fit beaucoup de miracles qui attirerent de grandes aumônes aux clercs de Tours; ceux d'Auxerre en furent jaloux, & leur dirent: " Puisque ces
 „ prodiges ne s'opèrent pas moins par
 „ la vertu de notre saint, que par celle
 „ du vôtre, il est juste que nous parta-
 „ gions les rétributions. . . . Avant
 „ l'arrivée de S. Martin à Auxerre,
 „ leur répondit-on, on n'y entendoit
 „ parler d'aucun miracle. Il est donc
 „ certain qu'on doit les attribuer à son
 „ intercession. Mais pour dissiper vos
 „ doutes, & vous convaincre évidem-
 „ ment de la vérité, prenons, si vous
 „ le voulez, ce lépreux que voici, &
 „ plaçons-le entre les deux chasses de
 „ nos saints. Si le côté qui sera proche
 „ de S. Martin est guéri de la lèpre,
 „ tandis que l'autre côté en demeurera
 „ couvert, on ne pourra douter qu'il
 „ n'ait été guéri par la vertu de S.
 „ Martin. „ La proposition fut accep-
 „ tée: on plaça entre les deux chasses un
 „ lépreux qui étoit là présent: le côté
 „ proche du corps de S. Martin fut entiè-
 „ rement guéri, & l'autre resta couvert

de lépre. Afin de rendre la chose moins incontestable, on tourna vers la châsse de S. Martin le côté encore malade, & la guérison devint complete.

L'auteur contemporain, qui est le même S. Odon, cité ci-dessus, ajoute cette réflexion: " Ce fut comme une „ politesse de S. Germain, qui ayant „ lui-même le mérite de ressusciter les „ morts, voulut bien dans son Eglise, „ céder les honneurs à son hôte, & „ paroître moins puissant que lui. „ (*Odo, de Reversione sancti Martini.* Histoire de l'Eglise Gallicane, tom. vj, pag. 54.)



CHARLES III, LE SIMPLE.

[911.]

ROLLON , ce fameux chef des Normands , qui avoit été , plus que tout autre , la terreur des François , s'établit avec ses troupes dans cette partie de la Neustrie , qui depuis a été nommée *Normandie*. Charles la céda , avec la Bretagne , pour obtenir la fin

Le peu de talent que Charles III montra pour le gouvernement , lui fit donner le surnom de Simple. Vers la fin de la seconde race de nos Rois , les mêmes noms s'étant multipliés , on eut recours aux surnoms pour distinguer ceux qui en portoient de semblables. C'étoit un sobriquet auquel on attachoit une idée honorable ou ridicule ; souvent il étoit pris du lieu de la naissance , d'un fief , d'une seigneurie , d'un talent ou d'un défaut naturel. Dans les actes publics , on ne mettoit que le nom de la personne dont il s'agissoit ; & , pour mieux la désigner , on écrivoit au-dessus de son nom , en interligne , le sobriquet qu'elle portoit ; c'est ce qui paroît avoir donné lieu d'appeller ces sobriquets Surnoms. L'usage en devint général , quand la coutume de donner des noms de saints au baptême se fut établie ; mais le même surnom

d'un brigandage qui désoloit son Royaume. Quand il fallut prêter le serment de fidélité, Rollon eut beaucoup de peine à se soumettre au cérémonial, & juroit qu'il ne connoissoit que son épée. Ce fut bien pis, quand on lui parla de se mettre aux genoux du Roi, & de lui baiser le pied. Il consentit enfin qu'un de ses officiers le fît pour lui ; mais celui-ci, par mal-dresse ou

ne se trouva point d'abord affecté à toute une famille : le fils en portoit communément un différent de celui de son pere. Dans la suite, les surnoms se perpétuèrent dans les familles, & devinrent ce qu'ils sont aujourd'hui.

Avant cet établissement des surnoms, les François ne portoient qu'un nom ; & il n'étoit rien moins qu'héréditaire. Clovis étoit fils de Chilpéric, & aucun de ses enfans ne porta son nom ; mais ces noms avoient une signification propre, sur-tout parmi les Princes ; & c'est pourquoi on en trouve tant qui se terminent en RIC & en BERT. RIC, signifioit Puissant, d'où nous est venu le mot de Riche ; & BERT signifioit Illustre. La plupart des noms François avoient une aspiration que l'on retranchoit souvent, parce qu'elle étoit difficile à prononcer ; c'est ce qui a causé tant de variations dans ces sortes de noms. Celui de Louis est le même que Klovis, dont on a retranché la lettre K.

par insolence, s'avança brusquement, & leva le pied du Roi si haut, qu'il fit tomber ce Prince à la renverse. Les uns en rirent, d'autres en murmurèrent; on prit cependant le parti de ne s'en pas fâcher.

[912.]

Francon, Archevêque de Rouen, instruisit Rollon & le baptisa; c'étoit une des conditions du traité, que les Normands embrasseroient la religion Chrétienne; ce qu'ils firent volontiers & de bonne foi. Aussi-tôt que Rollon eut reçu le baptême, il dit à l'Archevêque: " Apprenez-moi quelles sont les
" Eglises les plus célèbres & les plus
" respectables de mon Duché.... Ce
" sont, lui répondit Francon, les
" Eglises de Notre-Dame de Rouen,
" de Bayeux & d'Evreux; celles du
" mont S. Michel, de saint Pierre de
" Rouen (aujourd'hui S. Oüen,) &
" de S. Pierre de Jumiège.... Eh bien,
" dit le Duc, avant que de partager
" ma terre aux Seigneurs de mon armée,
" j'en veux donner à Dieu, à la
" sainte Vierge & aux saints que vous
" m'avez nommés, afin de mériter leur
" protection. „ Pendant les sept jours
qu'il porta l'habit blanc, selon la coutume établie pour les nouveaux bap-

risés, il donna chaque jour une terre à quelqu'une des Eglises que l'Archevêque lui avoit nommées. Il partagea ensuite les terres de son duché à ses soldats ; & cette nation parut aussi aimable aux François, qu'elle leur avoit paru terrible jusqu'alors.

[913.]

Rollon parvint, en très-peu de tems, à policer ses sujets ; & comme ils avoient été long-tems accoutumés au pillage, il fit des loix si sévères contre le vol, qu'on n'osoit pas même ramasser ce qu'on trouvoit, dans la crainte de passer pour l'avoir volé.

Un jour que Rollon étoit à la chasse, il suspendit un de ses bracelets aux branches d'un chêne sous lequel il s'étoit reposé ; & l'ayant oublié, ce bracelet y demeura trois ans, personne n'ayant osé l'enlever.

[922.]

Herbert, comte de Vermandois, vient à bout, à force de perfidies, d'attirer Charles III à Saint-Quentin, & de le retenir prisonnier, d'abord à Château-Thierry, & ensuite à Péronne où il mourut en 929. Raoul, Duc de

Bourgogne , beau-frere de Hugues le Grand , qui ne voulut point de la couronne , se fit proclamer & sacrer Roi de France , comme Eudes , Comte de Paris , l'avoit fait en 888 , après la mort de Charles le Gros , sous prétexte que le Roi légitime étoit encore trop jeune.

Les Normands furent les seuls qui , pour secourir leur Roi prisonnier , marcherent contre l'usurpateur. Mais bientôt ne se souvenant plus que de leur ancienne façon de faire la guerre , au lieu de délivrer leur Roi , ils ravagerent les territoires d'Amiens , de Beauvais & d'Arras.



LOUIS IV, D'OUTREMER.
LOTHAIRE. LOUIS V.

[936.]

LOUIS IV fut surnommé Outremer, parce qu'il étoit venu d'Angleterre pour prendre possession de son Royaume. Le Duc de Normandie, Guillaume I, fils de Rollon, montra le plus de zèle en faveur du légitime héritier de la cou-

Tout ce que les Maires du Palais avoient fait éprouver aux Rois de la première race, ceux de la seconde l'éprouverent, à leur tour, de la part d'une multitude de grands vassaux dont plusieurs étoient plus riches & avoient plus d'autorité que le Roi même. Cette puissance ne pouvoit manquer de causer les plus grands troubles dans une Monarchie, dont la constitution la plus essentielle est qu'il n'y ait qu'un Maître. Les derniers Rois de la seconde race ne l'étoient plus que dans la seule ville de Laon, & dans quelques Maisons Royales qui composoient tout leur domaine. Louis IV fut même obligé de donner la ville à Hugues le Grand; qui le retenoit prisonnier depuis un an. Les Rois ne pouvoient avoir d'armée, que par le moyen des Seigneurs, parce qu'elles n'étoient plus composées que des milices levées dans

ronne de France. Ogive , épouse de Charles III, fille d'Edouard I, Roi d'Angleterre, avoit pris la fuite, & s'étoit retiré dans sa patrie avec le jeune Prince son fils , pour se soustraire à la fureur d'une faction puissante qui s'emparoit du Royaume , & retenoit le Roi prisonnier. C'est ainsi qu'en 1646, la France servoit d'asyle à une Reine d'Angleterre & à un jeune Prince fugitif, dont le pere étoit trahi par ses propres sujets. Les deux Rois persécutés portoient le nom de Charles.

[943.]

Louis retenoit à sa cour le jeune Duc de Normandie, Richard, fils de Guillaume I, & formoit le dessein de reprendre cette province que le travail

les comtés, les villes & les territoires qui dépendoient uniquement des Ducs & des Comtes ; & le Prince étoit , pour ainsi dire , sous la tutelle de ces Grands du Royaume qui avoient usurpé toute l'autorité , & lui vendoient cher les secours qu'il demandoit , quoiqu'ils ne fussent plus obligés de servir que pendant quarante jours. Souvent même ils quittoient l'armée, à la veille d'une expédition importante, parce que le tems de leur service étoit expiré , ou parce qu'ils étoient mécontents du Roi.

& l'industrie des habitans avoit déjà rendue fort riche. Osmond, Seigneur Normand, gouverneur de Richard, ayant pénétré ce projet, se déguise en palefrenier, renferme son élève dans une grosse botte de paille qu'il charge sur ses épaules; traverse toute la ville de Laon, sans être reconnu, & vient heureusement à bout de son entreprise.

Le Roi marche vers la Normandie, à la tête de son armée, se laisse tromper par ceux qu'il avoit trompés le premier, & lui-même est arrêté prisonnier par les Normands.

[948.]

Artold, Archevêque de Reims, étant au concile d'Ingelheim, lut une Lettre qu'il avoit écrite au légat du Pape: elle étoit en latin: aussi-tôt après la lecture, on la répéta en langue rudesque & romance, pour la faire entendre aux Princes & aux Seigneurs qui étoient présens. Il n'y avoit plus que les clercs qui entendissent le latin; encore s'en trouvoit-il qui sçavoient à peine le lire. Comme les clercs seuls étoient lettrés, ou devoient l'être, & que les laïques n'avoient presque aucune teinture des lettres, on a souvent pris le nom de

CLERC pour signifier un Homme lettré, & CLERGIE, pour signifier Science : celui de LAIQUE ou de LAÏ, a été aussi employé quelquefois pour signifier un Homme non lettré.

[956.]

Le pere de Hugues-Capet mourut après avoir gouverné la France, pendant plus de vingt ans, sans être Roi. Il étoit fils de Roi, oncle de Roi, beau frere de trois Rois, & son fils fut Roi. Il s'appelloit Hugues : on le surnomma LE BLANC, à cause de son teint ; LE GRAND, à cause de sa taille ; LE PRINCE, à cause de son pouvoir ; & l'ABBÉ, à cause des Abbayes de S. Denis, de saint Germain des Prés & de S. Martin de Tours qu'il possédoit : il les avoit héritées de son pere, & les laissa à son fils qui s'en démit aussi-tôt après son couronnement.

(987.)

* Fin de la seconde race des Rois de

* La couronne appartenoit, par le droit de la naissance à Charles, Duc de Lorraine, oncle paternel de Louis V. Mais ce Prince s'étoit rendu odieux aux

France, dite des Carlovingiens. Elle fut sur le trône, pendant l'espace de deux cens trente-six ans. La famille de Charlemagne avoit formé trois branches, en 840; la première en Italie, par Lothaire I, Empereur; la seconde, en Germanie, par Louis le Germanique; & la troisième en France, par Charles le Chauve. Ces trois branches ont fini sous trois Princes qui portoient le nom de Louis; celle d'Italie, sous Louis II, mort en 875; celle de Germanie, sous Louis IV, fils d'Arnoul, mort en 912; & celle de France, sous Louis V, mort en 987, après un an & deux mois de règne; le surnom de Faînéant que lui donne l'histoire, convient-il à un Prince qui monte sur le trône à l'âge de vingt ans, & meurt presque aussi-tôt après?

François, en se faisant vassal de l'Empire, & en traitant mal la Reine-mere Emma, qui avoit un parti puissant dans le Royaume. Hugues, Duc de France, réunissoit tous les suffrages: descendant de Charlemagne, par les femmes, son aïeul & son grand-oncle avoient déjà porté une couronne dont il paroïsoit digne, autant par ses qualités personnelles, que par les richesses & l'autorité qu'il possédoit depuis longtemps. La nation se réunit en sa faveur, & le reconnut pour son Roi.

TROISIEME RACE DES ROIS DE FRANCE.

*Appelés CAPETIENS du nom
de HUGUES CAPET.*

HUGUES CAPET.*

(988.)

HUGUES voulant fixer la couronne de France dans sa maison , associa à son trône, & fit sacrer Roi, Robert ,

* Ce surnom signifie une grosse tête , un bon esprit, ou un homme entêté , opiniâtre , attaché à son sens. Quelques auteurs prétendent que le nom de Capet fut donné à Hugues , à cause du chaperon qu'il portoit toujours sur la tête , & dont il se contenta , au lieu de la couronne & de la coëffure ordinaire des Rois.

Les premiers Rois de la seconde race avoient donné toute leur attention à détruire l'autorité des Maires du Palais , qui leur avoit frayé le chemin du trône ; ceux de la troisieme race travaillerent constamment à
son

son fils unique, âgé de neuf ans. Depuis près de huit cens ans, la famille de ce Prince régne sur les François, & par une filiation unique parmi les têtes couronnées, trente & un Rois remplissent cet espace de tems, sans aucune interruption. Il n'y a point d'Etat dans l'univers, qui puisse se glorifier d'avoir une aussi longue suite de Rois d'une même famille.

(991.)

On vit paroître pour la premiere fois,

soumettre les grands vassaux, & à les faire rentrer sous l'autorité Royale, dont ils ne s'étoient rendus que trop indépendans. Hugues Capet ne tarda pas à leur faire sentir qu'ils s'étoient donné un Maître, & que leur dépendance étoit un des plus fermes appuis du trône sur lequel ils venoient de le placer. Mais ce qui a mis le comble à la gloire & à la sûreté de la nation Françoisse, c'est l'établissement du droit de succéder à la couronne. Les Rois ne se sont plus trouvés les maîtres de partager la Monarchie entre leurs enfans, ni de déranger l'ordre de la succession: la couronne de France appartient à l'ainé, par une coutume établie, « laquelle, dit Jérôme Bignon, est » plus forte que la loi même; cette loi ayant été » gravée, non dans du marbre ou en du cuivre, mais » dans le cœur des François. »

Tome I.

G

une horloge dont le mouvement étoit réglé par un balancier. On fut redevable de cette invention au célèbre Gerbert, qui, de simple moine de l'Abbaye d'Aurillac, devint Archevêque de Reims, ensuite de Ravenne, & enfin Pape, sous le nom de Silvestre II. Cette sorte d'horloge a été en usage jusqu'en 1650, que l'on commença à substituer au balancier le pendule dont on attribue l'invention à M. Huygens.

Le même Gerbert introduisit en France le chiffre arabe, tel qu'il est encore en usage aujourd'hui parmi nous, & que les Arabes avoient reçu des Indiens : il donna aussi les premières leçons de mathématiques, dans lesquelles il s'étoit rendu si habile pour ce tems-là, qu'on le regardoit comme un magicien*.

* Il suffisoit d'être un peu plus instruit que le commun de ceux qu'on regardoit comme des savants, pour être taxé de sorcellerie, ou pour être admiré comme un magicien du premier ordre. La superstition, fille de l'ignorance, régnoit encore, quoiqu'elle eût été souvent condamnée par les Evêques, & proscrire par les ordonnances de nos Rois. Il y avoit des gens adonnés à la nécromancie, & des Pythonisses qui rendoient des oracles : on n'entreprenoit rien d'im-

(992.)

Burcard , comte de Paris , entreprit de mettre la réforme dans l'Abbaye de S. Maur-des-Fossés , & se rendit à Clugny , pour en emmener quelques religieux des plus parfaits. L'abbé s'en excusa , sur la difficulté d'entreprendre un si long voyage , & de se fixer dans un pays étranger & inconnu. Il s'agissoit , à-peu-près , d'aller de Mâcon à Paris. Burcard obtint cependant ce qu'il vouloit , & partit avec l'Abbé , saint Mayeul , & plusieurs de ses religieux. Arrivé sur les bords de la Marne , il envoya un ordre à l'Abbé & aux moines de S. Maur de venir à sa rencontre au-delà de cette rivière ; ce qu'ils firent avec joie. Mais le Comte les surprit étrange-

portant , sans consulter ou les devins , ou les entrailles des bêtes , ou le vol des oiseaux. La divination , connue sous le nom de Sort des Saints , fut long-tems fort en vogue. Les Chrétiens n'avoient fait que couvrir du voile de la religion une pratique usitée parmi les Payens. On mettoit sur l'autel trois livres différens de l'Ecriture sainte ; on les ouvroit l'un après l'autre , & les premiers versets servoient à pronostiquer l'événement qui donnoit lieu à cette cérémonie.

G 2

ment, en leur déclarant que ceux d'entre eux qui voudroient vivre sous la conduite, & selon l'institut de l'Abbé de Clugny, pouvoient retourner au monastere, & que les autres eussent à se retirer où ils voudroient. Presque tous s'en allerent où ils purent, n'emportant rien avec eux que leurs habits.

(996.)

Hugues-Capet mourut avec la gloire que donnent toutes les vertus guerrieres & pacifiques. Il établit le siège ordinaire des Rois de France à Paris, où Clovis l'avoit fixé, & où aucun des Rois de la seconde race n'avoit demeuré. Il ne voulut jamais porter ni sceptre, ni couronne, ni la moindre marque de la Royauté, qu'à la cérémonie de son sacre. Il prétendoit avoir appris, par une voie extraordinaire & surnaturelle, que sa postérité régneroit jusqu'à la septieme génération, & croyoit gagner un degré, en renonçant à l'appareil de la majesté Royale. " Il ne savoit donc pas, dit Mézerai, que ce nombre, dans le langage divin, signifie l'étendue de tous les siècles.



ROBERT.

(998.)

LE Roi Robert, forcé de répudier Berthe, sa parente, épousa Constance, fille de Guillaume I, Comte de Provence. Cette nouvelle Reine introduisit le luxe & les plaisirs à la Cour de France, où régnoit alors une gravité simple & modeste; bien-tôt après, elle poussa la hardiesse jusqu'à faire assassiner, aux yeux du Roi, Hugues de Beauvais, parce qu'il avoit toute la confiance du Monarque.

Un jour elle exigea de son époux, qu'il fit des vers à sa louange: le Prince composoit quelquefois des hymnes qu'on chantoit dans l'Eglise: il fit celle qui commence par ces mots, *O constantia martyrum!* & dans laquelle il célébroit la constance des martyrs. La Reine trompée par le mot *constantia*, crut bonnement que ces vers étoient à son honneur. Un peu plus de connoissance, ou de réflexion, lui auroit peut-être fait trouver dans cette hymne l'expression des chagrins qu'une Reine impé-

rieuse caufoit à un bon Roi , à un pere tendre , à un époux trop complaifant.

(1003.)

Douze freres également braves & courageux , fils de Tancrede de Hauteville , Seigneur du territoire de Courance , paffent en Italie & font des conquêtes fur les Sarafins , les Grecs & les Papes ; s'emparent de la Sicile , & en forment une monarchie qui fut foumife à leur poftérité , jufqu'au tems où la maifon de Suabe parvint à l'Empire.

(1004.)

Robert nourriffoit , chaque jour , un nombre prodigieux de pauvres ; il les appelloit fes amis. Le jeudi-faint , il les fervoit à table & leur lavoit les pieds. Cette pratique de charité & d'humilité chrétienne eft devenue un ufage confacré par la piété des Rois de France. Ce jour-là , ils lavent les pieds à douze pauvres , & les fervent à table , accompagnés des Princes de leur fang & des grands Officiers de la couronne.

* On croit communément que ce Prince est le premier de nos Rois, qui ait reçu le don de guérir les écrouelles, en touchant les malades, & prononçant ces mots: " LE ROI TE TOUCHE ; „ DIEU TE GUERISSE. „ Les Rois d'Angleterre se sont attribué souvent la vertu de guérir aussi les écrouelles en les touchant.

Henri IV, Roi de France, à la bataille d'Ivry, en 1590, payoit de sa personne, comme un simple soldat, &

* Guibert, Abbé de Nogent, écrivoit sous le règne de Louis le Gros, en exposant ce qui doit autoriser les miracles : „ Ne voyons-nous pas notre Roi Louis „ faire un miracle qui est ordinaire? J'ai vu ceux qui „ avoient les écrouelles, accourir en foule, afin „ qu'il les touchât & fit sur eux le signe de la croix. „ J'étois quelquefois auprès du Roi, & je voulois „ empêcher les malades d'approcher ; mais ce Prince „ les tiroit à lui par la main, avec beaucoup de bonté „ & d'humilité, & faisoit sur eux le signe de la „ croix, Le Roi Philippe, son pere, avoit eu le don „ d'opérer le même miracle, & il l'exerça quelque „ tems avec gloire ; mais quelques fautes qu'il fit, le „ lui firent perdre. Je ne dis rien de ce que les autres „ Rois font en ce genre. Ce que je fais, c'est que „ le Roi d'Angleterre n'ose rien entreprendre de „ semblable. „

disoit , à chaque coup qu'il portoit : “
„ Le Roi te touche , Dieu te guérisse. „

(1005.)

Le Seigneur de Chiévremont faisoit de fréquentes incursions sur les terres de ses voisins ; & on désespéroit de le forcer dans le château qu'il occupoit. Un fils lui étant né , il pria Notgere , Evêque de Liège , de venir le baptiser. Le Prélat promit d'y aller avec tout son clergé. Il fit habiller en ecclésiastiques les meilleurs soldats de ses troupes , & se rendit avec eux à Chiévremont. Le maître de ce fort sortit avec tout son monde au-devant de Notgere : alors le prétendu Clergé jette les chapes dont il étoit couvert , tire les armes qu'il tenoit cachées , se saisit des portes , & s'empare de la place. L'évêque la fit démolir , pour la sûreté du pays.

(1010)

Le Roi Robert assistoit régulièrement aux offices de l'Eglise , chantant toujours avec le cœur , & souvent portant chape , avec la couronne sur la tête , & le sceptre à la main.

En 940 , Foulques le bon , comte d'Anjou , prenoit plaisir à chanter au

lutrín : ayant appris que Louis IV, dît d'Outremer, en plaisantoit, il lui écrivit en ces termes : " Sçachez, Sire, „ qu'un Prince non lettré est un âne „ couronné. „ Le Roi dit, en recevant cette lettre : " Vraiment il a raison ; „ car aux Rois, Ducs & Comtes, est „ science plus convenable qu'à leurs „ inférieurs & vassaux. „

Le grand Condé, après sa retraite, en 1675, alloit régulièrement à la messe paroissiale, à S. Firmin (Chantilly en étoit alors une dépendance) ; ce Prince y chantoit au lutrin, rassuroit, avec une bonté singulière, le maître d'école, que sa présence intimidait, & lui donnoit toujours, après la messe, une pièce de douze sols.

(1022.)

Une secte de Manichéens s'établissoit à Orléans. Le Roi s'y rendit avec plusieurs Evêques, afin de prévenir les maux que pouvoient causer ces sectaires. Pendant qu'on les jugeoit, la Reine Constance étoit à la porte pour contenir le peuple, & l'empêcher de mettre en pièces ces hérétiques. Quand on fit sortir de l'Eglise ceux qui n'avoient point abjuré leurs erreurs, la Reine,

indignée de voir parmi eux Etienne , qui avoit été son confesseur , lui creva un œil avec un bâton qu'elle tenoit à la main.

(1026.)

Le Roi Robert étant à l'Eglise , s'aperçut qu'un filou lui avoit déjà coupé la moitié de la frange de son manteau , & qu'il continuoit de couper , afin de l'avoir toute entière. " Mon ami , lui dit-il , contente-toi de ce que tu as pris : le reste fera bon à quelqu'autre.

(1030)

La France éprouva , pour la troisième fois , depuis 1006 , une famine si cruelle , que l'on déterroit les morts pour en dévorer les restes ; on ne respectoit pas plus les vivans ; on se portoit même , à cet égard , jusqu'aux excès les plus horribles. On fit brûler vif un boucher qui exposoit publiquement en vente , à Tournus , de la chair humaine , & un aubergiste chez lequel on trouva , près de Mâcon , quarante-huit têtes d'hommes , de femmes ou d'enfans , dont il avoit fait manger les corps. On faisoit du pain avec une terre blanche mêlée d'un peu de farine ou de son. Cette

famine causa bien-tôt une si grande mortalité , que les vivans suffisoient à peine pour enterrer les morts. Ces terribles fléaux désolèrent le Royaume , pendant trois ans , & ne finirent qu'en 1033 ; la moisson fut si abondante , cette année , qu'elle surpassa la récolte de cinq années ordinaires.

(1031.)

Aux obsèques du Roi Robert , le peuple crioit par-tout ; “ Nous avons „ perdu un pere qui nous gouvernoit „ en paix ; nous étions en sûreté & nos „ biens aussi , & nous ne craignons per- „ sonne. „ On disoit de ce Prince , qu'il étoit “ Roi de ses passions comme de „ ses peuples. „



H E N R I I.

[1034.]

LA ville de Paris fut presque entièrement consumée par un incendie : ce malheur arrivoit fréquemment dans la

Les guerres particulieres défoloient le Royaume : on voyoit les seigneurs toujours en armes les uns contre les autres ; & l'autorité royale n'étoit pas soutenue par assez de troupes , pour réprimer un abus qui tendoit à la ruine de l'Etat. On tint des conciles dans toutes les provinces , où l'on fit des réglemens pour établir une paix inviolable entre les particuliers ; ces réglemens eurent d'abord un bon effet , & c'est ce qu'on appella LA PAIX DE DIEU. Bientôt après , il fallut en modérer la rigueur , parce que ceux qui , par respect pour les censures ecclésiastiques , n'osoient point reprendre les armes , ne manquoient pas d'être opprimés. On convint de changer en une espece de trêve la paix qui étoit si mal observée ; & l'on ordonna que , chaque semaine , depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi , “ personne ne fût assez téméraire „ pour attaquer son ennemi , pour faire quelque „ violence , ou pour répéter , à main armée , les „ biens usurpés sur lui “ C'est ce qu'on nomma LA TRÊVE DE DIEU.

plupart des villes du Royaume, les maisons n'étant alors bâties que de bois.

[1040.]

Les pèlerinages devenoient très-communs. On alloit sur-tout à Jérusalem, dans la persuasion que ce voyage étoit le plus sûr moyen d'expier les plus grands crimes. Foulques, Comte d'Anjou, s'y étant rendu, ordonna qu'on le traînât nud sur une claie, la corde au col, & qu'on le battît de verges. Pendant cette cérémonie, il crioit à haute voix : " Ayez pitié, Seigneur, du traître „ & parjure Foulques. „





PHILIPPE I.

[1060.]

AUSSI-TÔT que Philippe I monta sur le trône, la charge de Connétable, qui jusqu'alors avoit été bornée au commandement des écuries du Roi, devint un office de la couronne, en faveur d'Albéric. Matthieu de Montmorency la fit élever, en 1230, au plus haut degré des honneurs militaires; & elle parvint, dans sa personne, à être la première dignité de l'Etat. Louis XIII supprima

Les guerres particulières entre les seigneurs continuoient toujours à désoler le royaume, & servoient de prétextes à leurs vassaux, pour vider par les armes, des querelles domestiques. Afin de réprimer les abus qui en résultoient, on ordonna que si quelqu'un, poursuivi par ses ennemis, se réfugioit auprès de quelque croix sur les chemins, il devoit y trouver un asyle comme dans une église. Ce fut pour multiplier ces sortes de secours, en faveur des voyageurs, que l'on érigea des croix d'espace en espace, sur les grands chemins.

cette charge, après la mort du connétable de Lesdiguières, en 1627.

[1074.]

Les moines s'occupoient ordinairement à copier des livres dont la rareté étoit si grande dans ce siècle, qu'une comtesse d'Anjou, nommée Grécie, paya un recueil d'homélies, deux cens brebis, trois muids de grains & cent peaux de martres.

[1087.]

Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie, & Roi d'Angleterre, gardoit le lit depuis long-tems, & faisoit des remedes pour se délivrer d'un embonppint trop incommode. Le Roi de France, naturellement porté à la plaisanterie, fit un jour cette demande: „ Quand donc ce gros homme relevera-t-il de ses couches? „ Cette raillerie parvint aux oreilles de Guillaume; il en fut offensé; & il envoya dire au Roi, avec son jurement ordinaire: “ Par la „ résurrection & par la splendeur de „ Dieu, quand je serai accouché, j'irai „ faire mes relevailles à sainte Genevieve de Paris, & j'offrirai cent mille

„lances en guise de cierges. „ Peu de tems après , il entra dans le Vexin-François avec une armée considérable , & y commit d'horribles ravages. Il n'en seroit point resté là , sans une blessure qu'il reçut de son cheval , en lui faisant sauter un fossé , & dont il mourut , en se reprochant sur-tout les excès de sa dernière expédition sur les terres de France.

Ce Prince n'eut pas plutôt les yeux fermés , que tous les Seigneurs de sa cour disparurent ; ses officiers ne pensèrent qu'à piller son palais : Guillaume, Archevêque de Rouen , & Heloin de Coutreville , furent les seuls qui s'occupèrent du soin de sa sépulture. On fit porter le corps à Caën , pour l'inhumer dans l'Eglise du monastere de saint Etienne . qu'il avoit fait bâtir. Comme le convoi entroit dans la ville , le feu prit à quelques maisons , chacun courut pour l'éteindre , & les religieux de S. Etienne resterent seuls , pour conduire le corps de leur fondateur. Au moment qu'on alloit l'inhumer , un bourgeois de Caën , nommé Ascelin , s'écria : “ La „ place où vous vous disposez d'enterrer ce corps , m'appartient. Le Roi , „ étant encore Duc , l'a enlevée à mon „ pere Artur , par violence , pour y

„ bâtir ce monastere. C'est pourquoy je
 „ la réclame, & je m'oppose à ce que
 „ l'usurpateur y soit inhumé. „ On
 vérifia le fait, & on donna soixante sols
 à Ascelin pour le lieu de la sépulture,
 avec promesse de le dédommager du
 reste de terre qu'on avoit usurpée à son
 pere.

Quand on voulut mettre le corps en
 terre, la fosse se trouva trop petite; on
 y enfonça, par force, le cercueil; il se
 rompit; le cadavre crêva, & l'infection
 fit désertter tous ceux qui assistoient aux
 obsèques.

[1095.]

Le Pape Urbain II vint en France,
 qui étoit sa patrie, & assembla un con-
 cile à Clermont en Auvergne. Il y
 peignit avec tant de force les maux dont
 les infideles accabloient les Chrétiens
 d'Orient, que l'assemblée s'écria tout
 d'une voix: DIEU EL VOLT, DIEU LE
 VEUT. Chacun offrit ses biens & sa vie
 pour le succès d'une expédition qui
 étoit fort analogue au goût dominant
 pour les pèlerinages: on s'empressoit
 de s'enrôler pour aller faire la conquête
 de la Terre-sainte *; & l'on convint

* Les François étoient encore portés à cette

que la marque de l'engagement seroit une croix d'étoffe rouge attachée sur l'épaule droite; d'où sont venus les noms de CROISÉS & de CROISADE. Partout on prêchoit en faveur de cette association, & par-tout on s'animoit à y entrer. L'armée s'assembla: on la fait monter à six millions d'ames. Hugues le Grand, frere du Roi de France, & les * plus grands Seigneurs de la nation

entreprise par un canon du concile de Clermont, où l'on déclaroit que le voyage à la Terre-sainte, pour la délivrance de Jérusalem, tiendrait lieu de toutes les pénitences qu'on pourroit avoir méritées. Il n'y avoit point de pécheur qui ne préférât ce voyage aux austérités & à l'humiliation de la pénitence publique, dont la pratique étoit encore alors fort exacte & assez sévère. C'est la principale époque du changement que l'église fit dans sa discipline, à l'égard des pénitences canoniques.

D'ailleurs toutes les guerres particulieres furent absolument interdites; & les biens des croisés, ainsi que leurs personnes, étoient spécialement sous la protection de l'église.

* Le Roi de France trouva, dans l'éloignement de ses grands vassaux, le moyen de rétablir la puissance & le domaine des Rois ses prédécesseurs, & d'affermir en même tems, d'augmenter, ou plutôt de recouvrer une autorité que ses sujets

se mirent à la tête de cette multitude d'hommes, de femmes & d'enfans, qui se trouva réduite, à son arrivée dans l'Asie mineure; à cinq cens mille hommes de pied, & cent trente mille cavaliers. Il ne restoit plus que vingt & un mille cinq cens hommes effectifs, quand on forma le siege de Jérusalem, qui étoit la premiere expédition importante que l'on se proposoit. Cette ville, défendue par cinquante mille combattans, fut emportée en cinq semaines de siège, & après deux assauts. Le cri de guerre étoit **DIEX EL VOLT; DIEU LE VEUT.**

partageoient trop avec le Souverain, & dont ils le dépouilloient en bien des circonstances.

Ce fut encore à l'occasion des croisades, que l'usage des armoiries s'introduisit en France, & se communiqua au reste de l'Europe. Avant ce tems-là, chaque nation & chaque famille un peu distinguée, avoir un symbole qui lui servoit de marque distinctive. La difficulté que les chefs des croisés trouverent à se faire suivre de leurs vassaux, & à les rallier sous leurs bannières, a fait imaginer ces armoiries que l'on conserva dans la suite, & qui cependant ne passerent du pere aux enfans, & ne devinrent fixes dans les familles, que vers l'an 1250, sous le règne de S. Louis.

 LOUIS VI, LE GROS.

[1108.]

LOUIS VI, en montant sur le Trône, se vit obligé de continuer les guerres qu'il avoit commencées sous le ré-

* Ce prince fut long-tems appelé LE BATAILL-
LEUR, expression qui caractérise le genre de petites guerres qu'il fit sans relâche à cette multitude de vassaux toujours prêts à se revolter contre leur Souverain, souvent en armes les uns contre les autres, & tenant le peuple dans le plus dur esclavage. Louis VI eut le bonheur de rétablir l'ordre dans son royaume par son activité, son courage & ses exploits ; par l'établissement des communes ; par la liberté qu'il rendit aux serfs, & par les bornes qu'il mit aux justices seigneuriales.

Il n'y avoit en France, que les ecclésiastiques & les gens d'épée, qui fussent parfaitement libres. Le reste de la nation se trouvoit composé de deux sortes de serfs. Les uns faisoient partie de l'héritage auquel ils étoient attachés ; leurs maîtres les tenoient dans une dépendance totale, & les vendoient même avec le fonds des terres qu'ils étoient chargés de cultiver : les autres n'étoient pas aussi servilement soumis à leurs maîtres ; mais ils en

gne de son pere , contre les vassaux de la Couronne , qui , pour la plupart ,

dependoient pour toutes les corvées qu'ils exigeoient , & pour certains droits qu'on les obligeoit de payer.

Les esclaves avoient quelquefois eux-mêmes des esclaves. On en peut juger par le VIIe canon du Concile de Verberie , tenu en 753 , où il est dit :
 » Un esclave qui a pour concubine sa propre esclave,
 » peut la quitter pour épouser l'esclave de son maître. Il feroit cependant mieux d'épouser sa propre
 » esclave. »

Avant l'établissement de la Monarchie , les Francs n'avoient qu'un petit nombre de serfs qu'ils traitoient comme leurs enfans. Les guerres augmentèrent ce nombre , parce que tous les prisonniers étoient mis en servitude ; & c'étoit le plus riche butin du soldat. Comme , dans la suite des tems , ces serfs furent , pour la plupart , Sclavons ou Sclaves , on nomma tous les serfs *ESCLAVES* ; leur condition ne répondoit point cependant à l'idée que ce nom seul présente à l'esprit : chargés de cultiver les terres & d'en payer certaines redevances ; ces esclaves n'étoient , en grande partie , que les colons ou les fermiers de leurs maîtres ; mais la dépendance dans laquelle ils se trouvoient , donnant trop d'autorité aux Seigneurs , il étoit nécessaire de remédier à cet inconvénient.

Louis le Gros en trouva le moyen , par l'établissement des *COMMUNES* dans ses domaines & dans le

avoient repris les armes , ou contre leur Souverain , ou les uns contre les autres.

Soiffonnois , dont le Comte n'étoit pas assez puissant pour s'y opposer. On forma de tous les serfs un corps qui devint par la suite LE TIERS ÉTAT. En 1304 , leurs députés parurent , pour la première fois , aux assemblées générales de la nation. On leur accorda des privilèges , en leur imposant des obligations qui avoient pour objet leur propre sûreté & le service du Roi. Au droit de bourgeoisie se joignit la liberté de se choisir des chefs sous les noms de MAIRES & d'ÉCHEVINS (*Voyez ci-dessus*, page 99.) On leur accorda une juridiction , un sceau , une cloche & un beffroi , (ce nom qui signifie proprement une machine de guerre , d'où l'on combattoit contre ceux qui défendoient les murailles , a passé aux hautes tours de pierres qu'on a bâties dans les villes , pour observer les troupes qui approchent , & pour avertir les habitans de se tenir sur leurs gardes.) Ainsi furent établies ces petites républiques auxquelles on donna le nom de COMMUNES. Le Souverain les chargea de lever dans leur territoire le nombre de soldats qu'elles devoient fournir. Chaque paroisse marchoit sous la bannière du saint de son église , & alloit à la guerre avec son curé , qui suivoit toujours l'armée , pour exercer , parmi les ouailles , les fonctions de son ministère.

Dans la suite , on créa dans les Communes un nombre de juges proportionné à celui des habitans : on étendit peu-à-peu leur juridiction , & les MAISONS

On peut juger des dispositions de ces petits tyrans , par ce qu'on rapporte d'un Comte de Corbeil , appelé Eudes.

Ce Comte prenoit ses armes pour aller combattre contre son Roi : " Com-
 ,, tesse , dit-il à son épouse , ,, donnez-
 moi vous-même mon épée. ,, En la re-
 ,, cevant , il ajoûta : " C'est un comte
 ,, qui reçoit de vous cette épée ; au-
 ,, jourd'hui même , devenu Roi , il
 ,, vous la rapportera teinte du sang de

DE VILLES eurent une autorité , des revenus , des offices , des droits , des immunités qui les mirent insensiblement en état de remplir les vues du Souverain.

Enfin , pour étendre de plus en plus l'autorité Royale , on créa des juges , appelés Grands-Baillis , auxquels on attribua la connoissance des cas royaux ; & on introduisit les appels des juges particuliers devant les juges royaux.

Il est vrai que l'établissement des Communes mettoit les armes à la main des bourgeois & des artisans , & leur donnoit la facilité de se porter aux plus grandes violences , sous prétexte d'empêcher les désordres ; mais on remédioit par-là à un mal plus pressant , qui résultoit des entreprises continuelles de la plupart des hauts-Seigneurs sur l'autorité royale. Dans la suite des tems , on réprima l'indépendance des vil'es ; en reprenant les privilèges qui leur avoient été accordés pour des raisons qui ne subsistoient plus.

„ son ennemi. „ L'événement répondit mal à cette bravade. Le comte fut tué , dans le combat , d'un coup de lance.

[1109.]

Robert , Comte de Flandres , étoit allé célébrer la fête de Noël à Saint-Omer. Il pria l'Evêque d'Amiens de lui dire la messe de minuit : quand les Seigneurs vinrent à l'offrande , l'Evêque refusa tous ceux qui portoient les cheveux longs. Ces courtisans , indignés de l'affront qu'on leur faisoit , demandèrent : “ Quel est donc cet Evêque , qui s'arroge tant d'autorité dans un diocèse étranger ? „ On leur répondit : “ C'est Godefroi , Evêque d'Amiens ! „ Ils se mirent aussi-tôt à couper leurs cheveux , & plusieurs n'ayant point de ciseaux , tâchèrent d'y suppléer avec leurs couteaux & leurs épées. “ Nous ne voulons pas , disoient-ils , „ nous priver de la bénédiction „ d'un si saint Evêque. „ On regardoit alors , comme un luxe efféminé , de porter les cheveux longs.

[1110.]

Henri I , Roi d'Angleterre & Duc
de

de Normandie, ayant trouvé le moyen de s'emparer de la forteresse de Gisors, contre la foi des traités, donna lieu à la guerre qui subsista entre la France & l'Angleterre, depuis cette année jusqu'en 1450, que Charles VII réunit la Normandie à la Couronne. Cet espace de trois cens quarante années fut une continuelle alternative de guerres & de trêves, pendant laquelle plus de cent vingt traités de paix furent signés & rompus presque aussi-tôt après.

La charge de grand sénéchal de France étoit devenue la premiere du royaume. (*Voyez ci-dessus*, page 29.) Elle regardoit la maison du roi, la guerre & la justice. Il semble qu'elle réunissoit à-peu-près les fonctions du grand-maitre de l'hôtel, du connétable & du comte du palais. On peut en juger par un traité conclu entre le roi Louis le Gros & le comte d'Anjou, qui étoit grand sénéchal de France. Il fut arrêté que " dans les
 „ cérémonies d'éclat, lorsque le roi mangera en
 „ public, le comte se tiendra assis jusqu'au moment
 „ du service; alors il recevra les plats pour les
 „ placer sur la table; après le repas, il se retirera
 „ chez lui sur un cheval de guerre dont il fera
 „ présent au cuisinier du roi, lequel lui enverra un
 „ morceau de viande, & le panetier y joindra

[1112.]

On découvrit à Soissons une nouvelle secte de Manichéens , dont le chef étoit un homme sans lettres , nommé Clémentius. On l'arrêta avec son frere Ebrard , & une femme qu'ils avoient engagée dans leurs erreurs. On les présenta à l'Evêque , en les accusant d'être hérétiques. A ce mot , Clémentius dit à l'Evêque : " N'avez-vous pas lu dans l'Evangile , *Beati eritis* ? „ Cet ignorant croyoit que *eritis* signifioit HÉRÉTIQUES , & que l'Ecriture sainte disoit expréssément : HEUREUX LES HÉRÉTIQUES.

„ deux pains avec trois chopines de vin. A la
„ guerre , le grand sénéchal fera préparer pour le
„ roi un pavillon qui puisse contenir cent person-
„ nes. Au départ de l'armée , il commandera l'a-
„ vant-garde ; & , au retour , l'arriere-garde ; &
„ quelque chose qui arrive , le roi ne pourra lui
„ faire aucun reproche : pour ce qui regarde l'ad-
„ ministration de la justice , tout jugement porté
„ par le grand sénéchal ne sera point reformé ,
„ & , dans les contestations sur des sentences ren-
„ dues par les juges royaux , sa décision fera loi. „

[1115.]

Adélaïde de Savoye, épouse de Louis VI, prenoit elle-même le soin de l'éducation de ses enfans. Chaque jour, ils se rendoient dans son appartement, le soir & le matin, à une heure indiquée, pour recevoir ses leçons. Elle les formoit sur-tout à la piété, & aux vertus propres de leur âge & de leur état.

[1119.]

Les François, battus à la journée de Brenneville, fuyoient devant le Duc de Normandie. Un Anglois saisit la bride du cheval de Louis le Gros, en criant : " Le Roi est pris. ", Le Roi répondit en riant : " Ne sçais-tu pas, que, même au jeu des échecs, on ne prend jamais le Roi ? ", En parlant ainsi, il portoit à ce soldat un coup de sa masse d'armes, & l'abattoit mort à ses pieds.

[1124.]

L'Empereur Henri V, à la tête d'une armée formidable, venoit fondre sur la Champagne. Toute la France prit les

H 2

armes & vint joindre le Roi ; seigneurs, bourgeois, prêtres & moines composèrent , presque en un instant , une armée de quatre cens mille hommes , que l'on comparoit à une nuée de sauterelles répandues sur la surface de la terre. L'Empereur, effrayé , regagna au plutôt ses états.

* Ce fut à cette occasion que l'o-

* Guillaume Guyart décrit l'oriflamme , par ces vers :

Oriflamme est une banniere
Aucun poi plus forte que guimple
De cendal rougeiant & simple
Sans pourtraiture d'autre affaire.

Un ancien inventaire du trésor de S. Denis en fait ainsi la description : “ Etendard d'un cendal , fort épais, fendu par le milieu en forme de gonfanon fort caduque, enveloppé d'un bâton court, vert de cuivre doré, & un fer longuet & aigu au bout. ”

Le comte du Vexin, avoué du monastere de S. Denis, alloit y prendre cet étendard, quand il partoit pour quelque guerre particuliere*, où il s'agissoit de défendre les biens du monastere. Le Vexin ayant été réuni à la couronne, nos Rois suivirent l'exemple des anciens comtes dont ils avoient pris la place.

Louis le Gros, & , après lui , tous les succes-

oriflamme parut , pour la premiere fois , dans les armées Françoises. C'étoit l'étendard de l'abbaye de S. Denis , & la banniere que l'on portoit aux processions , & dans les petites guerres que cette abbaye soutenoit contre les voisins. Elle étoit composée d'une lance dorée , au haut de laquelle on avoit attaché un gonfanon , banniere ou pavillon de taffetas couleur de feu , tout uni , fendu par le bas en trois queues bordées de houppes vertes.

[1137.]

Louis VI ; peu de tems avant sa mort , adressa ces paroles remarquables à son fils qu'il avoit déjà fait cou-

seurs jusqu'à Charles VII , alloient prendre l'oriflamme au moment de leur départ pour quelque grande expédition. Le Monarque la recevoit à genoux des mains de l'abbé de S. Denis , & la confioit à un guerrier distingué par sa bravoure. Au retour de la campagne , on reportoit l'oriflamme avec les mêmes cérémonies que l'on avoit observées pour la prendre.

Outre cet étendard , on portoit la banniere de France. Elle étoit quarrée , & faite de velours bleu semé de fleurs - de - lys d'or.

H 3

ronner Roi de France , selon la coutume des premiers Rois de la troisieme race : “ Souvenez-vous , mon fils , que
” la royauté n’est qu’une charge publi-
” que dont vous rendrez un compte
” rigoureux à celui qui seul dispose des
” sceptres & des couronnes. ”



LOUIS VII, LE JEUNE.

[1142.]

THIBAUD, Comte de Champagne, avoit souvent troublé l'Etat

Louis VII admit à sa cour, vers l'an 1144, les TROUVERRES ou TROUBADOURS, & les combla de présens. Ces Troubadours sont les premiers poètes François ; car on ne doit point accorder ce titre aux BARDES, versificateurs barbares, qui parurent dès les premiers tems de la monarchie, & dont le chef-d'œuvre a été LA CHANSON DE ROLAND. C'étoit un conte romanesque, composé pour animer le soldat. Avant que d'en venir aux mains, on distribuoit à la tête de l'armée une troupe de grosses voix qui chantoient de toutes leurs forces cette chanson de Roland.

Les Troubadours étoient plus polis, plus ingénieux, plus aimables. Ils firent sentir les premiers agrémens de la rime. Leurs productions ne respiroient ordinairement que la joie & la galanterie. Un Troubadour étoit toujours suivi de ses CHANTEURS & de ses MENESTRELS ; les premiers chantoient des vers composés par leur chef, & les seconds accompagnoient sur divers instrumens.

On appelloit LAIS, les chansons gaies ; & les tristes se nommoient SOULAS.

par ses intrigues , sous le règne précédent. Le nouveau Roi , irrité de les voir continuer , entre dans la Champagne , laisse par-tout des marques de son ressentiment , & ne peut refuser des larmes aux ruines de Vitry ,

Les PASTORALES avoient pour objet les amusemens de la campagne.

Les SYRVENTES , consacrées à chanter les combats & les victoires , étoient un mélange d'éloges & de satyres.

Les TENSONS , ou questions ingénieuses sur l'amour , se portoient à un tribunal appelé LA COUR D'AMOUR , composé de femmes les plus distinguées par l'esprit & par la naissance : elles avoient seules le droit de résoudre ces sortes de problèmes.

Les FABLIAUX étoient de petites histoires , ou des contes moraux & allégoriques , dans lesquels la décence n'étoit pas communément fort ménagée.

Enfin on composoit encore des DIALOGUES que l'on a gratuitement décorés du nom de Comédies.

Les premiers Trouverres ou Troubadours vinrent de Provence ; & les Muses Françaises y comptoient au nombre de leurs élèves des souverains , des ducs , des comtes & des hommes de la première distinction. Les Picards suivirent de fort près les Provençaux , & ne leur cédèrent que la gloire d'un peu d'ancienneté.

l'appellé le Brûlé, à cette occasion : maître des murailles de la ville, il ne trouvoit plus de résistance, que dans l'Eglise paroissiale : il ordonna d'y mettre le feu ; treize cens personnes périrent dans les flammes. Le plus vif repentir suivit cet emportement ; & le desir d'en faire pénitence fut compris, trois ans après, parmi les motifs qui le déterminèrent au voyage de la Terre-sainte.

Thibaut avoit gagné l'amitié des moines par ses largesses ; on disoit de lui : " Les moines & les freres convers „ sont les soldats & l'artillerie inutile „ du Comte de Champagne. „

[1146]

La seconde croisade est prêchée par S. Bernard *, dans une assemblée de la

* Les grands, ainsi que le peuple, avoient conçu l'idée bizarre de mettre S. Bernard à la tête des croisés, avec la qualité de Général. Il n'y manquoit presque plus que l'agrément du pape, & le saint abbé de Clairvaux crut devoir le prévenir par une lettre qu'il lui en écrivit. Il badinoit d'abord sur l'indécence du personnage où on vouloit l'exposer ; ensuite il conjuroit le pape " de

nation , tenue à Vezelai , en Bourgogne. Le Roi fut le premier qui demanda la croix. La Reine Eléonore , & la plus grande partie des Seigneurs la reçurent en même tems. Aussi-tôt l'assemblée se mit à crier : " La croix ! la , croix ! " Le saint ayant épuisé l'immense provision qu'il en avoit faite , ne put répondre à l'empressement de la multitude , qu'en se dépouillant d'une partie de ses habits , pour en faire des croix. La plupart des femmes suivirent leurs maris : on envoyoit une quenouille & un fuseau à ceux qui ne prenoient point la croix ; & l'année suivante , le Roi parut sous les murs de Constantinople , à la tête de deux cens mille hommes. L'Empereur Conrad III avoit pris les devans avec une armée de plus de cent mille hommes.

[1147.]

Le Pape Eugene III , réfugié en

ne lui rien ordonner , qui , à la honte de la Chrétienté , le réduisit à se rendre le jouet du caprice des hommes , & , peut-être , la victime de leur indiscrétion. „ Ainsi , avec beaucoup de risque à courir , il ne voyoit que du ridicule à importer.

France , eut la dévotion d'aller dire la messe dans l'Eglise de sainte Genevieve , alors desservie par des chanoines. Le Roi envoya un riche tapis pour couvrir le prie-Dieu du Pape. Après l'office les Ecclésiastiques Romains , qui accompagnoient le saint Pere , prirent ce tapis comme leur appartenant , par une sorte d'usage sur lequel on ne s'étoit pas encore avisé de contester avec eux. Les Chanoines prétendirent que ce tapis devoit être regardé comme un don fait à leur Eglise. La dispute s'échauffa , & on en vint aux mains. Le Roi se mêla dans la querelle , afin de l'appaiser , & n'y fut point respecté. Les Chanoines eurent , par la violence & le nombre de leurs domestiques , tout l'avantage du combat ; mais le Mornarque les punit , en réalisant le projet que l'on avoit déjà conçu de les réformer. On leur substitua douze Chanoines réguliers de S. Victor ; & le célèbre Odon fut le premier abbé de sainte Genevieve.

[1148.]

L'arriere-garde de l'armée françoise est surprise & taillée en pieces dans les défilés des montagnes de Laodicée en Lydie. Le Roi , après avoir combattu

H 6

long-tems , reste seul , & n'a plus d'autre ressource qu'un arbre sur lequel il monte pour gagner la pointe d'un rocher. Une troupe d'ennemis l'attaque ; il abat la tête ou les bras à quiconque entreprend de monter sur son arbre : la bonté de ses armes le garantissoit des flèches ; les assaillans sont forcés de l'abandonner , & il rejoint heureusement son avant-garde.

(1142.)

Louis le Jeune revint de la Palestine, après avoir échoué dans toutes ses entreprises , par la trahison des Grecs , par

Le Roman d'Alexandre , commencé par Eustace , & continué par Alexandre Paris , remonte vers le milieu de ce douzième siècle , & forme une époque intéressante pour la littérature française. Les vers Alexandrins , c'est-à-dire de douze syllabes , qui ont pris leur nom de ce poème d'Alexandre , où ils furent employés , commencent à fixer les connoissances que nous pouvons avoir des premiers tems de notre poésie ? On ne prétend pas insinuer ici , qu'un poème aussi considérable que celui d'Alexandre soit l'essai de notre versification , ce qui ne seroit pas vraisemblable ; mais il est certain que ce poème est le premier

la résistance des Sarasins , par le peu de discipline qu'il y avoit dans son armée , d'abord trop nombreuse , & , bientôt après , réduite à une poignée de soldats. Malgré tant de malheurs , que l'on devoit regarder comme inséparables d'une expédition si dangereuse , la piété de ce Prince lui inspira , dans la suite , de nouveaux projets de croisade : cependant la triste expérience qu'il en avoit faite , ralentit son ardeur ,

ouvrage où notre poésie se soit montrée avec une sorte de majesté , & supérieure aux difficultés qu'elle trouvoit dans le peu d'harmonie de la langue françoise qui se parloit alors. Les faiseurs de prose rimée , qui parurent après , s'accoutumèrent mieux des vers de huit syllabes , ceux de douze leur paroissant trop difficiles ; ils étoient tous si esclaves de la rime , que , pour la trouver , ils ne faisoient pas difficulté d'estropier les mots.

L'origine de la rime en France , que Pétrarque a placée vers l'an 1250 , doit avoir une plus grande ancienneté. Près de cent cinquante ans avant cette époque , Pierre Abelard s'amusoit à faire des chansons. “ Pour moi , dit un sçavant critique , sans vouloir assurer aux Provençaux la gloire de cette invention , je croirois plutôt que les *Rythmes* , appelés dans la suite vers *Leonins* , connus en France dès le neuvième siècle , ont donné naissance à la rime. ”

& il se contenta de trois pèlerinages ; l'un à S. Jacques en Galice , l'an 1155 ; l'autre au Mont-saint-Michel , en 1157 ; & le dernier , au tombeau de S. Thomas de Cantorberi , en 1179. Ce pèlerinage , en Angleterre , avoit pour objet la guérison de l'unique héritier de la Couronne , que l'on appelloit alors PRINCE DU ROYAUME. Louis s'étoit constamment déclaré l'ami & le protecteur de S. Thomas de Cantorberi ; il l'avoit reçu avec joie , pendant son exil : il espéra de l'avoir pour intercesseur auprès de Dieu , & ne fut point trompé dans son attente.

Le jeune Prince , (Philippe Auguste) âgé de quatorze ans , s'étoit égaré à la chasse , dans la forêt de Compiègne. Après avoir erré seul au milieu des bois , pendant une nuit fort obscure , il aperçut de loin une grande figure hideuse , portant un vase dans lequel il voyoit souffler un brasier allumé. C'étoit un charbonnier qui alloit reprendre son travail. Malgré l'horreur du spectacle , le Prince s'avança avec beaucoup de fermeté , se fit connoître & conduire au château. Dès le même jour , il tomba malade , & l'on craignit pour sa vie. Le Roi retrouva le Prince plein de santé , au retour de son pèlerinage qui n'avoit duré que six jours.

(1152.)

Un gentilhomme fort pauvre avoit deux filles à marier. Il demanda leur dot à Henri I, Comte de Champagne, surnommé le Magnifique. L'Intendant du Comte traita fort mal ce gentilhomme, & finit par jurer que les libéralités de son maître l'avoient réduit à n'avoir plus rien à donner... " Tu en as menti, répondit Henri, je ne t'ai pas encore donné, vilain ! Tu es à moi : prenez-le, mon gentilhomme, & je vous le garantirai. " Celui-ci obéit aussitôt ; se saisit de l'Intendant, le mit en prison, & ne lui rendit la liberté qu'après en avoir tiré cinq cens livres, avec lesquelles il maria ses deux filles.

(1160.)

Maurice de Sully, Evêque de Paris, commença à faire bâtir l'Eglise de Notre-Dame de Paris, (telle qu'on la voit aujourd'hui,) sur les débris de l'ancienne Eglise construite sous le règne de Childebert I. " Il y a long-tems, dit un écrivain du règne de Philippe Auguste, que Maurice travaille à bâtir son Eglise. Le chœur est achevé.

„vé , & il n'y manque que le toit.
 „ Quand cet ouvrage sera fini , il n'y
 „ aura pas d'édifice en-deçà des Monts ,
 „ qui puisse lui être comparé. „ Le maître Autel fut achevé en 1182 : le frontispice est du tems de Philippe - Auguste ; mais tout l'édifice ne finit qu'après deux cens ans d'un travail souvent interrompu par la disette d'ouvriers , ou parce que les fonds manquoient.

Maurice de Sully , ainsi nommé du lieu de sa naissance , se tira , par son mérite , de la pauvreté la plus abjecte. Un plaisant lui refusa l'aumône qu'il demandoit , à moins qu'il ne renoncât pour toujours à l'Episcopat ; Maurice , quoique fort jeune alors , n'en voulut rien faire , & préféra de se passer du secours qu'on lui offroit , quelque besoin qu'il en eût. Ses talens le conduisirent à une chaire de théologie , & à la dignité d'Archidiacre dans l'Eglise de Paris.

Après la mort de Pierre Lombard , Evêque de Paris , la contradiction des suffrages obligea le Clergé de remettre , au jugement de trois personnes , l'élection d'un nouvel Evêque. Maurice de Sully fut le premier des trois ; s'étant assuré que ses deux collègues ne dé-

mentiroient pas le choix qu'il alloit faire: " Je ne connois , dit-il , ni les
 „ consciences ni les intentions des au-
 „ tres ; mais je crois me connoître moi-
 „ même , & pouvoir me répondre , que
 „ si je prends le gouvernement de ce
 „ diocèse , je ne chercherai & ne tra-
 „ vaillerai , avec la grace du Seigneur ,
 „ qu'à le gouverner avec sagesse. Je
 „ me donne ma voix : l'élection est
 „ faite. „

(1179)

Louis VII fait sacrer Philippe son fils.
 Cette cérémonie est remarquable par le
 choix des Pairs * de France , & par la

* Sous les deux premières races de nos rois , le
 nom de PAIR n'étoit pas une dignité , & se don-
 noit également à tous ceux qui , en qualité de
 vassaux , relevoient d'une même seigneurie , parce
 qu'ils étoient égaux entr'eux , selon la signification
 du terme PAIR , qui vient du mot latin *par* , ÉGAL ,
 & qui est aussi ancien que la monarchie françoise.
 Les fils du roi s'appelloient PAIRS ; les évêques
 se donnoient le même nom. Une ordonnance , ou
 capitulaire de Louis le Débonnaire , défend aux
 soldats de forcer à boire leurs pairs (leurs égaux.)
 Après l'établissement des communes , les juges
 qu'on leur donna , s'appelloient PAIRS BOUR-
 GEOIS. Toutes ces dénominations n'étoient fon-

prérogative attribuée aux Archevêques de Reims , touchant le sacre de nos Rois *.

dées que sur l'égalité qui se trouvoit entre ceux auxquels on les attribuoit. Les grands vassaux de la couronne, sous le nom de PAIRS DU ROYAUME , jouissoient seuls d'une considération qui leur étoit due : juges de toutes les affaires qui intéressoient l'état, ils composoient , avec le roi , un tribunal que l'on appelloit LA COUR DE FRANCE, LA COUR DU ROI, ou LA COUR DES PAIRS.

C'est parmi ce nombre illimité des PAIRS DU ROYAUME, que Louis VII choisit ceux qui formèrent le corps auguste des DOUZE PAIRS DE FRANCE, qui seuls, & à l'exclusion de tout autre, partagerent les illustres prérogatives attribuées à leur dignité. Ils assistèrent au sacre de Philippe II, & y remplirent différentes fonctions. Henri II, roi d'Angleterre, en qualité de duc de Normandie, portoit la couronne du jeune Roi ; le comte de Flandres portoit l'épée royale, &c.

* Guillaume de Champagne , archevêque de Reims , & frere de la reine de France Adélaïde de Champagne , donna l'onction royale au jeune Prince son neveu , & profita de son crédit pour attribuer à son siège le droit exclusif de sacrer les Rois de France. L'évêque de Soissons le remplaçoit en qualité de son premier suffragant. Une bulle du pape Alexandre III confirma la déclaration que Guillaume de Champagne avoit obtenue du Roi en faveur de son siège. Avant cette époque , une

Louis VII mourut après avoir fait épouser à son fils Isabelle de Hainaut, Princesse du sang de Charlemagne. Un des officiers chargés de maintenir le bon ordre pendant la cérémonie, cassa, d'un seul coup de baguette, trois lampes qui se trouvoient au dessus des nouveaux époux, & l'huile tomba sur eux en abondance. Le peuple applaudit à cet accident, le regardant comme un heureux présage des plus abondantes bénédictions du Ciel. On crioit de toute part : " Bon présage ! bon présage ! ,,

forte d'usage avoit autorisé les prétentions des archevêques de Reims, sans les mettre à l'abri d'être combattues par les autres métropolitains du royaume. " Cependant, disoit Yves de Chartres, en 1108, „ si les rois de France ont eu tant de respect „ pour l'église de Reims, qu'ils ont mieux aimé „ recevoir l'onction royale qu'ailleurs, nous ne „ nous opposons pas à cet honneur ; & si nous „ assistions à la cérémonie, nous nous ferions un „ plaisir de répondre *Amen* à la bénédiction de cet „ archevêque.



PHILIPPE II, AUGUSTE.

(1180.)

LEs Juifs étoient en très-grand nombre dans le Royaume ; ils y possédoient des biens immenses , fruits de leurs usures excessives. Plus de la moitié des maisons de Paris leur appartenoit. On les accusoit d'immoler des enfans baptisés , &c.

Le jeune Roi avoit conçu , dès son bas âge , contre cette nation , une haine qu'il lui tardoit de faire éclater , surtout depuis que le tems y avoit ajouté des motifs de religion & de politique. Il sçavoit qu'un nombre considérable de ses sujets gemissoit sous le joug de ces usuriers dont la coutume étoit de forcer leurs débiteurs insolvables à se rendre Esclaves , & à perdre pour toujours la liberté. Les Grands du Royaume autorisoient ces désordres , par une protection qu'ils mettoient à prix d'argent. Le 14 Février 1182 , tous les Juifs furent arrêtés dans leurs synagogues ; ils remirent aux officiers du Roi ce qu'ils avoient d'or & d'argent , de vases &

de meubles précieux. Un premier édit anéantit toutes les dettes contractées avec eux : par un second, leurs immeubles furent confisqués ; & ils eurent ordre de quitter , avant la fin de Juillet , les terres qui étoient sous l'obéissance du Roi.

(1183.)

Le Roi , redouté de ses voisins comme de ses vassaux , profita de la paix pour fortifier plusieurs villes , & les mettre à l'abri de toute surprise. Il employa des sommes considérables à l'embellissement & à la sûreté de sa capitale : il en fit paver les rues & les places publiques , & la renferma dans une enceinte de murs flanqués de grosses tours. Les propriétaires du terrain où passoient les murs & les fossés , furent dédommagés aux dépens du Prince.

[1188.]

La nouvelle de la prise de Jérusalem , par Saladin , étant apportée en France , Philippe II forma , avec Richard I , Roi d'Angleterre * , une nouvelle croi-

* Les rois de France & d'Angleterre , assemblés à Nonnancourt en 1189 , afin de prendre

fade dont le succès ne fut pas plus heureux que celui de la précédente. Dans une assemblée générale, tenue à Paris, on arrêta que tous ceux qui ne seroient pas du nombre des croisés, payeroient une fois le dixieme de leurs biens pour les frais de la guerre sainte ; c'est ce qu'on appella DIXME SALADINE, du nom de Saladin, le principal ennemi que l'on alloit combattre. Les religieux de Cîteaux, de Fontevault, les Chartreux & les Hôpitaux des lépreux furent seuls exempts de payer cette dixme, parce qu'ils étoient trop pauvres pour

leurs dernières résolutions sur le voyage dans la Palestine, firent plusieurs ordonnances qui devoient être communes aux deux armées. Celle qui regardoit la punition des crimes, portoit que
 „ celui qui tuera un homme, sera lié avec le corps
 „ mort, & précipité avec lui dans la mer, ou
 „ enterré tout vivant : celui qui aura donné un
 „ soufflet, sera plongé trois fois dans la mer : celui
 „ qui frappera de l'épée, aura le poing coupé :
 „ celui qui dira des injures, donnera à l'offensé
 „ autant d'onces d'argent qu'il aura prononcé d'in-
 „ vestives : celui qui sera convaincu d'un vol, on
 „ lui rasera la tête sur laquelle on répandra de la
 „ poix bouillante ; on la couvrira de plumes, &
 „ le coupable sera exposé sur le premier rivage
 „ qui se présentera.

ne pas mériter cette exemption.

Dans une circonstance à-peu-près semblable, le clergé de Reims fit de vives représentations à Philippe II, & le pria de se contenter du secours des prières que l'on feroit pour le succès de ses armes. Le Prince dissimula; mais peu de tems après, quelques seigneurs firent le dégât sur les terres de l'Eglise de Reims; le clergé eut recours au Roi, qui promit de prier ces seigneurs de finir au plutôt leurs entreprises. Malgré les prières du Monarque, la vexation ne fit qu'augmenter. Le Clergé envoya de nouveaux députés; le Roi leur fit cette réponse: " Je vous ai protégé par mes prières, comme vous m'avez servi par les vôtres; de quoi vous plaignez-vous? „ Le Clergé, convaincu du juste ressentiment du Prince, promit de se porter à son service avec plus de zèle, & obtint une pleine satisfaction des dommages qu'il avoit soufferts.

[1191.]

Philippe II, attaqué d'une maladie qui lui faisoit perdre les cheveux, les ongles & l'épiderme, quitta la Palestine pour revenir dans son royaume, &

laissa au Roi d'Angleterre cinq cens Chevaliers , avec un corps de dix mille hommes , sous la conduite de Hugues III , Duc de Bourgogne , auquel il remit l'argent nécessaire pour l'entretien de ses troupes , pendant trois ans.

[1192.]

Richard I , Roi d'Angleterre , avoit renouvelé l'usage des arbalètes. Les François refuserent de se servir de ces armes qu'ils appelloient *PERFIDES*. „ Avec elles , disoient-ils , „ un pol-
„ tron , à couvert , pourroit tuer le plus
„ vaillant de tous les guerriers. Nous
„ ne voulons devoir la victoire qu'à
„ nos lances & à nos épées.

[1194.]

Philippe II tomba dans une embuscade entre Blois & Freteval : il eut le bonheur d'échapper aux Anglois ; mais il perdit ses bagages , sa chapelle , son argent , son sceau , avec tous les papiers * & les titres de la couronne ; ce

* On prit toutes les mesures possibles pour remédier aux inconvéniens qui pourroient résulter
qui

qui devint une perte irréparable, par le refus constant que Richard fit de les rendre. Il espéroit y trouver de quoi justifier les prétentions qu'il vouloit faire valoir contre le Roi de France, & autoriser les plaintes ou les révoltes des vassaux de la couronne.

[1195.]

Dans un concile tenu à Montpellier *, on y prescrivit que, “ soit chair,

de la perte des papiers & des titres de la couronne. Un garde des archives, nommé Gautier, suppléa, par une mémoire prodigieuse, à ce que les recherches les plus exactes ne purent fournir; & l'on établit un trésor des chartres sous la garde d'un trésorier dont le titre fut réuni, en 1582, à la charge de procureur-général du roi. Le trésor des chartres fut d'abord déposé au temple, ensuite au palais, & enfin à la Sainte-Chapelle de Paris, où il est encore aujourd'hui. Ce malheur apprit à ne plus exposer au sort des armes les papiers & les registres publics.

* Le même concile de Montpellier ordonnoit aux clers & aux laïques de porter des habits fermés. Les modes pour les habits étoient alors des plus bizarres. On se plaisoit à porter des étoffes plissées, & chargées de figures grotesques, de

„ soit poisson , il faut que les Ecclésiastiques , sur-tout , se contentent de „ deux mets ; si ce n'est qu'en gibier , „ ou autres présens , ils aient reçu quel- „ que chose qu'ils puissent y ajouter. „

[1197.]

Le Roi de France allant de Mantes à Gisors , avec un simple escadron de trois cens hommes , apperçoit le Roi d'Angleterre qui venoit fondre sur lui avec une armée nombreuse. Mauvoisin propose de rentrer dans Mantes : „ Moi , dit le Roi , que je recule , „ & que je fuie devant mon vassal ?... „ Qui veut vaincre ou mourir avec moi , „ me suive ! „ Il s'avance aussi-tôt ; perce avec son escadron toute l'armée ennemie , & arrive à Gisors , n'ayant perdu que peu d'hommes faits prisonniers.

monstres , de diables , &c. Les femmes avoient des robes d'une longueur démesurée , qui traînoient „ derrière elles en queue de serpent ; „ on investivoit beaucoup contre ces usages , soit que les bonnes mœurs y fussent intéressées , soit que la vanité seule en parût condamnable.

[1198.]

L'armée françoise alloit reprendre Courcelles : elle est défaite par le Roi d'Angleterre ; la déroute devient générale , & on prend la fuite vers Gisors. Le pont sur lequel Philippe II passoit pour entrer dans la ville , se rompt tout à coup. Le Prince, intrépide , se tient ferme sur son cheval , qui , de lui-même , se met à nager , & aborde heureusement.

[1200.]

Philippe II , dans tout le système de son gouvernement , ne se proposoit que d'affermir & d'augmenter son autorité , d'étendre les limites de son royaume , & de reprendre les domaines qui avoient été démembrés de ses états. Il étoit sur-tout l'occasion de réunir la Normandie à sa couronne ; & il crut la trouver dans quelques querelles élevées entre Jean Sans - Terre , & plusieurs autres grands vassaux de son royaume.

En 1202 , la guerre qu'il faisoit en Normandie , devint très-violente par la mort d'Artur , Duc de Bretagne , qu'on assuroit avoir péri , au moins par l'ordre du Roi Jean , dont Artur étoit neveu & prisonnier. Sur les plaintes de

Constance, mere du Duc de Bretagne, le Roi d'Angleterre fut cité juridiquement à la cour des Pairs, en qualité de Duc de Normandie. Ce Prince n'ayant point comparu, un jugement solennel des mêmes Pairs le déclara, en 1203, „ atteint & convaincu de la mort „ d'Artur, coupable de félonie contre „ le Roi de France, son seigneur & „ maître, &, comme tel, privé & déchus des terres & Seigneuries mouvantes de la couronne de France. „

] 1203.]

Le Roi de France, pressé de rassembler des troupes, & de les mener contre le Duc de Normandie, se rendit à Mortet, dans le Gâtinois, où il sçavoit que des gentilshommes s'étoient rendus en grand nombre, pour un tournoi *. Le

* Rien n'est plus célèbre dans notre histoire, que les joutes & les tournois. Ces sortes de combats, dont les François furent les inventeurs, paroissent nécessaires à une nation toute occupée du soin de se former à manier les armes avec adresse, & sur-tout dans des siècles où la manière de combattre exposoit toujours les guerriers à
SE BATTRE CORPS A CORPS.

Prince les déterminâ facilement à le fuivre ; & au lieu de s'amuser à des

Les tournois étoient des batailles dans lesquelles on observoit un ordre & des loix très-sévères. Pour y être admis, il falloit prouver trois quartiers de noblesse, & ne craindre aucun reproche du côté de la probité, de la politesse, ni des alliances. Les armes, dont on devoit se servir, étoient COURTOISES ET INNOCENTES, c'est-à-dire qu'elles n'avoient ni pointe ni tranchant. Les combattans arrivoient quatre jours avant le tournoi ; & la plupart se ruinoient pour former un équipage, ou l'or, les rubis, les perles, les émeraudes brilloient avec une profusion surprenante. Les TENANS & les ASSAILLANS, partagés en quadrilles, se rangeoient en ordre de bataille dans une carrière préparée exprès, & environnée d'amphithéâtres richement décorés. On sonnoit la charge ; les quadrilles se mêloient ; le combat étoit long & opiniâtre : on recueilloit les voix, & on distribuoit le prix avec la plus grande équité. Les dames présidoient toujours à ces sortes de combats, & en étoient ordinairement les juges. Dès que les TENANS paroissoient dans la carrière, elles leur distribuoient ce qu'on appelloit FAVEUR, JOYAU, NOBLESSE OU ENSEIGNE, c'est-à-dire, quelque ornement détaché de leur parure, ou un ouvrage tissu de leurs mains.

Les joûtes étoient des combats de corps à corps. Souvent deux braves rompoient une ou plusieurs

combats simulés , ils allèrent gaieinent faire lever le siège d'Alençon.

[1203.]

* Philippe II commença la conquête de la Normandie , par le siège d'une forteresse qui en étoit le boulevard. Richard I y avoit forcé la nature , afin d'en faire une place d'armes imprenable , & lui avoit donné le nom de Château-Gaillard , prétendant qu'il n'y auroit qu'à rire & se moquer des efforts que l'on feroit pour le forcer. Les François l'attaquerent au mois d'Août , & s'en rendirent les maîtres au mois de Février de l'année suivante , après y avoir épuisé toutes les ressources que des assiégeans peuvent trouver dans leur

lances en l'honneur des dames. Ils couroient à toute bride l'un contre l'autre , la lance en arrêt , & se portoient des coups propres à désarçonner le meilleur écuyer.

Ces jeux occasionnoient une infinité d'accidens , malgré les précautions que l'on prenoit pour les prévenir. Plus de vingt pances y périrent : la mort funeste du roi de France Henri II , arrivée en 1559 , mit fin à ces dangereux combats que l'église avoit pros crits dans tous les tems.

courage , leur patience , leur adresse & leur intrépidité.

[1204.]

Pierre Bogis , ou le Camus , jeune gentilhomme , qui vouloit se distinguer par quelque coup d'éclat , avoit remarqué une fenêtre par laquelle il n'étoit pas impossible de pénétrer dans la seconde enceinte de murs , qui environnoit le Château-Gaillard. Il communiqua son projet à plusieurs de ses amis , & les détermina à le suivre. En conséquence , il se glisse le long d'un fossé escarpé , s'élève sur les épaules du plus grand homme de sa troupe , entre , par cette fenêtre , dans un magasin , & commence à en abattre la porte. Au premier bruit , l'alarme se répand ; on rassemble contre la porte un grand nombre de fascines auxquelles on met le feu. Bogis , le sabre à la main , passe , à la tête de sa troupe , au milieu des flammes ; écarte tout ce qui se présente ; abbat le pont-levis , & laisse une entrée libre aux troupes que le bruit de cette attaque avoit fait avancer.

Roger de Laci , qui commandoit dans la place , manquant de vivres & de munitions , sortoit avec deux cens

hommes , restes d'une garnison nombreuse , bien resolu de vendre chèrement sa vie. Le Roi de France voulut qu'on épargnât ces braves gens : il les traita avec beaucoup d'humanité , & témoigna au commandant toute l'estime que lui inspiroit la belle défense qu'il venoit de faire.

[1204.]

Le Roi Jean , occupé de plaisirs & de vains amusemens , répondoit à ceux qui lui parloient d'empêcher les progrès des François ; " Laissez-les faire ,
„ j'en reprendrai plus en un jour , qu'ils
„ n'en auront pris en un an. „ A la nouvelle de la prise du Château-Gaillard , il prend la fuite & se retire à Londres. Les députés de Rouen vont l'y trouver , & lui déclarent qu'il faudra rendre leur ville aux François , si elle n'est pas secourue dans trente jours. Le Prince , interrompu par ces députés , dans une partie d'échecs qu'il perdit l'instant d'après , leur répondit en colere : " Eh !
„ de quoi vous avisez-vous de venir me
„ distraire pour me demander du secours ? Je n'en ai point à vous donner : faites comme vous l'entendrez. „
Toute la Normandie étant conquise ,

Philippe-Auguste la réunit à sa couronne, en 1204, deux cens quatre-vingt-douze ans après qu'elle en eut été détachée, sous le règne de Charles le Simple. Elle avoit été gouvernée par seize Ducs, dont six étoient en même tems Rois d'Angleterre. Cette réunion fut sans retour ; & , l'an 1206, l'Anjou, le Maine, la Touraine & le Poitou, à la réserve de quelques places, subirent le même sort que la Normandie.

(1206.)

* Eudes de Sully, Evêque de Paris,

* On prétend que ce jeu, alors fort à la mode, nous est venu des Indes. Vers le cinquième siècle un sage Bramine l'avoit imaginé pour servir de leçon à un jeune prince impétueux, & qui traitoit ses sujets sans aucun ménagement. En voyant un jeu où le roi, la plus importante de toutes les pièces, ne peut attaquer ni se défendre que par le secours de celles qui l'environnent comme autant de sujets, le prince, qui avoit beaucoup d'esprit, s'en fit l'application ; & voulant récompenser le philosophe Indien, il fournit lui-même l'objet d'une nouvelle instruction qui ne lui étoit pas moins nécessaire. Le monarque laissa au Bramine le choix de la récompense. Celui-ci demanda autant de

défend aux Ecclésiastiques de son diocèse de jouer aux échecs.

(1214.)

L'empereur Othon IV , & Jean Sans-Terre , Roi d'Angleterre , ayant formé une ligue contre Philippe-Auguste , assemblerent en Flandres une armée d'environ deux cens mille hommes. Le Roi de France , qui n'en avoit avec lui que cinquante mille , cherche l'ennemi , & engage le combat , le 25 de Juillet , près du village de Bovines , entre Lille & Tournai. La bataille fut des plus sanglantes , pendant six heu-

grains de bled qu'en produiroit le nombre des cases de l'échiquier , en doublant toujours la multiplication depuis la première case jusqu'à la soixante-quatrième ; ce qui lui fut accordé sans examen. Alors le philosophe démontra au prince l'impossibilité de remplir l'engagement qu'il venoit de contracter. Il disposa ainsi le calcul des grains de bled , en supposant treize mille cinq cens quatre-vingt-quatre villes , dont chacune contiendrait mille vingt-quatre greniers , dans chacun desquels il y aurait cent soixante-quatorze mille sept cens soixante-deux mesures , & dans chaque mesure trente-deux mille sept cens soixante-huit grains.

res ; les alliés perdirent trente mille hommes ; & Philippe remporta la victoire , l'une des plus mémorables que nous lisions dans l'histoire. Elle fut alors le salut de la France ; elle sera toujours la gloire de la nation Françoisè.

Quelques heures avant le combat , Philippe-Auguste mit sa couronne sur l'Autel où on célébroit la Messe pour l'armée ; & la montrant à ses troupes , il leur dit : “ Si vous croyez qu'un autre „ soit plus capable que moi de porter „ cette couronne , je suis prêt de lui „ obéir ; mais si vous m'en croyez di- „ gne , il vous faut défendre aujour- „ d'hui votre Roi , vos biens , vos fa- „ milles & votre honneur. „ Aussi-tôt les soldats tombèrent à ses pieds , en lui demandant sa bénédiction , qu'il leur donna avec l'attendrissement d'un pere qui bénit ses enfans.

A la journée de Bovines , l'armée Françoisè avoit été rangée en bataille par Guérin , Chevalier de l'ordre des Hospitaliers , aujourd'hui de Malthe : il venoit récemment d'être élu Evêque de Senlis. Il étoit alors premier ministre & favori du Roi ; dans la suite il fut Chancelier. L'avantage de la position qu'il donna aux troupes , étoit d'autant plus considérable , qu'une des causes

principales de la défaite des ennemis fut attribuée au malheur d'avoir eu , pendant tout le combat , le soleil & la poussière dans les yeux. " Le Chevalier „ Guérin ne se battoit point , disent les „ historiens ; „ mais il donnoit de très- „ bons ordres : il exhortoit les combattans , & les animoit à bien faire „ pour l'honneur de Dieu , celui du „ royaume , celui du Roi , & pour la „ défense de leur propre vie. „

Philippe de Dreux , Evêque de Beauvais , combattit vaillamment pendant toute l'action. Il donnoit , sur les ennemis , à grands coups de massue : " En „ quoi , disoit-il „ je ne fais rien de contraire au serment que le Roi d'Angleterre m'a forcé de lui prêter , en „ me rendant la liberté , puisqu'assommer de la sorte ses sujets , ce n'est „ point tremper mes mains dans leur „ sang , ni porter les armes de la manière que les saints canons le défendent. „ On a vu , long-tems après , l'aumônier d'un vaisseau attaqué par des pirates , exhorter d'abord l'équipage à bien faire , en montrant une croix de bronze qu'il tenoit à la main. Voyant que l'on en venoit à l'abordage , il se mit à frapper avec sa croix , & soutint , pendant quelque tems , contre plusieurs

assaillans , un combat qui finit à son avantage.

En action de grace de la victoire qu'il venoit de remporter , Philippe-Auguste bâtit & fonda l'abbaye de Notre-Dame de la Victoire , près de Senlis. Guérin donna un emplacement convenable pour y élever ce monument de la gloire & de la piété de son souverain. Nos Rois ont souvent donné cette abbaye à des Evêques de Senlis.

(1214.)

Le Comte de Flandres étoit entré dans la ligue de l'Empereur & du Roi d'Angleterre. La Comtesse sa mere ; Mahaud de Portugal , inquiète , sur le sort de la nouvelle guerre qu'on alloit déclarer à la France , eut recours à un moyen qui étoit alors plus à la mode que jamais , même parmi les grands. Elle consulta un magicien fameux ; & on prétendit qu'il lui donna cette réponse : " Il y aura une bataille sanglante ; le Roi Philippe y sera foulé , aux pieds des chevaux : son corps ne sera point enseveli ; & après la victoire , le Comte de Flandres entrera dans Paris en triomphe. „ Si ce n'étoit point là *une prophétie faite après coup* ,

on pourroit dire qu'elle se vérifia à la lettre , mais dans un sens bien oppofé à celui qu'elle paroiffoit avoir. Philippe-Augufte faifant tout - à - la - fois les fonctions de capitaine & de foidat , & combattant avec une ardeur incroyable , fut atteint d'un javelot dont les crochets s'engagerent entre fon casque & fa cuiraffe. Le foidat Allemand , qui avoit porté ce coup , tirant fon javelot de toutes fes forces , entraîna le Roi , & le renverfa de deffus fon cheval. Le Monarque fe releva auffi-tôt , & fortit heureufement de ce danger , autant par fon adrefle que par le courage de ceux qui l'environnoient. Après la victoire , le Comte de Flandres , qu'on avoit fait prifonnier dans le combat , enchaîné dans une litiere ouverte , fuivit philippe-Augufte à fon retour dans cette capitale , qui fut une entrée triomphante pour le vainqueur.

Son peuple le reçut avec toutes les démonftrations de la joie la plus vive , & accabloit le Comte de Flandres de railleries fanglantes. Il s'appelloit Ferrand : fa litiere étoit traînée par des chevaux alezans auxquels on donnoit alors le nom de Ferrands ; ce qui occasionna cette plaifanterie , que le peuple lui répétoit en chantant : " Quatre

„ ferrands bien ferrés , traînent Fer-
 „ rand bien enferré. „

(1215.)

Le Roi Jean Sans-Terre s'étoit attiré la haine & le mépris de ses sujets , au point qu'ils élurent pour leur Roi , Louis , fils aîné de Philippe-Auguste. Ce jeune Prince passe la mer avec une bonne armée , reçoit la couronne qu'on venoit de lui offrir , & la porte avec gloire pendant dix-huit-mois. Il avoit épousé Blanche de Castille , petite fille de Henri II , Roi d'Angleterre ; ce qui lui donnoit des prétentions propres à faire valoir le choix qu'on avoit fait de sa personne. Ce titre vaut bien celui sur lequel se sont fondés les Rois d'Angleterre , pour prendre les armes & la qualité de ROIS DE FRANCE.

(1217.)

Le Prince Louis , assiégé dans Londres , & excommunié par le Pape Honoré III , laisse la couronne d'Angleterre à Henri III , âgé de neuf ans , fils aîné du Roi Jean. Cette expédition manqua par la seule crainte des censures de Rome , qui empêcha Philippe-Auguste

te de se déclarer ouvertement pour son fils , & de le seconder de façon à assurer le succès de son entreprise. Le Pape acorda l'absolution de toutes les excommunications lancées par lui ou par ses légats , contre les François qui avoient été de l'expédition en Angleterre , & leur imposa cette pénitence. Le Prince Louis devoit payer , pendant deux ans , le dixieme de ses revenus ; & les laïcs , qui l'avoient accompagné , le vingtieme. On employa ces sommes au secours de la Terre-sainte. Pour les Ecclésiastiques , ils furent obligés d'aller à Rome , où ils se fournirent à la condition de faire , aux six principales fêtes de l'année , dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris , une amende honorable , marchant pieds nus en procession autour du chœur , & tenant à la main des verges , dont le chantre les frapperoit pendant qu'ils feroient un aveu public de la faute pour laquelle cette pénitence leur étoit imposée.

(1221.)

Le connétable Matthieu de Montmorenci , âgé de cinquante-cinq ans , & ayant trois fils d'une première femme , épousa l'héritière de la maison de

Laval, qui descendoit en droite ligne de Charlemagne. Le connétable prenoit, ainsi que ses ancêtres, la qualité de SIRE DE MONTMORENCI, PAR LA GRACE DE DIEU. Il a été grand-oncle, oncle, beau-frère, neveu & petit-fils de deux Empereurs, de six Rois, & allié à tous les Souverains de l'Europe.

(1223.)

* Aux funérailles de Philippe-Auguste, qui se firent à Saint-Denis, Guillaume de Joinville, Archevêque de Reims, & le Cardinal Conrad, légat du Pape, se disputèrent le droit d'officier. Les Evêques décidèrent qu'ils célébreroient la messe conjointement, à deux autels différens, & en pronon-

* Ce fut vers la fin de ce règne, que l'on commença à fixer dans les familles un surnom héréditaire. La noblesse le prit des terres qu'elle possédoit; les gens de lettres, du lieu de leur naissance; & les roturiers gardèrent le nom ou le sobriquet dont on se servoit alors pour les distinguer, & qui leur étoit venu, comme on l'a déjà dit, de leur profession, de la couleur de leurs cheveux, d'un talent particulier ou d'un défaut. (*Voyez ci-dessus* pages 134 & 135.)

chant les paroles , en même tems , sur le même ton , & que le chœur répondroit , comme s'il n'y avoit qu'un seul Evêque à officier. On suivit cette décision ; & la cérémonie n'en parut que plus auguste.



LOUIS VIII, CŒUR DE LION.

(1223.)

LOUIS VIII est le premier des Rois de la troisième race, qui ne fut point sacré avant la mort de son père. Philippe-Auguste voyoit le trône trop bien affermi dans sa famille, pour croire que cette précaution lui fût nécessaire. Le Roi d'Angleterre, Henri III, au lieu de se rendre à la cérémonie du sacre, y envoya des Ambassadeurs pour redemander la restitution du duché de Normandie, de l'Anjou, du Maine & des autres terres dont il avoit été dépouillé sous le règne précédent. Le Roi de France leur répondit : " C'étoit au
„ Roi d'Angleterre à observer le pre-
„ mier les clauses dont il se prévaut,
„ comme c'est à moi de tirer raison des
„ infractions essentielles que j'ai à lui
„ reprocher ; loin de lui accorder sa
„ demande, je suis déterminé à lui
„ ôter ce qu'il possède encore dans un
„ royaume où il n'a plus rien à pré-
„ tendre. „ On ne tarda point à lui
tenir parole.

Un chevalier avoit commis une faute , assez légère par elle-même , mais dés-honorante , sur tout dans un siècle qui étoit celui de la chevalerie. Le coupable fut conduit sur un échafaud , où on brisa toutes ses armes , en les foulant aux pieds , tandis que des prêtres récitoient l'office des morts. Ensuite un hérault d'armes demanda trois fois le nom de ce chevalier ; on le nommoit , & le hérault répondoit : " Non , ce „ n'est point là le nom de celui que je „ vois ; car c'est un traître , un déloyal „ & foi mentie. „ Et en proférant cette injure , il versoit un bassin d'eau chaude sur la tête du coupable , prétendant effacer le caractère d'honneur conféré par l'accolade. Aussi-tôt on descendit le dégradé avec une corde passée sous les bras. Il fut reçu sur une civière , couvert d'un drap mortuaire , & porté à l'Eglise où on récita sur lui les mêmes prières que s'il eût été mort. On le chassa de l'Eglise , en le chargeant de malédictions ; & il alla cacher pour jamais sa honte & son désespoir.

C'étoit la coutume de se donner mu-

tuellement à l'Eglise le BAISER DE PAIX, quand le prêtre, qui disoit la messe, avoit prononcé ces paroles : *Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous.* La reine Blanche, épouse de Louis VIII, ayant reçu ce BAISER DE PAIX, le rendit à une fille publique, dont l'habillement annonçoit qu'elle étoit mariée, & d'une condition honnête. La Reine, offensée de la méprise, obtint une ordonnance qui défendoit à ces sortes de personnes, dont le nombre étoit alors très-considérable, de porter " robes à queues, à „ collets renversés, & avec une cein- „ ture dorée. „ Ce règlement étant mal observé, les honnêtes femmes s'en consolèrent par ce proverbe : " Bonne re- „ nommée vaut mieux que ceinture do- „ rée. „

(1226.)

Louis VIII forme une croisade contre les Albigeois, & marche en Languedoc à la tête d'une armée formidable.

Philippe-Auguste n'avoit point voulu entreprendre cette guerre, & avoit ajouté : " On engagera mon fils à se „ croiser contre les hérétiques Albi- „ geois ; il ruinera sa santé à cette ex-

„pédiction ; il y mourra ; & le royaume
 „me tombera entre les mains d'une
 „femme & d'un enfant. „L'événement
 ne justifia que trop cette sorte de prédiction.

Louis VIII , attaqué d'une maladie dont on n'a point marqué la nature , refusa hautement un remède proposé par les médecins , & qui étoit contraire à la loi de Dieu. Malgré son refus , on fit mettre auprès de lui , pendant qu'il dormoit , une jeune fille qui , à son réveil , lui exposa le motif qui l'avoit fait introduire dans son appartement :
 „ Non , ma fille , répondit il , j'aime
 „ mieux mourir , que de me sauver la
 „ vie par un péché mortel. „ Aussi-tôt il appelle Archambaud de Bourbon , qui étoit son confident , & lui ordonne de procurer à cette jeune personne un établissement honorable. Le religieux monarque mourut peu de tems après. On l'enterra à Saint-Denis auprès de son pere Philippe-Auguste , & non point à l'abbaye de Montpensier , ou Montpensier , qui est une vraie chimere , ainsi que le détail fait à cette occasion par l'écrivain Anglois , Matthieu Paris.

LOUIS IX, SAINT.

] 1226.]

O N vit , pour la premiere fois , une femme régente du royaume de France. C'étoit Blanche de Castille , épouse de Louis VIII , Princesse d'une prudence & d'une fermeté au-dessus de son sexe. Philippe Auguste avoit une déférence singulière pour ses conseils , dont il connoissoit toute la bonté ; Louis VIII l'avoit admise au conseil , & elle en étoit l'ame : ses rares qualités lui avoient gagné le cœur de tous les François : elle présidoit à l'éducation de ses enfans , sur-tout de l'aîné , qui , par son âge , étoit plus en état de profiter de ses leçons. Elle lui répétoit souvent ces paroles ; " Vous sçavez , mon fils , que j'ai
 „ pour vous toute la tendresse d'une
 „ mere ; j'aimerois mieux cependant
 „ vous voir mort , que souillé d'un pé-
 „ ché mortel. „

* Le jeune Roi , qui entroit dans sa

* La chevalerie étoit la plus grande dignité où un homme de guerre pût aspirer ; on l'appelloit

douzieme année, se fit recevoir chevalier avant son couronnement. La majorité n'étoit alors déterminée qu'à vingt-un ans.

LE TEMPLE D'HONNEUR, & on n'y arrivoit que par degrés, & après de longues épreuves. Pour être admis, il falloit qu'on fût noble de pere & de mere, en comptant au moins trois générations, & que l'on eût vingt & un ans. Les souverains & les hommes d'un mérite supérieur, étoient dispensés de cette loi.

Après plusieurs jours de jeûne, & des nuits passées en prieres dans l'église avec un prêtre & des parreins, ce qu'on appelloit LA VEILLE D'ARMES, le novice faisoit ses dévotions, alloit prendre ses habits, & se rendoit à l'église. Il présentoit son épée au prêtre qui la bénissoit, & la remettoit suspendue en écharpe. Il alloit ensuite, les mains jointes, se placer à genoux aux pieds de la dame ou du chevalier qui devoit l'armer. Il juroit de " n'épargner ni vie ni biens pour la ,, défense de la religion, de l'état, des veuves, ,, des orphelins, & de tous ceux qui auroient ,, besoin de son secours. ,, Aussi-tôt on lui mettoit les éperons dorés, la cotte de mailles, la cuirasse, les brassards, & les gantelets. Celui qui faisoit la cérémonie, passoit lui-même l'épée & le ceinturon, & donnoit L'ACCOLADE : c'étoit un coup de la paume de la main sur la joue, ou trois coups du plat d'une épée nue sur l'épaule ou sur le col, en

[1226.]

Au sacre du jeune Roi, deux femmes se disputèrent le droit de porter l'épée royale, & cette contestation pouvoit avoir des suites fâcheuses. Les Comtesses de Flandre & de Champagne prétendoient représenter leurs maris absens, & avoir les prérogatives attachées à leur qualité de PAIRS du royaume. Elles consentirent enfin que Philippe, Comte de Boulogne, oncle du Roi, portât l'épée, sauf les droits des deux Comtes; & toute la querelle se tourna en plaisanterie.

[1227]

Thibaut VI, Comte de Champagne, fait avorter deux conspirations formées

disant : " De par Dieu, Notre-Dame, & monseigneur S. Denis, je te fais chevalier. " Alors le nouveau chevalier prenoit le casque, la lance, le bouclier; il montoit un cheval, & le manioit avec le plus d'adresse qu'il pouvoit. Des jeux, des festins, des tournois achevoient la cérémonie. Pendant la guerre, on supprimoit ce faste & ces formalités. Le roi; ou le général, ne donnoit que l'accolade, en disant : " Au nom de Dieu, de S. Michel & de S. Georges, je te fais chevalier. "

Tome I.

K

par les grands vassaux de la couronne contre le Roi & la régente de France. Ce Comte avoit conçu pour la Reine Blanche les sentimens les plus tendres ; il les exprimoit sans cesse dans des chansons, dont il tapissoit la sale de son palais de Troyes & de Provins ; ce qui lui fit donner le surnom de CHANSONNIER.

[1231.]

La France perdit deux grands hommes par la mort de Matthieu II de Montmorenci ; & de Guérin , Evêque de Senlis. Le premier avoit été connétable sous trois régnés ; dignité qu'il éleva au-dessus de tous les grades militaires , en lui faisant attribuer le droit de commander les armées. Il avoit pris seize bannieres à la bataille de Bovines ; & pour le récompenser , Philippe Auguste voulut , qu'au lieu de quatre alérions qu'il portoit dans ses armoiries , il en mit seize.

Guérin s'étoit aussi distingué sous les mêmes régnés que le connétable de Montmorenci : revêtu de la dignité de Chancelier , il l'éleva au plus haut degré d'honneur * , & s'en démit en 1228.

* Le chancelier ne tenoit d'abord que le premier

Ce fut lui qui commença le Trésor des Chartres.

rang parmi les secrétaires, comme on l'a dit ci-dessus, page 27. Guérin leur abandonna le secrétariat, & ne s'en réserva que la simple inspection. Les secrétaires profitèrent aussi de l'avantage qu'ils avoient d'approcher de la personne du Roi, & rendirent leur charge plus considérable. Ceux que le prince distingua des autres, furent nommés CLERCS DU SECRET, & c'est la première origine du titre de SECRÉTAIRE D'ÉTAT. Philippe le Bel établit, en 1309, trois clercs du secret, qui auroient sous eux vingt-sept clercs ou notaires. Le nombre de ceux-ci étoit fort augmenté sous le règne de Philippe de Valois, qui le réduisit à soixante, en 1342.

Louis XI, dans son édit du 4 Novembre 1482, leur donne le titre de SECRÉTAIRES DE LA MAISON ET COURONNE DE FRANCE; qu'ils ont toujours porté depuis ce tems-là. Aujourd'hui leur nombre est fixé à trois cent. Ils conservent le privilège qui leur fut accordé par Charles VIII, en 1484, par lequel ils pouvoient parvenir à la chevalerie, aux charges & aux dignités, „ de „ même que si leur noblesse remontoit à la quatrième génération & au-delà. „ Mais ce privilège est interprété de façon, qu'un secrétaire du roi n'en jouit, lui & tous ses enfans nés en légitime mariage, qu'autant qu'il meurt revêtu de sa charge, ou qu'il la possède depuis vingt ans.

[1239]

Louïs IX , accompagné des Princes ses freres , de sa cour , & de tout le clergé , reçut la couronne d'épines de Notre-Seigneur , & la porta , marchant pieds nus , depuis l'abbaye de S. Antoine , jusqu'à Notre-Dame de Paris , & de-là , au palais , où il la déposa dans la chapelle de S. Nicolas *. Cette pré-

* La sainte Chapelle de Paris , qui , par les libéralités de S. Louis & de ses successeurs , est devenue l'une des premières & des plus riches fondations du royaume , se nommoit anciennement la chapelle de S. Nicolas. Il semble qu'un seul chapelain en étoit le titulaire ; mais tout le clergé , attaché à la personne du roi , y célébroit l'office divin , sur-tout quand le monarque habitoit son palais , dont cette chapelle étoit l'église propre & particulière. En 1246 , S. Louis attacha au service de sa chapelle favorite , cinq prêtres , sous le titre de Maîtres-Chapelains , en y comprenant celui de l'ancienne chapelle de S. Nicolas. Quand il eut mis la dernière main , en 1248 , à l'édifice qui subsiste encore aujourd'hui , & auquel on donna le nom de Sainte Chapelle , à cause des reliques respectables dont elle étoit enrichie , le nombre des maîtres-chapelains fut augmenté de trois marguilliers-prêtres , lesquels , avec le cha-

cieuse relique avoit été engagée aux Vénitiens pour une grande somme d'argent, par Baudouin II, Empereur de Constantinople. Le pieux Monarque la dégagèa à ses frais ; quelques années après, il retira encore, aux mêmes conditions, un morceau considérable de la vraie Croix, avec plusieurs instrumens de la Passion du Sauveur, & les plaça dans la Sainte-Chapelle, qu'il commença de faire bâtir en 1241, &

pelain en semaine, devoient toujours coucher dans la chapelle, & veiller à la garde des reliques. L'acte qui en fut dressé, porte que, selon les intentions du roi, " tous ces bénéficiers fussent „ une garde qui veillât jour & nuit auprès des „ reliques déposées dans ce saint lieu. „ On exigeoit d'eux un serment par lequel ils se chargeoient du soin d'empêcher que rien ne fût distrait ou enlevé. Du tems même de S. Louis, les grands bénéficiers avoient chacun un clerc de même degré qu'eux dans les ordres, & s'appelloient indifféremment Chapelains ou Chanoines ; ils avoient un supérieur nommé le Maître des chapelains ; & on lui donnoit double rétribution, les jours de fêtes doubles, solennelles & annuelles. Philippe le Long le nomma Trésorier, & ajouta une prébende, comme Philippe le Bel en avoit ajouté quatre aux huit fondées par S. Louis.

dans laquelle on les conserve encore aujourd'hui.

[1241.

Hoclod-Can , fils de Gingis-Can , à la tête d'un corps immense de Tartares , faisoit trembler l'Europe , & jettoit l'alarme dans toute la Germanie. Un seigneur Saxon en écrivit au Duc de Brabant ; & la lettre envoyée à Guillaume d'Auvergne , Evêque de Paris , fut remise à la Reine Blanche : „ Où êtes-
 „ vous , mon fils , s'écria-t-elle , en appelant S. Louis ! Elle lui apprit l'invasion des Tartares. “ Ah ! mon fils ,
 „ lui dit-elle , quel parti prendre dans une extrémité aussi funeste ? Que va
 „ devenir l'Eglise ? qu'allons-nous devenir nous-mêmes ?... Quel parti prendre , Madame , répondit le jeune Roi ?
 „ point d'autre que de chercher au Ciel notre consolation & notre force. Ces
 „ Tartares , qui passent dans le monde pour être sortis de l'enfer , nous les y renverrons , ou ils nous mettront tous
 „ en Paradis. „ Ce trait naïf fut recueilli , même par les étrangers ; & “ l'on n'y
 „ pouvoit réfléchir , sans qu'une mâle vigueur ne prît la place de la crainte
 „ qui avoit saisi auparavant les esprits. „

[1241.]

Louis , marchant contre Henri III , Roi d'Angleterre , qui venoit de lui déclarer la guerre , fait attaquer le pont de Taillebourg ; & voyant l'ardeur du soldat se ralentir , il met l'épée à la main , s'avance à la tête des combattans , emporte le pont ; & , par mille prodiges de valeur , soutient avec une poignée de monde , les efforts de toute une armée ; donne à ses troupes le tems de se ranger en bataille , défait les Anglais , & les poursuit jusqu'aux portes de Xaintes. Il y eut des momens où son épée seule lui fit jour au travers d'un gros d'assaillans.

[1241.]

Bertolde , ou Hertolde , seigneur de Mirebeau , résolu de changer de maître , ou de périr sous les ruines de sa place , va trouver le Roi d'Angleterre , & lui demande ou du secours , en cas d'attaque , ou un ordre de se défendre , sans autre espérance qu'une mort glorieuse. Henri comble d'éloges ce sujet fidele , le dégage de toute obligation , & l'exhorte à ne point périr en téméraire. Aussi-tôt Bertolde se rend au camp des François , aborde le Roi , & lui dit :

K 4

„ Sire , je suis à vous , moins par un
 „ choix volontaire que par la fatalité
 „ des circonstances. Si mon ancien maître
 „ ne m'avoit pas rendu à moi-même ,
 „ vous n'auriez obtenu mon hommage
 „ que les armes à la main ; mais puisqu'
 „ je suis libre de me donner à vous ,
 „ je ne cesserai d'y être , que lorsque
 „ vous ne voudrez plus de moi. “ Louis,
 charmé de cette franchise , rend la main
 au généreux Bertolde , & lui répond :
 „ Je vous reçois avec joie ; donnez-
 „ vous à moi de même. Je vous laisse
 „ votre place , gardez-la pour votre
 „ nouveau seigneur : je m'en croirois
 „ moins assuré en d'autres mains. „

[1242.]

Quelques seigneurs François s'expli-
 quient d'une façon trop libre , sur les
 malheurs du Roi d'Angleterre : “ Henri
 „ est mon frere , leur dit Louis IX ;
 „ c'est un grand Roi : si dans ma cour
 „ son nom ne le met pas à couvert des
 „ langues satyriques , je deviens coupable
 „ de le souffrir. Il est à plaindre
 „ d'écouter de mauvais conseils. Après
 „ tout , sa piété & ses aumônes le rendent
 „ estimable , & ne sçauroient man-
 „ quer d'avoir leur récompense. „

[1242.]

S. Thomas d'Aquin mangeant un jour avec le Roi, étoit moins occupé de l'honneur qu'il recevoit, que d'un point de controverse contre le systême des Manichéens. Il s'écria, par distraction: " Cela „ est décisif pour battre Manès en rui- „ ne. „ Son prieur, qui l'accompagnoit, rougit de l'inadvertance : S. Thomas s'en apperçut, demanda mille pardons; mais le Roi, loin de s'en offenser, voulut sçavoir quel étoit cet argument décisif, & le fit écrire sur le champ par un secrétaire.

[1243.]

Le Pape avoir excommunié l'Empereur Frédéric II, & ordonné que sa sentence fût publiée par-tout. Un curé de Paris monte en chaire; & au lieu de faire la lecture de la bulle, avec les cérémonies accoutumées, il dit à ses Paroissiens: " Vous sçavez, mes freres, „ que j'ai ordre de fulminer une ex- „ communication lancée contre Fré- „ déric; j'en ignore le motif: tout ce „ que je sçais, c'est qu'il y a, entre ce „ prince & le Pape, de grands diffé- „ rends & une aliénation implacable.

K 5

„ Dieu seul connoît qui des deux a tort ;
„ c'est pourquoi, de toute ma puissance ,
„ aussi loin qu'elle peut s'étendre , j'ex-
„ communie celui qui fait injure à l'au-
„ tre , & j'absous celui qui la souffre. „
L'Empereur ayant appris cette anecdote , envoya une récompense considérable au prédicateur ; mais le Pape & le Roi de France blâmerent cette indiscretion ; & le mauvais plaisant fut obligé d'expier sa faute par une pénitence canonique.

On a toujours regardé ce trait comme une plaisanterie , parce que le curé passoit pour un homme qui aimoit à rire de tout ; mais un motif de vengeance se joignoit au penchant naturel de cet Ecclésiastique : il avoit essuyé un chagrin de la part de la Cour du Pape , & ne cherchoit qu'une occasion de s'en venger.

(1244.)

Le Roi tombe dangereusement malade. Revenu d'une léthargie , pendant laquelle on l'avoit cru mort , il fait vœu d'aller au secours de la Terre-sainte , se croise , & ordonne de prêcher une nouvelle croisade. Pour y engager les seigneurs de sa cour , il fit broder une croix sur les LIVRÉES qu'il devoit

leur donner , selon la coutume , au jour de Noël. (*Voyez ci-dessus* , page 51) Ces livrées étoient de capes fourrées , que le monarque distribuoit , *livroit* lui-même à toute sa cour , & dont on se couvroit sur le champ , pour se rendre à la messe qui se disoit avant le jour. Le Prince avoit ordonné de n'éclairer les appartemens , qu'autant qu'il le falloit pour se conduire. En entrant à l'Eglise , chacun fut très-surpris de se voir croisé ; on se prêta aux vœux du pieux Monarque . & on lui donna le nom d'ADROIT PÊCHEUR D'HOMMES.

' Au concile de Lyon , tenu en 1245 , on destina , pour secourir Baudoin , Empereur de Constantinople , la moitié du revenu des bénéfices où les titulaires ne résidoient point , en exceptant ceux dont les places ou les privilèges dispensoient , de droit , de la résidence ; mais si leurs revenus excédoient cent marcs d'argent , ils étoient obligés d'en donner le tiers. Le pape s'imposa à lui-même & à ses cardinaux l'obligation de payer la dixième partie de leurs revenus , & un second dixième pour la nouvelle croisade qui se préparoit ; tous les ecclésiastiques furent obligés au vingtième , comme ils l'avoient payé ci-devant , à l'occasion des croisades précédentes.

(1245.)

Une dame parut à la cour , avec une parure qui n'étoit point de son âge , & moins encore du goût que le Monarque avoit pour la simplicité dans les habits. Le Roi appella Geoffroy de Beaulieu : “ Je veux , lui dit-il , que „ vous soyez témoin de ce que je vais „ dire à cette femme.... Madame , c'est „ un mot sur votre salut. On parloit autrefois de votre beauté; elle n'est plus : „ il s'agit à présent de celle de l'ame. „ Songez à plaire , non plus aux hommes , mais au Seigneur . „ La dame promit de profiter de cet avis.

(1246.)

Eudes Rigaud , Archevêque de Rouen , faisoit la visite de son diocèse; un curé se plaignit de ne pouvoir subsister qu'avec peine, quoiqu'il fût , par une dispense , en possession de deux cures : “ N'en ayez qu'une , répondit „ l'Archevêque , & vous en vivrez plus „ aisément. „ Le curé suivit ce conseil , & trouva que c'étoit un moyen de retrancher plusieurs besoins réels , ou prétendus , qui le ruinoient.

(1247.)

Louis se fait une loi de ne plus porter que des habits fort simples , excepté aux jours de cérémonies ; Robert de Sorbonne * , naturellement railleur , en prit occasion de plaisanter , en présence du Roi , sur la magnificence du célèbre Joinville : “ Ne seriez-vous point à
 „ blâmer , lui dit-il , si vous alliez vous
 „ asseoir ici , & prendre place au-dessus
 „ du Roi ?... „ Oui , vraiment... “ Or ,
 „ êtes-vous moins à blâmer , quand
 „ vous êtes vêtu plus richement que
 „ lui ?... “ Non , maître Robert , reprend Joinville ; car cet habit , que
 „ je porte , m’a été laissé par mes pere
 „ & mere , & je ne l’ai point fait faire
 „ de mon autorité ; mais vous êtes , au
 „ contraire , fort à blâmer , vous , qui
 „ étant fils de VILAIN & de VILAINE ,
 (on appelloit ainsi les personnes d’une naissance obscure ,) “ avez laissé l’habit

* Robert , natif de Sorbonne , village auprès de Sens , est celui qui obtint de Louis IX , en 1253 , la fondation du collège des PAUVRES MAÎTRES DE SORBONNE , (nom que l’on donnoit aux premiers docteurs qui composèrent ce collège , aujourd’hui appelé LA MAISON DE SORBONNE.)

„ de vos pere & mere , pour prendre
„ des étoffes plus fines que celles du
„ Roi. „ Alors le sire de Joinville com-
para l'habit du Roi avec celui du rail-
leur , en disant “ : or regardez si j'ai dit
„ voir. „ Joinville mit les rieurs de son
côté , par cette naïveté , & le Prince
défendit un peu le docteur , en disant
qu'il convenoit de “ s'habiller honnête-
„ ment , & de telle maniere que les pru-
„ des du monde ne puissent dire : Vous
„ en faites trop , n'aussi les jeunes gens :
„ Vous en faites peu. „

[1248.]

Louis IX s'embarque le 25 Août ,
pour la Palestine , avec une très-belle
armée ; & cette nouvelle croisade fut
encore plus malheureuse que toutes les
autres. La Reine Blanche , déclarée
régente du royaume , eut une autorité
à laquelle on ne prescrivit point de
bornes *. La jeune Reine Marguerite

* La reine Blanche travailloit sur-tout à multi-
plier les affranchissemens dans le royaume ; & c'est
aux soins de cette princesse , que l'on doit l'éta-
blissement du fauxbourg de S. Germain à Paris ,
qui se composa peu-à-peu de familles affranchies.

voulut être du voyage ; & on prétendait qu'aux motifs de dévotion & de

Thomas de Mauléon , abbé de S. Germain des Prés , fut un des premiers à entrer dans les vues de la reine régente. Il traita avec les habitans d'Antoni , en 1248 , pour la somme de cent livres parisis , payable chaque année. Villeneuve - Saint-George , Valenton & Cosne , en 1249 , acheterent leur liberté quatorze cens livres une fois payées. Enfin les habitans voisins de l'abbaye stipulèrent , en 1250 , pour deux cens livres.

Tous ces vassaux de l'abbaye de S. Germain , changeant ainsi d'état , s'établirent dans ce quartier , qui est aujourd'hui la plus belle portion de la capitale , & que l'on compare , pour la grandeur , à plusieurs villes du premier ordre.

Un des droits principaux que le serf affranchi acquéroit pour lui & pour ses enfans , c'est qu'il pouvoit être admis dans le clergé séculier ou régulier , sans la permission de son seigneur , suivant ce qui étoit prescrit , à cet égard , dans un Capitulaire de CHARLEMAGNE. Quoique cette clause ne fût pas toujours exprimée formellement dans les actes de manumission , elle n'en étoit pas moins une conséquence ordinaire. “ Hommes & femmes , dit un acte confirmé par la reine Blanche , en 1250 , „ nous laissons à leur volonté la disposition de leurs personnes , soit pour recevoir la „ cléricature , soit pour s'engager dans la profession religieuse. „

tendresse pour le Roi , qui la déterminoient , elle joignoit la satisfaction de se voir éloignée d'une belle-mère qui exerçoit souvent sa patience. Blanche venoit toujours troubler les entretiens que Louis avoit avec Marguerite : elle les épioit constamment ; & le Roi avoit donné ordre à ses gens de faire aboyer un petit chien , pour l'avertir que la Reine-mère arrivoit.

[1249.]

La flotte françoise arrive aux embouchures du Nil ; une armée formidable de Sarrafins borde le rivage : Louis se précipite dans les flots , & marche droit aux ennemis ; chefs & soldats suivent l'exemple du Monarque , & on aborde heureusement au milieu d'une grêle de fleches. On charge avec la même intrépidité ; & bientôt les Sarrafins , enfoncés de toutes parts , se retirent dans leur camp , où ils font une vigoureuse résistance : les Croisés forcent le camp avec une valeur héroïque ; & deux grandes victoires remportées en un jour , ne leur coûtèrent que cinq ou six hommes. Le lendemain , on entra dans Damiette , que les ennemis avoient abandonnée , après y avoir mis le feu. Le séjour que

L'on fit dans cette ville , ne fut qu'une fuite de débauches & d'excès incroyables dans une armée de Chrétiens , qui sacrifioient leurs biens & leur vie à la conquête de la Terre-sainte , & qui trouvoient dans un grand Roi & dans un grand saint , les plus rares exemples de toutes les vertus. Mais ce Prince , loin d'être imité , n'étoit pas même obéi.

[1249.]

Gautier d'Autrêche , de la maison de Châtillon , Châtelain de Bar , emporté par son courage , sortit du camp , malgré la défense du Monarque ; & accompagné d'un seul écuyer , il attaque un gros de Sarasins. Renversé de son cheval , il reçoit plusieurs coups de massue , & périt regretté de tout le monde , excepté du Roi , qui disoit : “ Je serois „ bien fâché d'avoir dans mon armée „ beaucoup de ces faux braves , sans „ obéissance , qui ne savent que se faire „ tuer sans nécessité. „

Le Prince fut lui même investi par six infidèles , qui , tenant les rênes de son cheval , s'efforçoient de l'emmener prisonnier. Le Roi , quoique seul , les tua ou les mit hors de combat , avant que l'on pût arriver pour le secourir.

[1250.]

On se propoſoit de renverſer un retranchement , d'où les ennemis incommodoient fort un des quartiers du camp. Jean de Vaify , aumônier de la troupe de Joinville , ſ'arme de toutes pièces , ſ'avance par un chemin détourné , & tombe à grands coups ſur les premiers qu'il rencontre : l'alarme ſe répand ; cinquante gens-d'armes envoyés par Joinville , détruifent le retranchement , & ramènent en triomphe leur aumônier , qui ne fut plus appelé que le **BRAVE PRÊTRE.**

[1250.]

Les François environnés dans leur camp par une armée trois fois ſupérieure en nombre , repouſſent une attaque générale , qui dura depuis midi , juſqu'à la nuit. Le corps des Templiers y fut preſque tout détruit ; & un eſpace d'environ cent perches , qu'ils avoient occupé , ſe trouva jonché de flèches & de traits , au point qu'on n'y voyoit pas de terre. Le Comte de Poitiers , frere du Roi , étoit emmené priſonnier , & paſſoit par le quartier des vivandiers ; hommes , femmes , enfans , courent à

son secours , & , sans autres armes que les instrumens de leur métier , délivrent le Prince , & le mettent en état de rallier ses gens , avec lesquels il repousse les Sarasins hors du camp. Le pieux Monarque s'exprimoit ainsi sur cette action :
 „ Les infideles , avec toutes leurs forces , vinrent fondre sur notre camp :
 „ Dieu se déclara pour nous , & le carnage fut grand de leur côté. „

[1250.]

Des maladies contagieuses régnèrent dans le camp : le Roi même en fut atteint , & on traita d'une trêve avec les infideles : ceux-ci demandoient pour ôtage la personne même du Roi : Geofroi de Sargines rompit la négociation , en protestant avec une noble colere , que les François n'auroient jamais cette lâcheté : “ Ils aimeroient beaucoup
 „ mieux que les Turcs les eussent tous
 „ tués , qu'il leur fût reproché qu'ils
 „ eussent baillé leur Roi en gage. „ Le Monarque vouloit se donner lui-même en ôtage ; & l'on eut mille peines à l'empêcher de se sacrifier pour ses sujets. Mais on ne put l'engager à se rendre par mer , à Damiette , où l'on se proposoit de faire retraite : il se mit à l'ar-

rière-garde ; & après avoir couru mille dangers , il tomba , avec toute son armée , au pouvoir des Sarasins.

Gaucher de Châtillon , jeune héros de vingt-huit ans , périt glorieusement en cette occasion. Après avoir sauvé plus d'une fois les jours de son Roi , que la maladie empêchoit de combattre , il soutint seul l'effort des Sarasins , & défendit l'entrée d'une rue étroite qui conduisoit à une maison où l'on avoit conduit le Monarque près d'expirer. On raconte qu'il quittoit le combat , de tems en tems , pour arracher de son bouclier les flèches dont il étoit hérissé , & qu'il tomba tout couvert de traits & de blessures mortelles.

[1250.]

Gaugelme , un des valets de chambre de Louis IX , étoit à l'extrémité. Son confesseur l'exhortoit à mourir chrétiennement : „ Non , dit-il , je ne mourrai „ point que je n'aie vu mon saint Roi ; „ j'attends qu'il m'honore de sa visite. „ Le Roi vint , au moment même , pour le visiter.

[1250.]

La Reine Marguerite étoit restée à

Damiette : avant appris la nouvelle de la prison du Roi , elle se jette aux genoux d'un vieux chevalier qui ne la quittoit point : „ Jurez - moi , lui dit-elle , que vous ferez ce que je vas vous demander. „ Il le promit avec ferment. “ Eh bien ! sire chevalier , je vous requiers sur la foi que vous m'avez donnée , que si les Sarasins prennent cette ville , vous me coupiez la tête , avant qu'ils me puissent prendre Très-volontiers , le ferai , „ répondit le bon chevalier , j'avois déjà eu en pensée d'ainsi le faire , si le cas y échéoit. „ Mais le Roi traita de sa rançon , & de celle de tout son monde qui avoit échappé à la maladie ou à la barbarie des infideles. Héros , même dans les fers , il traitoit en maître avec ses vainqueurs ; ce qui leur faisoit dire : “ C'est le plus fier Chrétien que nous ayons jamais vu. „ Souvent ils lui disoient à lui-même : “ Tu es notre captif , & tu nous traites en souverain , comme si nous étions dans tes fers. „ On ajoûte qu'ils délibérèrent entr'eux de le choisir pour leur Soudan , mais que sa fermeté leur fit appréhender qu'il ne renversât leurs mosquées. Le Roi s'entretenant de cette aventure avec Joinville , lui demanda s'il croyoit qu'il

eût accepté leur proposition? „ Sire ;
 „ répondit le sénéchal , vous eussiez
 „ fait en vrai fol , vu qu'ils avoient occis
 „ leur Seigneur... „ Or , sçachez , re-
 prit Louis , „ que je ne l'eusse mie re-
 „ fusée. „

[1252.]

Mort de la Reine Blanche. Cette
 Princesse avoit pour sœur Bérangère ,
 épouse d'Alphonse , Roi de Léon ,
 dont elle eut un fils nommé Ferdinand ,
 qui fut Roi de Castille & de Léon.
 Les deux fils de ces Princeses furent
 tous deux Rois , & mis par l'Eglise au
 nombre des saints. La vie de saint Fer-
 dinand a été écrite à Paris , en 1759 ,
 par l'ordre d'Elisabeth de France , in-
 fante & Duchesse de Parme ; c'étoit un
 présent instructif qu'elle vouloit faire
 au jeune Prince son fils , qui porte le
 nom de Ferdinand , & qui est aujour-
 d'hui l'infant-Duc de Parme.

[1253.]

Louis IX ayant appris la mort de la
 Reine sa mere , jetta un grand cri , &
 joignant aussi-tôt les mains : “ Je vous
 „ rends graces , ô mon Dieu , dit-il ,
 „ de m'avoir laissé tant qu'il vous a plu ,

„ une mere qui avoit toute ma tendresse ,
 „ & qui la méritoit. Elle étoit à vous ,
 „ & ça été votre volonté de la repren-
 „ dre ; que votre nom soit éternelle-
 „ ment béni. „

La Reine Marguerite pleura beau-
 coup , en apprenant cette nouvelle.
 Joinville lui dit qu'on avoit bien raison
 de ne pas se fier aux pleurs des femmes.
 La Reine lui répondit avec autant de
 franchise , : “ Sire de Joinville , ce n'est
 „ pas pour elle aussi que je pleure ;
 „ mais c'est pour le grand méfais en
 „ quoi le Roi est , & pour ma fille Isa-
 „ belle , qui est restée en la garde des
 „ hommes. „

[1254.]

Louis IX quitte la Palestine , &
 revient dans ses états , où sa présence
 étoit devenue plus nécessaire depuis la
 mort de la Reine mere. Le vaisseau du
 Roi toucha deux fois avec tant de vio-
 lence , qu'il y eut trois toises de la quille
 emportées ; on pressoit le Monarque de
 passer sur un autre : “ Dites-moi , leur
 „ répondit-il , sur la foi & loyauté que
 „ vous me devez , si le vaisseau étoit à
 „ vous , & chargé de riches marchan-
 „ dises , l'abandonneriez-vous en pareil
 „ état ? Non , sans doute : or sçachez

„ qu'il n'y a personne ici , qui n'aime
„ son existence autant que je puis aimer
„ la mienne ; si je descends , ils descen-
„ dront aussi ; & ne trouvant point de
„ bâtiment qui puisse les recevoir , ils
„ resteront exposés à mille dangers.
„ J'aime mieux mettre en la main de
„ Dieu , ma vie , celle de la Reine &
„ de nos trois enfans , que de causer un
„ tel dommage à tant de monde. „
Après dix semaines de navigation , on
débarqua heureusement aux îles d'Hiè-
res : l'Abbé de Cluni envoya deux che-
vaux au Roi , qui en manquoit , & ob-
tint une audience qui fut fort longue ;
sur quoi Joinville dit , en plaisantant ; „
„ N'est-il pas vrai , Sire , que le pré-
„ sent du moins a contribué à le faire
„ écouter si longuement ? „ Le Prince
avoua qu'il en pouvoit bien être quelque
chose. „ Jugez donc , Sire , ce que
„ feront les gens de votre conseil , si
„ votre majesté ne leur défend pas de
„ rien prendre de ceux qui auront affaire
„ par-devant vous ; car , comme vous
„ voyez , on en écoute toujours plus
„ volontiers. „

[1255.)

Le Roi établit au trésor de la Sainte-
Chapelle , à Paris , une bibliothèque
publique ;

publique: il s'y rendoit souvent comme un simple gentilhomme, & se plaisoit à converser avec les uns, sur l'objet de leurs études, & à donner aux autres les instructions dont ils avoient besoin. On ignoroit que ce sçavant éclairé, & ce maître complaisant fût le Roi.

[1259.]

Le saint Roi donnoit quelques instructions à Louis, son fils aîné, (qui mourut âgé de seize ans, en 1260;) il finit par ces paroles: „ Enfin, mon fils, ne
 „ songez qu'à vous rendre aimable à
 „ vos sujets, & sçachez que je mettrois
 „ de grand cœur en votre place quelque
 „ étranger que ce fût, si je sçavois qu'il
 „ dût gouverner mieux que vous. „

[1266.]

* Louis ne s'occupoit que du soin de

* Pour fournir aux frais de cette nouvelle croisade, S. Louis imposa une CAPITATION sur ses sujets. C'étoit un droit commun à tous les seigneurs, & dont ils faisoient usage, à l'égard de leurs vassaux, dans les cas pressans, comme les entreprises extraordinaires, le mariage de leurs

Tome I.

L

réformer les abus , de faire fleurir la religion , de rendre ses peuples heureux ; & cependant il ne perdoit point de vue le projet d'une nouvelle croisade. Il n'avoit pas quitté la croix depuis son retour de la Palestine ; & les tristes nouvelles qu'il en reçut alors , réveillèrent toute son ardeur pour une expédition à laquelle sa propre expérience

enfants , ou la cérémonie de les faire chevaliers. La noblesse , les privilégiés , & ceux qui ne vivoient que du travail de leurs mains , étoient exempts de cet impôt. Le roi , en l'exigeant , prit le prétexte de faire chevalier le prince Philippe , son fils aîné. Le règlement donné à cette occasion , porte “ qu'on choisira , de l'avis des
 „ curés & des gens de bien de la paroisse , trente
 „ ou quarante personnes , selon le nombre des
 „ habitans , pour en choisir douze d'entre eux
 „ qu'ils croiront les plus propres à lasser fidé-
 „ lement l'impôt. Les douze jureront de faire
 „ l'assise sans préjugé de haine ou d'amitié pour
 „ personne : en même tems , on en élira quatre
 „ autres qui taxeront les douze. Ces deux dernie-
 „ res opérations demeureront secretes ; & l'on
 „ n'ouvrira les papiers des douze & des quatre élus
 „ pour publier la taille , que lorsqu'on aura conclu
 „ toute l'opération , de la maniere qu'on la pré-
 „ crit. „

paroissoit s'opposer. Le fidele Joinville refusa d'accompagner son " bon Seigneur & maître , " & dit en pleine assemblée , que la dernière croisade l'avoit ruiné , & que l'on ne pouvoit , sans pécher mortellement , conseiller au Roi cette nouvelle entreprise. „ Le bon „ Seigneur étoit si très-foible & débilé , qu'il ne pouvoit ni endurer le „ harnois sur lui , ni souffrir le cheval. „

[1270.]

L'armée Françoisé , composée de soixante mille hommes , s'embarqua , le premier de Juillet , à Aigues-mortes , & se trouva diminuée de moitié , dès le premier camp qu'elle occupa entre Carthage & Tunis. Le Roi attaqué de la maladie qui faisoit les plus grands ravages dans ses troupes , mourut le 25 d'Août. Il fut canonisé en 1303.

L'année même de son départ pour ce voyage d'Outremer , il avoit fait publier ce que l'on appelle aujourd'hui *les Etablissmens de S. Louis*. C'est un code composé de loix Romaines , de canons des décrétales , des coutumes du Royaume & des ordonnances de nos Rois. Il est divisé en deux cens soi-

xante-huit articles , & embrasse tous les objets de la police & de la jurisprudence françoise. Les réglemens donnés depuis ce tems-là aux corps des marchands , ne font que renouveler , étendre , ou expliquer ce qui est contenu dans les Etablissmens de S. Louis.



 PHILIPPE III, LE HARDI.

[1270.]

LE nouveau Roi, Philippe III, conclut une trêve de dix ans, à des conditions avantageuses, & revient en France, où il arrive, en 1271, environné de tombeaux & de funérailles, & en proie à la plus vive douleur. Il avoit perdu dans cette expédition le Roi son pere, & le Comte de Nevers, son frere: Thibaud V, Roi de Navarre, son beau-frere, avoit été emporté à Trapani en Sicile, par une fièvre violente: Isabelle d'Aragon, son épouse, étoit morte en Calabre, des suites d'une chute de cheval: son oncle Alphonse, Comte de Poitiers, & la Comtesse de Poitiers, moururent, peu de tems après, en Italie. Tant de malheurs éteignirent enfin pour jamais l'ardeur que les François avoient pour les croisades.

[1271.]

Le premier soin de Philippe, fut de rendre les derniers devoirs à tant d'il-

L 3

lustres morts , qui lui étoient si chers : il porta lui-même le cercueil du Roi son pere , depuis l'Eglise de Notre-Dame de paris jusqu'à l'Abbaye de S. Denis. Il fit élever , aux endroits où il s'étoit arrêté pour se reposer , les sept pyramides , ou monumens de pierre , que l'on voit encore sur le chemin de Paris à S. Denis ; & les statues placées sous la croix qui termine ces monumens , sont celles de Philippe le Hardi , de Louis IX son pere , & de Louis VIII , son aïeul.

[1282.]

Plus de vingt mille François sont massacrés en Sicile , par les naturels du pays. Le chef de la conspiration , étoit Pierre , Roi d'Arragon , qui s'empara de la Sicile. On donne le nom de VÊPRES SICILIENNES à cet horrible massacre , parce qu'on avoit choisi pour signal le son des cloches pour les Vêpres. On avoit choisi le jour de Pâques ; & la fureur barbare qui animoit les conjurés , n'épargna ni âge , ni sexe , ni condition. On ouvrit le flanc aux femmes enceintes , pour ne pas laisser dans l'isle le moindre reste de la nation Française.

(1285.)

Philippe III mourut au retour d'une expédition malheureuse sur le Royaume d'Arragon. Il fut le premier qui donna des lettres d'ennoblissement, en faveur de Raoul l'Orfèvre : cette prérogative étoit réservée au seul Souverain ; les lettres de noblesse portent l'obligation d'une finance pour le Monarque , & d'une aumône pour les pauvres , afin d'indemniser le Souverain des subsides qu'il perdoit , & le peuple que cette exemption surchargeoit.





PHILIPPE IV, LE BEL.

(1285)

PHILIPPE IV, surnommé le Bel, à cause de la beauté des traits de son visage & des graces de sa personne, fut le premier qui joignit au titre de Roi de France, celui de Roi de Navarre. Il avoit épousé, en 1284, Jeanne de Navarre, héritière de ce Royaume & des comtés de Champagne & de Brie, qui furent aussi réunis à la couronne de France. La Navarre en fut démembrée, & donnée, en 1336, à Jeanne, fille unique de Louis X, parce que ce Royaume pouvoit tomber en quenouille.

(1289.)

Jacques d'Arragon & Roger d'Oria assiégeoient la ville de Belvédere, dans la Calabre. Le Gouverneur de la place étoit un François intrépide, nommé Roger de Sanguinet, qui ne cessoit de faire tomber dans le camp ennemi une grêle de pierres. Les assiégeans, pour arrêter ce fléau qui jettoit par-tout

l'épouvante , firent savoir au Gouverneur que ses deux fils qui étoient prisonniers dans le camp , venoient d'être attachés à l'endroit où les pierres tomboient en plus grande abondance. Mais le devoir l'emporte sur la tendresse paternelle ; & Sanguinet ne changea rien aux ordres qu'il avoit donnés. Un de ses fils fut assommé ; l'autre échappa heureusement , & lui fut renvoyé au moment qu'on leva le siège de la place.

[1294.]

Promulgation d'une loi somptuaire qui règle la table , les habits , la dépense , & fixe les bornes où chacun doit se tenir selon son état. La loi ne permet que quatre plats pour les jours de jeûne , trois pour les autres jours , & défend de mettre plus d'une sorte de viande ou de poisson dans un même plat. Les Rois n'étoient jamais servis avec plus d'abondance ; & leur meilleur vin étoit celui d'Orléans ; il portoit le titre d'Excellent ; & c'étoit une faveur insigne , que d'en recevoir en présent. Henri I en avoit toujours à la guerre , & lui attribuoit la vertu d'exciter aux grands exploits.

Il falloit être duc , comte ou baron ,

L 5

& avoir SIX MILLE LIVRES DE TERRE, pour se donner à soi-même & à sa femme quatre robes par an. " Nulle demoiselle, si elle n'est châtelaine, ou dame, „ de deux mille livres de terre, n'en „ aura qu'une. „ Le prix que l'on permettoit de mettre aux érofies, étoit depuis dix sols l'aune de Paris, jusqu'à vingt-cinq; & les dames de la première qualité avoient seules le droit d'y mettre jusqu'à trente sols, & de prendre de la toile à " un sou huit deniers l'aune. „

Enfin, pour mettre de la différence entre les états, il étoit ordonné que nulle bourgeoise n'auroit de char, ne se feroit conduire le soir avec une torche de cire, & ne porteroit ni vair, ni gris, ni hermine, ni or, ni pierres précieuses, ni couronnes d'or ou d'argent.

[1295.]

Au moment que la guerre alloit recommencer entre la France & l'Angleterre, Adolfe, Roi des Romains, qui n'étoit déjà que trop occupé de ses querelles avec les Princes de l'Empire, déclara la guerre à la France, dans les termes les plus fiers. Philippe ne daigna seulement pas donner audience aux Ambassadeurs, & les renvoya avec un

grand papier cacheté , sur lequel il avoit écrit ces mots : *Nimis , Germane* : CELA EST TROP, ALLEMAND. Il fallut cependant rabattre de cette fierté , traiter avec ce Prince Allemand , & lui donner une somme d'argent fort considérable.

(1296.)

Jean II, Comte de Bretagne , en faveur de ses bons & signalés services , obtint l'érection de la Bretagne en duché-pairie : l'Anjou & l'Artois furent érigés le même jour en comtés-pairies ; & c'est le premier exemple que nous ayons de ces sortes de graces.

(1297.)

Henri , Comte de Bar , désoloit la Champagne, où il faisoit mille ravages ; la Reine, Jeanne de Navarre , à qui cette province appartenoit avant son mariage avec Philippe le Bel , se met à la tête des troupes , livre la bataille , donne tous les ordres nécessaires , même pendant la mêlée , le Comte est battu , fait prisonnier , & conduit à Paris , chargé de chaînes.

L. 6

(1297.)

Le Roi d'Angleterre , Edouard I , près d'être forcé dans ses derniers retranchemens , envoie proposer une suspension d'armes pour quelques mois : „ Je l'accorde , répond Philippe ; & „ malgré mes victoires , je ne serai „ jamais éloigné de la paix , quand je „ verrai de la sincérité dans le procédé „ de mes ennemis , & de la soumission „ dans mes vassaux. „ C'est ainsi qu'en 1746 , Louis XV , au milieu des conquêtes les plus rapides , accorda la paix à l'Angleterre , & sacrifia la gloire de prendre des villes & de gagner des batailles , au bonheur de ses sujets & à la tranquillité de l'Europe.

L'année 1300 est l'époque de l'établissement du jubilé. Boniface VIII donna la première bulle , qui accordoit une indulgence plénière à ceux qui visiteroient les églises de Rome , pendant l'année 1300 , & toutes les centièmes années suivantes. Clément VI ordonna , en 1350 , que le jubilé se célébreroit tous les cinquante ans : Urbain VI , en 1383 , pour honorer le nombre des années que Jésus-Christ passa sur la terre , voulut que le jubilé fût ouvert tous les trente-trois ans. Paul II fixa ce terme à vingt-cinq ans.

(1301.)

Philippe le Bel alla en Flandre ,
 suivi de toute sa Cour , & y fut reçu
 avec une joie & une magnificence ex-
 trêmes ; la Reine en fut si surprise ,
 dans son entrée à Bruges , qu'elle s'é-
 cria : " J'avois cru paroître dans cette
 „ ville , comme la seule Reine qu'il y
 „ eût ; mais j'y trouve plus de six cens
 „ femmes qui peuvent me disputer cette
 „ qualité , par la parure & par la ri-
 „ chesse de leurs habits. „

(1302.)

Pour réparer les pertes que la révolte
 des Flamands venoit de faire essuyer à
 la France , le Roi convoqua le ban &
 l'arrière-ban ; & voyant son trésor épuisé ,
 il fit hausser le prix des monnoies & en
 affoiblir le métal ; ce qui lui fit donner
 le sur-nom de FAUX - MONNOYEUR.
 Chaque pièce , quoique le poids n'y fût
 point changé , valoit un tiers de plus
 que sous les régnés précédens.

(1302.)

Philippe le Bel avoit besoin de sub-
 sides extraordinaires pour la guerre de

Flandre, & vouloit être soutenu par toute la nation, dans la querelle qu'il avoit avec le Pape Boniface VIII. Il convoqua l'assemblée des états, ou plutôt le parlement; car c'éroit le seul nom que portoient alors les diètes de la nation; il y appella le peuple, & donna le nom de TILERS-ETAT aux députés de ce troisieme corps de la nation, auquel " on fit acheter cette faveur
 „ (dit Pasquier) par une infinité de
 „ subides qu'on ne connoissoit point
 „ encore en France.... Ainsi les sages
 „ qui manioient les affaires du Ro-
 „ yaume, pour faire avaler avec plus
 „ de douceur cette purgation au com-
 „ mun peuple, furent d'avis d'y ap-
 „ porter quelque beau respect... de
 „ sorte que le roturier, contre l'ancien
 „ ordre de France, ne fut ajouté à
 „ cette assemblée, que parce que tout
 „ le faix tomboit principalement sur lui:
 „ invention grandement sage & politi-
 „ que; car comme le commun peuple
 „ trouve toujours à redire sur ceux qui
 „ sont appelés aux plus grandes char-
 „ ges, il pense qu'en découvrant ses
 „ doléances, on rétablira toutes choses
 „ de mal en bien: chatouillé de l'hon-
 „ neur qu'on lui a fait en le consultant...
 „ il court avec joie à ces diètes géné-

„ rales ; & se rend plus hardi promet-
 „ teur à ce qu'on lui demande.....

Le projet de Philippe le Bel étoit de s'attacher plus étroitement tous les ordres de l'état , en les convoquant , en les consultant , en traitant , pour ainsi dire , avec eux , des intérêts publics ; & jamais on ne vit plus de concert entre le Souverain & ses sujets , pour la défense des droits de sa couronne , si injustement attaqués.

L'assemblée se tint le 10 d'Avril , dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris ; le Roi parla le premier en ces termes :
 „ Je vous commande comme votre
 „ maître , & je vous prie comme votre
 „ ami , de m'aider de vos conseils ,
 „ dans l'affaire qu'on va vous exposer. „
 Un cri général & unanime suivit le discours du Chancelier Pierre Flotte. „
 „ Nous sommes obligés , dirent les Evê-
 „ ques , de défendre la personne du Roi
 „ & des siens , la liberté & les droits de
 „ la Couronne , non-seulement à cause
 „ des fiefs que plusieurs de nous tien-
 „ nent du Roi , mais par la fidélité qui
 „ nous y attache tous. „ Le Comte
 d'Artois répondit au nom de la noblesse ,
 „ que tous étoient prêts de sacrifier
 „ leurs biens & leurs vies pour sa dé-
 „ fense : „ les syndics des communautés

firent la même réponse ; & le Roi finit un discours plein de force , par ces mots qu'il adressa aux trois Princes , ses fils :
 „ Je ne vous reconnoitrois plus pour
 „ mon sang , si vous conveniez que
 „ le Royaume de France dépendît
 „ d'aucun autre que de Dieu seul. „

Les Evêques écrivirent au Pape ; la noblesse fit aux Cardinaux une lettre qui commençoit ainsi : “ Honorables
 „ peres , lors chiers & anciens amis ,
 „ tout le collége , & à chacun des Car-
 „ dinaux de la sainte Eglise Romaine ,
 „ li duc , li comte , li baron & li noble
 „ tuit du Royaume de France , salut &
 „ continuel accroissement de charité ,
 „ d'amour & de toutes les bonnes avan-
 „ tures à leur desir, „

[1304.]

A la bataille de Mons-en-Puelle , le Roi surpris par les Flamands , courut un très-grand danger. Sans autres armes que son casque & son épée , il soutint avec vingt gentilshommes seulement , le choc d'une armée entiere , & donna à ses troupes le tems de se reconnoître. Sa victoire fut complete. De retour à Paris , il s'acquitta du vœu qu'il avoit fait , au moment de l'attaque , en fon-

dant une rente de cent livres à l'Eglise de Notre-Dame , & y faisant ériger une statue équestre qui subsiste encore , & qui le représente dans le même état où il fut surpris par les Flamands. C'est une erreur populaire que Philippe IV soit entré dans l'Eglise de Paris, à cheval & tout armé , ou que la statue , dont il est ici question , représente Philippe VI, dit De Valois. (*Voyez-ci après, sous l'année 1328.*)

[1305.]

Le Parlement qui suivoit le Roi partout où il alloit , cessa d'être ambulatorioire , & commença de tenir ses séances à Paris ; l'une commençoit à l'octave de Pâques ; l'autre à l'octave de la Toussaint , & chacune de ces deux séances ne devoit durer que deux mois. Le Parlement étoit composé de l'Archevêque de Narbonne & de l'Evêque de Rennes, des Comtes de Dreux, de Bourgogne, & de vingt-six Conseillers, treize clers , treize laïques. Ce nombre se trouva considérablement augmenté sous le règne de Philippe de Valois , qui régla, le 11 Mars 1344 , qu'il n'y auroit que trente conseillers à la grand-chambre, quarante aux enquêtes, huit

aux requêtes ; & ce règlement fut longtemps observé. Il n'y eut jamais beaucoup de changemens , par rapport aux revenus des charges. Le premier président avoit mille livres parisis par an ; le Chancelier de France n'en avoit pas davantage. Les trois présidens avoient chacun cinq cens livres parisis , & tous les autres membres n'avoient que cinq sols parisis chaque jour qu'ils siégoient. La dépense annuelle du Parlement n'excédoit pas onze mille livres parisis.

[1306.]

Jean de Meun , dit Clopinel , parce qu'il étoit boiteux , acheva le célèbre Roman de la Rose , commencé par Guillaume de Lorris , vers l'an 1245 *.

* Guillaume de Lorris , ainsi appelé d'une petite ville du Gâtinois où il étoit né , vivoit au milieu du treizième siècle , sous le règne de S. Louis. Il étudioit la jurisprudence , & il entreprit son œuvre , comme on parloit alors , pour une dame de grand nom :

Celle pour cui je l'ai enpris
C'est celle qui tant a de pris
Et tant est digne d'être amée
Quelle doit estre rose clamée.

Les dames de la Cour , offensées du mal
que Clopinel disoit des femmes , se pro-

Des dix-huit mille vers & plus , dont le Roman
de la Rose est composé , Guillaume de Lorris n'en
a fait qu'environ la cinquieme partie.

Quarante ans après , Jean de Meun entreprit
de le continuer. Il étoit théologien , orateur , phi-
losophe & mathématicien : “ lequel (dit Bouchet ,
dans ses Annales d'Aquitaine ,) „ prinst plaisir à
„ composer plusieurs livres singuliers , & entr'au-
„ tres paracheva le Roman de la Rose , qui avoit
„ été commencé par maistre Guillaume de Lorris.
„ Il translatâ de latin en françois Boëce de *Con-*
„ *solatione* ; & de *Regimine Principum* , qu'avoit
„ composé Sainct - Thomas ; & Ovide de *Arte*
„ *amandi* , dont il se fut bien passé , & fit plu-
„ sieurs autres plaisans livres de mondanité. „ Il
en parle ainsi lui-même , dans une Epître dedica-
toire adressée à Philippe IV , le Bel.

„ A ta Royale Majesté , très-noble Prince , par
„ la grace de Dieu , roi des François , Philipès le
„ Quart , qui jadis , au Roman de la Rose , ai en-
„ seigné ; & translaté de latin en françois , le livre
„ de Vegece de la Chevalerie ; & le livre des
„ Merveilles de Hirlande ; & le livre des Epi-
„ tres de Pierre Abeillard & Heloïs sa femme ;
„ & le livre de Aelred , de Spirituelle amitié ;
„ envoie ores Boëce de Consolation , que j'ai tran-
„ laté en françois ; jaçoit ce . que entendes bien
„ latin , &c. „

posent d'en tirer vengeance; elles l'environnent; chacune étoit armée d'une

Pasquier estimoit infiniment ces deux poëtes ;
 » lequel, dit-il, quelques-uns des nôtres ont
 » voulu comparer à Dante, poëte Italien ; & moi
 » je les opposerois volontiers à tous les poëtes
 » d'Italie, soit que nous considérions, ou leurs
 » mouëlleuses sentences, ou leurs belles loquu-
 » tions. . . . Recherchez vous la philosophie natu-
 » relle ou morale ? Elle ne leur défaut au besoin :
 » voulez-vous quelques sages traits ? les voulez-
 » vous de folie ? Vous y en trouverez à suffi-
 » sance ; traits de folie toutefois dont pourrez
 » vous faire sages & tel depuis eux a esté en
 » grande vogue, lequel s'est enrichy de leurs
 » plumes, sans en faire semblant. Aussi ont-ils
 » conservé, & leur œuvre & leur mémoire jus-
 » qu'à huy, au milieu d'une infinité d'autres qui
 » ont esté ensevelis avec les ans dedans le cercueil
 » des ténèbres. »

Il est certain que jamais livre ne fut plus générale-
 ment estimé que le Roman de la Rose. On y
 trouve des traits satyriques contre les femmes,
 les moines & l'hypocrisie ; des peintures indé-
 centes, des expressions libres, un merveilleux sou-
 vent extravagant, & des histoires qui n'ont aucun
 rapport au sujet : il y a cependant un fonds de
 morale qui résulte de l'économie du Roman, & un
 grand nombre de maximes, de portraits & de
 vérités philosophiques.

poignée de verges. Le Poète ne sachant plus comme il pourroit s'en tirer

Le fameux Gerfon , chancelier de l'université de Paris , l'a attaqué comme un livre très-dangereux. Martin Franc , secrétaire du pape Félix V , y avoit déjà opposé son livre intitulé , *le Champion des dames*. Les Anglois ont donné Jean de Meun pour un de leurs compatriotes ; & Chaucer , un de leurs anciens poëtes , a traduit en anglois le Roman de la Rose. Les chymistes ont long-tems prétendu y découvrir le grand œuvre.

Ce Roman fut copié en divers tems ; & les copistes , prenant la liberté d'en rajeunir le style , à mesure qu'il vieillissoit , finirent par le rendre , à cet égard , tout différent de ce qu'il étoit d'abord. Clément Marot en donna une édition l'an 1527. Il changea le style & inféra des vers nouveaux , sous prétexte de développer le sens de l'auteur.

Jean Moulinet , chanoine de Valenciennes , voulut en faire un livre de piété. Il le réduisit en prose , vers 1480 , & y ajouta plusieurs allégories de son invention. Ces quatre vers étoient à la tête de son ouvrage :

C'est le Roman de la Rose ,]
Moralisé clair & net ,
Translaté de vers en prose ,
Par vostre humble Moulinet.

La meilleure édition que nous ayons du Roman

avec quelque honneur , demande un moment d'audience , & dit qu'il se foumettoit volontiers au jugement des dames : " Allons , allons , ajouta-t-il , „ que celle d'entre vous qui se reconnoît „ le mieux dans les portraits que j'ai „ tracés , frappe la première. „ Il se tira d'intrigue par cette plaisanterie , qui étoit une nouvelle insulte. " Il ne se „ trouva pas une d'elles qui voulût „ avoir cet honneur de commencer , „ dit le Président Fauchet. " Et maître „ Jehan échappa , laissant aux dames „ une vergogne , & donnant aux Seigneurs , là présens , assez grande occasion de rire , car il s'en trouva „ aucun d'eux à qui il sembloit que „ telle ou telle devoit commencer ; „ mais les mieux appris rompirent ce „ jugement , pour éviter au débat qui „ en fût suivi. „

de la Rose , a été donné en 1735. Le manuscrit , conservé dans la bibliothèque d'Oxford , est très-bien écrit sur du vélin , & orné de figures & de desseins en miniature ; ce qui prouve son antiquité. Il passe pour le monument le plus propre à faire connoître l'état où étoit la langue françoise dans le treizieme siècle.

[1307.]

Le 13 d'Octobre, tous les chevaliers du Temple, ou Templiers, qui étoient en France, furent arrêtés par ordre du Roi, & leurs biens mis en sequestre. On les accusoit de mille excès qui paroissent horribles aux uns, & aux autres, plus ridicules que croyables. Presque tous les accusés avouèrent les crimes qu'on leur reprochoit, & presque tous révoquèrent ce premier aveu. On en fit périr un grand nombre par le feu; & tous ceux qui auroient pu racheter leur vie par un défaveu, aimèrent mieux souffrir la rigueur de ce supplice.

Enfin, le 22 Mars 1312, l'ordre des chevaliers du Temple fut aboli, par une bulle dont le Pape Clément V fit la lecture dans la seconde Session du concile de Vienne, qu'on avoit principalement assemblé pour terminer cette affaire. Tous les biens de cet ordre, meubles & immeubles, furent donnés aux chevaliers de Rhodes, aujourd'hui l'ordre ou la religion de Malte. On réserva les deux tiers des meubles & de l'argent comptant, pour les frais du procès, qui étoient immenses.

(1310.)

Jean de Meun choisit sa sépulture dans l'Eglise des Dominicains de la rue saint Jacques. Il leur légua par testament un coffre bien fermé, très-pesant, & qu'ils croyoient rempli d'or & d'argent. L'exécuteur testamentaire étoit chargé " de ne le remettre aux bons „ peres , qu'après qu'ils lui auroient „ rendu les derniers devoirs. „ On lui fit de magnifiques funérailles, & aussitôt on ouvrit le coffre fort. Il ne renfermoit que des morceaux d'ardoise, où étoient tracés des figures de géométrie. Les Dominicains, piqués de cette fourberie, tirèrent le corps de leur prétendu bienfaiteur, du tombeau où ils venoient de le mettre; & il couroit risque de rester sans sépulture, si le Parlement n'eût ordonné qu'on l'enterrât dans le cloître:

(1310.)

La ville de Lyon se gouvernoit depuis long-tems comme une république, sous la protection des Rois de France. Philippe IV la réunit à la Couronne; & pour dédommager l'Archevêque & le chapitre de cette ville, il publia la
concession

concession appelée PHILIPPINE, où, entr'autres privilèges, il est accordé que tous les biens du chapitre seront tenus à titre de Comté; de là vient que les chanoines sont nommés Comtes de Lyon.

(1313.)

Philippe IV arme chevaliers les trois Princes ses fils, Louis, Philippe & Charles, qui se succéderent immédiatement sur le trône de leur pere. Parmi les fêtes qui se donnerent à cette occasion, les plus intéressantes furent les spectacles. On avoit élevé des théâtres sur lesquels on repréenta une infinité de sujets tirés de l'écriture sainte. C'est au moins à cette époque qu'il faut placer l'usage de jouer les mystères de la religion *, & d'attribuer une idée de piété à ces sortes de spectacles.

* Les pèlerins, qui revenoient de la Terre-sainte & des autres lieux qu'on alloit visiter par dévotion, chantoient dans les rues le récit de leurs voyages, & des cantiques spirituels. En 1312, plusieurs bourgeois de Paris s'associèrent, dans le dessein de donner une forme plus régulière à cette sorte de spectacle pour lequel le public paroïssoit prendre beaucoup de goût. Ils firent dres-

Tome I. •

M

[1314.]

Les apanages sont restreints aux seuls HOIRS MALES. Philippe IV l'ordonna ainsi, à l'occasion du comté de Poitiers, qu'il avoit déjà donné au second de ses fils, & du comté de la Marche, qu'il accordoit au troisieme, à condition d'en donner une dot à leurs sœurs. Sous les deux premieres races, les enfans des Rois partageoient également les états de leur pere ; au commencement de la troisieme race, on leur donna, à titre de propriété, des portions de terres que l'on démembroit du domaine de la Couronne ; ensuite ces démembrements devinrent une sorte de substitution, & furent enfin réversibles à la Couronne, au défaut d'HOIRS de l'apanagé, soit mâles, soit femelles. Mais comme les

ser un théâtre dans le bourg de S. Maur-des-Fossés, près de Paris, & l'histoire de la mort du Sauveur fut le premier sujet que l'on représenta sur ce théâtre ; ce qui procura à la société le nom de CONFRÉRIE DE LA PASSION.

La confrérie céda à des comédiens le théâtre dont elle étoit alors en possession, & qui est aujourd'hui celui de la comédie Italienne.

portions des apanages pouvoient passer à des étrangers par mariage , Philippe le Bel prévint cet inconvénient , par le règlement qui excluoit les filles de la succession aux appanages.



LOUIS X, HUTIN.

[1314.]

LOUIS, en montant sur le trône de son pere, donna tous ses soins à appaiser les troubles qui s'étoient élevés, à cause des impôts & de l'affoiblissement des monnoies : il rétablit les unes sur l'ancien pied, & diminua les autres, de maniere à soulager les peuples. Il tint un conseil sur les moyens de remplir le trésor royal, qui s'étoit trouvé presque vuide à la mort de Philippe. Le Comte de Valois, oncle du jeune Roi, dit que c'étoit à Enguerrand de Marigni d'en rendre compte, puisqu'il avoit eu la principale administration des finances. Marigni répondit qu'il étoit prêt de le faire : " Que ce soit donc tout maintenant, reprit le Comte de Valois... ", " Volontiers, Monsieur, dit Marigni ; je vous en ai donné une partie, & le reste a été employé aux besoins de l'état. ", ... Vous en avez menti, s'écria le Prince. ", ... C'est vous-même ; par Dieu, Sire, repliqua Marigni.... ", Le Prince met l'épée à la main : la

présence du Roi, & les efforts de ceux qui étoient au conseil, prévirent de plus fâcheuses extrémités.

[1315.]

Louis X eut la gloire de rendre parfaite la liberté des serfs, en ordonnant

La loi Salique prescrivait cet usage pour rendre la liberté à un serf. Le maître conduisoit devant le Roi son esclave, qui tenoit dans sa main un denier comme le prix de sa liberté; & lui secouant la main, il faisoit tomber le denier à terre. Alors l'esclave se trouvoit affranchi légitimement, & le Roi étoit le témoin, le garant & le défenseur de la liberté que l'on obtenoit par cette cérémonie.

On donnoit cependant encore la liberté aux serfs, par un acte, ou par un testament. Souvent on les affranchissoit dans l'église, au pied de l'autel; & on leur mettoit sur la tête l'acte d'affranchissement ou de manumission, par lequel leur maître les déclaroit affranchis. L'église prenoit alors leur défense, parce qu'ils étoient spécialement sous sa protection. Les esclaves, qui avoient été mis en liberté par un écrit qu'on nommoit *Charta ingenuitatis*, étoient appelés *Chartularii*, ou *Chartularii*; & on nommoit *Denariales*, ceux qui avoient été affranchis en jettant un denier en présence du roi.

On ne rendoit pas communément toute la liberté

qu'ils fussent affranchis sans réserve.
Voici comment il s'exprimoit dans son

aux esclaves. On y mettoit pour condition de payer, eux & leurs descendans, un cens ou une capitation annuelle, ou de faire certaines corvées; c'est pourquoi on les nommoit **HOMMES DE CORPS**. Ce n'étoit, au vrai, qu'une demi-liberté, puisqu'ils restoiént soumis à plusieurs charges que l'on avoit soin de spécifier, & auxquelles ils étoient tenus par l'acte même de leur manumission.

Dans la suite des tems, cette espece de servitude ne fut plus annexée qu'aux terres; & c'est par-là que les seigneurs particuliers continuerent d'avoir des vassaux obligés à certaines corvées ou redevances annuelles. On nomma **VASSAUX** ceux qui tenoient des fiefs, & **VAVASSEURS** ceux qui tenoient des arriere-fiefs.

Louis le Gros commença par affranchir les serfs de ses domaines; pour en donner l'exemple aux seigneurs de son royaume. Sous le règne de S. Louis, la liberté étoit devenue plus complete, par le moyen des abonnemens. Une famille, une paroisse entiere, tous les habitans d'un territoire, traitoient avec leurs seigneurs, pour se racheter de toute charge, moyennant une rente annuelle payable en deux termes, ou une certaine somme d'argent une fois payée; c'est ce que l'on appelloit **ABONNEMENT**, du vieux mot françois *bonnes*, pour signifier **BORNES**, les charges se trouvant réduites & bornées par un contrat. S. Louis & la Reine Blanche, sa mere,

édit : " Comme, selon le droit de la
 „ nature, chacun doit naître franc
 „ Nous considérant que notre Royaume
 „ est dit & nommé le Royaume des
 „ Francs, & voulant que la chose en
 „ vérité soit accordante au nom par
 „ délibération de notre grand Conseil,
 „ nous avons ordonné & ordonnons que
 „ généralement par tout notre Ro-
 „ yaume franchise soit donnée à
 „ bonnes & convenables conditions...
 „ & pour ce que les autres Seigneurs qui
 „ ont hommes de corps, prennent
 „ exemple à nous, de eux ramener à
 „ franchise..... Donné à Paris, le tiers
 „ jour de Juillet l'an de grace 1315.,

[1315.]

Le Comte de Valois jura la perte du

s'appliquèrent constamment à multiplier les affran-
 chissemens, persuadés qu'une éducation convenable
 des personnes libres, procureroit à l'état des sujets
 propres à le rendre plus florissant. Le besoin d'argent
 déterminâ Louis X à continuer une entreprise qui
 avoit été commencée par des motifs plus épurés ;
 & prévoyant le cas où un esclave ne voudroit pas
 être affranchi, parce que la servitude n'étoit pas un
 état bien onéreux, il ordonna aux commissaires
 nommés d'en tirer une somme en forme de subside.
 (*Voyez-cideffus*, page 230.)

M 4

sur-Intendant des Finances ; & celui-ci , qui se fioit sur son innocence , fut arrêté au moment qu'il sortoit du conseil ; il ne put obtenir la permission de répondre à quarante & un chefs d'accusation proposés contre lui. Malgré l'intention équitable & toute la bonne volonté du Monarque , Marigni fut immolé à la vengeance du Comte de Valois , & pendu quoique gentilhomme & chevalier. Son corps fut attaché au gibet de Montfaucon. " Ces fourches paribulaires , dit Pasquier , ont porté malheur à tous ceux qui s'en sont mêlés : Enguerrand de Marigni , qui les fit élever , y fut attaché le premier ; Pierre Remi , général des finances , sous Charles le Bel , les fit réparer , & y fut pendu sous Philippe de Valois ; & de notre tems , Jean Mounier , lieutenant civil de Paris , y ayant fait mettre la main pour les refaire , s'il n'y finit point ses jours , il y fit du moins amende honorable. „

[1315.]

Louis X épousa en secondes nœces Clémence , fille de Charles Martel , Roi de Hongrie : cette Princesse venoit en France par mer , & fut assaillie d'une

violente tempête. Alors elle fit cette prière: " Beau Sire , Dieu , s'il te faut
 „ une victime , épargne ceux qui se
 „ sont exposés pour moi à la fureur de
 „ la mer , & contente-toi de ma mort. „
 La Princesse débarqua heureusement à
 Marseille.

[1316.]

On rétablit la mémoire d'Enguerrand de Marigni ; & ses enfans " pour ia
 „ grande infortune qui leur advint de
 „ la condamnation de leur pere , „ eurent dix mille livres que Louis X leur laissa par son testament. Le Comte de Valois , regardant la paralysie dont il fut attaqué , comme la punition de son injuste vengeance , à l'égard de Marigni , fit distribuer une grande somme d'argent aux pauvres de Paris , avec ordre de dire à chacun de ceux qui avoient part à la distribution : „ Priez
 „ Dieu pour Monseigneur Enguerrand
 „ de Marigni , & pour Monseigneur
 „ Charles de Valois. „ Louis XI a permis aux chanoines d'Ecouis , de mettre sur le tombeau d'Enguerrand de Marigni , " telle tombe élevée , figure ,
 „ remembrance en cuivre , & telle épitaphe que bon leur sembleroit , à la
 „ louange & honneur dudit feu Ma-

M 5

„ rigni , nonobstant la sentence ou con-
 „ damnation contre lui donnée & exé-
 „ cutée , pourvu toutefois qu'il n'en fût
 „ fait aucune mention. „

[1316.]

Louis X, après s'être fort échauffé à jouer à la paume, se retira dans une grotte du bois de Vincennes, y fut saisi d'un froid qui lui donna la mort, & laissa la Reine enceinte de quatre mois. Il n'avoit eu qu'une Princesse de son premier mariage. Le Prince Philippe, frere du Roi, assembla LE PARLEMENT DES DOUZE PAIRS, & y fit confirmer juridiquement le droit qu'il avoit à la Couronne de France, si la Reine ne mettoit point au monde un enfant mâle. Il prit les rênes du Gouvernement, & un sceau particulier, dont l'inscription latine signifioit : “ Philippe, fils du
 „ Roi des François, gouvernant les
 „ Royaumes de France & de Navarre. „
 La Reine accoucha d'un Prince : Philippe devoit en avoir la tutelle, avec la régence du Royaume, pendant dix-huit ans, selon la décision des pairs ; mais la mort du jeune Roi, qui portoit le nom de Jean, assura la Couronne à son oncle.

PHILIPPE V, LE LONG.

[1316.]

DEPUIS Hugues Capet , la Couronne avoit toujours été transmise du pere au fils , elle passa , pour la premiere fois en ligne collatérale : Philippe en étoit le plus proche héritier , de trente Princes. du sang royal ; qui vivoient alors. Son droit lui fut cependant contesté en faveur de la Princesse Jeanne , unique héritiere de Louis X , son pere , & du Roi Jean , son frere. Mais Philippe V commença par se faire sacrer. Mathilde ou Mahaut , Comtesse d'Artois , en qualité de pair de France , soutint la Couronne sur la tête du Roi , avec les autres pairs ; ce qui parut fort extraordinaire. Cette Princesse avoit aussi séance au Parlement , parce que la comté-pairie d'Artois lui appartenoit en propre ; & la jouissance lui en avoit été assurée , par un jugement rendu selon toutes les règles de la pairie , c'est-à-dire par un arrêt de la Cour des pairs. Le comté

M 6

d'Artois & le duché de Guienne étoient de grands fiefs féminins , suivant la coutume de ces deux provinces.

(1317.)

Comme on avoit formé un parti puissant en faveur de la Princesse Jeanne , par rapport à la succession à la Couronne , Philippe V convoqua une assemblée où les bourgeois de Paris se trouverent avec le Clergé & la noblesse. On y discuta les loix & coutumes du Royaume ; & d'un consentement unanime , on porta un nouveau décret , par lequel les femmes étoient déclarées , en vertu de la loi Salique , incapables de succéder à la Couronne de France.

On peut mettre au rang des anecdotes singulieres , que Charles , Comte de la Marche , frere du Roi , fut le premier & le plus animé des chefs du parti de la Princesse Jeanne , lui qui succéda immédiatement à Philippe V , à l'exclusion de ses nièces ; & Philippe qui mit tant de chaleur à lever jusqu'au moindre scrupule que l'on eût pu avoir sur la validité incontestable de son droit , laissa , en mourant , quatre Princeses , qui se trouverent bien décidément exclues de la succession à la Couronne. Le

Comte de la Marche se croyoit fort éloigné du trône, parce que le Roi, son frere, avoit un fils; & on prétend que l'objet de son opposition étoit de faire augmenter son appanage.

(1318.)

Philippe avoit promis au Dauphin de Viennois, Isabelle, la troisieme de ses filles : le Seigneur de Sassenage étant venu faire la demande de la Princesse, rencontra un des maîtres d'hôtel du Roi, qui lui dit : " Une si belle dame „ n'est pas pour un gros cochon comme „ le Dauphin. „ Sassenage mit l'épée à la main, & laissa l'insolent mort sur la place. Amédée de Savoie se chargea d'appaiser toute cette affaire; & peu de tems après, ayant été fait prisonnier dans un combat, contre les Dauphinois; Sassenage, loin de s'opposer, comme il le devoit, aux efforts que l'on faisoit pour reprendre Amédée, lui fit jour, & le laissa échapper : la reconnoissance l'emporta sur le devoir.

(1319.)

La France étant en paix, les idées

La plupart des écrivains qui ont parlé des annates, en attribuent l'établissement au Pape.

des croisades se renouvelèrent; & le Pape s'opposant au desir qu'avoit Phi-

Jean XXII, parce qu'il se réserva, en 1319, les fruits de la première année des bénéfices qui viendroient à vaquer pendant les trois années suivantes. Cette opinion, sur l'origine de ce droit, est une erreur adoptée trop généralement, pour qu'on se dispense de lui opposer ici les preuves qui peuvent servir à la combattre, & même à la détruire.

L'annate, n'étoit point autre chose que le revenu annuel d'un bénéfice; & celui qui la percevoit, étoit censé jouir de tout ce qu'un bénéfice produisoit pendant le cours d'une année, quoique l'évaluation fixée ne fût pas toujours exactement conforme au produit. Les annates sont appellées dans les actes anciens: « Droits annuels, ou fruits » de la première année. »

Tous les biens ecclésiastiques de chaque église étoient originairement entre les mains de l'évêque, lequel, en qualité de pere commun de son clergé, fournissoit à tous les besoins, soit des églises, soit des prêtres qui y étoient attachés. Dans la suite, on fit de ces revenus, un partage qui fixe, à proprement parler, l'origine de ce que nous appellons Bénéfices. Cette puissance primitive des Evêques sur tous les biens de leurs églises, est la source des annates. Avant la collation d'un bénéfice, ils déterminoient la portion qu'on en laisseroit au bénéficiaire, & celle qui de-

lippe le Long de passer à la Terre-fainte, on vit aulli - tôt paroître une

meureroit entre leurs mains pendant un temps limité; & cette réserve étoit ordinairement employée à des établissemens utiles : par exemple, chacun contribuoit à doter l'abbaye de saint Victor de Paris, fondée en 1113. Etienne de Senlis, qui étoit Evêque de Paris, en 1124, donna à cette abbaye, de concert avec le chapitre de Notre-Dame, la première année des revenus de chaque prébende qui viendrait à vaquer dans la cathédrale, & dans les églises de saint Marcel; de saint Germain-l'Auxerrois, de saint Cloud & de saint Martin de Champpeaux; ce qui fut observé si exactement, que le prieuré de saint Martin des Champs, & l'ordre des Templiers, ayant obtenu chacun une prébende de Notre-Dame, il fallut transiger avec l'abbaye de saint Victor, pour lui conserver son droit d'annate. Les Templiers s'engagerent à le payer toutes les fois qu'ils auroient un nouveau grand-maitre, & le prieuré de saint Martin se chargea d'un cens annuel de dix sols. On trouve un grand nombre d'exemples semblables dans plusieurs autres églises du royaume. Les intéressés prenoient des bulles de confirmation à Rome, afin d'être plus autorisés à percevoir les annates; mais ceux qui faisoient ces sortes de concessions, avoient rarement recours à l'autorité du saint siège.

Tandis que les Evêques firent un bon usage des annates, on ne réclama point contre leurs droits

armée de bergers , de gens de la campagne , de femmes & d'enfans , qui pré-

à cet égard ; mais , les abus commençant à s'introduire , les Papes se contenterent d'abord d'approuver ou de condamner , de modérer ou d'étendre ces réserves , suivant les circonstances. Clément V , élu Pape en 1305 , voulant punir les Evêques d'Angleterre des importunités qu'il en recevoit par rapport aux annates , se réserva à lui-même , pour deux & trois ans , toutes celles qu'on lui demandoit : « Le supérieur , disoit-il , pourra bien jouir , s'il le veut , du privilège que l'inférieur sollicite. » Telle est la véritable origine des annates papales. Jean XXII les établit , en 1317 , sur tous les bénéfices d'Angleterre & d'Irlande , en abandonna la moitié au Roi Edouard II qui se préparoit à la guerre ; & dix ans après , il étendit la réserve des annates à tous les pays , n'en exceptant que les grands bénéfices , c'est-à-dire , les évêchés & les abbayes. Le tems de la réserve fut borné à trois années.

C'est à cette dernière époque que l'on fixe communément l'origine des annates : cette opinion est-elle bien fondée ? M. de Marca la fait remonter jusqu'au quatrième siècle ; mais il n'apporte en preuve , que des impositions personnelles , qu'il faut regarder comme des exactions ; au lieu que les annates sont des impositions réelles , qui ne tombent que sur les bénéfices , & non point sur les personnes ; car s'il arrive qu'un bénéfice vienne à vaquer plusieurs fois dans une année , on ne paye l'annate qu'une seule fois.

tendoient aller délivrer Jérusalem. On

On a disputé long-tems sur les annates , & surtout au concile de Constance , à celui de Basse ; avant le concordat , & depuis le concordat jusqu'au concile de Trente. Nos historiens indiquent partout les principales circonstances de ces controverses.

En 1532, François I chargea les cardinaux de Tournon & de Grammont de faire à Clément VII ses plaintes sur les annates.

En 1560 , sur les remontrances des états généraux , Charles IX défendit à ses sujets de payer les annates ; & , en 1561 , il ordonna au président du Ferrier , son ambassadeur à Rome , d'engager le Pape à les abolir.

En 1562, le Cardinal de Lorraine proposa au concile de Trente un plan sur la réforme des annates ; les légats lui dirent : » Cette imposition a été reconnue pour légitime par l'ambassadeur même de France , chargé de traiter cette affaire près du Pape..... Cela est vrai , répondit le Cardinal , & j'ai entendu la même déclaration de la bouche du président du Ferrier , parlant en présence du Roi & de son conseil. »

Enfin les annates se trouvent réduites aux bénéfices consistoriaux , qui ont été taxés , pour la plupart , fort au-dessous de leur revenu actuel ; & , après des contestations sans nombre , l'affaire a été terminée , « plutôt par un accord tacite entre les deux puissances , que par un traité solennel ; plutôt par l'usage , que par une loi fixe & immuable. »

les appelloit Pastoureaux ; nom que l'on avoit déjà donné à une troupe à peu-près semblable , qui avoit paru pendant la prison de saint Louis. Ces nouveaux Pastoureaux , plus cruels que les premiers , en vouloient sur-tout aux Juifs , & leur firent souffrir des maux infinis. Ils en assiégèrent une multitude qui s'étoit réfugiée dans le château de Verdun sur la Garonne. Les Juifs se voyant prêts d'être forcés , engagèrent un jeune homme de leur nation à les délivrer des tourmens qui les attendoient : celui-ci en égorge cinq cens , va trouver les Pastoureaux , leur raconte ce qui venoit de se passer , & demande le baptême. On le mit en pièces.

Peu de tems après , quarante Juifs renouvelèrent ces horreurs. Ils étoient renfermés à Vitry , & convaincus de crimes qui méritoient le feu. Ils choisirent le plus ancien de la troupe , & le chargerent de leur ôter la vie. Le vieillard s'associe un jeune homme avec lequel il poignarde tous les autres , & obtint de ne pas mourir le dernier. Le jeune homme resté seul , cherche le moyen d'échapper ; descend par une fenêtre , à l'aide d'une corde faite avec les habits de ses freres ; la corde manque ; il se casse la jambe en tombant ; est

arrêté & brûlé avec les cadavres de ceux qu'il avoit poignardés.

(1320.)

Les infidèles allarmés des dispositions où l'on étoit en France, par rapport à une nouvelle croisade, tramerent avec les Juifs l'affreux complot d'empoisonner tous les puits du Royaume. Les Juifs confierent aux lépreux l'exécution de cet horrible attentat, en les assurant que le poison donneroit la lèpre à toute la nation, & que cette maladie cesseroit de paroître honteuse, dès qu'elle seroit devenue générale. Les coupables furent arrêtés, brûlés vifs; & le mal étant découvert, le remede fut prompt & efficace.

(1321)

* Henri Capetalou Capperel, prévôt

* Cette même année on confisqua tous les biens des léproseries ou ladgeries, hôpitaux destinés pour les lépreux, & consacrés sous l'invocation de S. Lazare que le peuple appelloit par corruption, S. Ladre. La lèpre avoit été apportée en France par les croisés, & y faisoit de si grands ravages, qu'il se trouvoit à peine une ville, une bourgade qui n'eût point été obligée de bâtir un asyle pour les

de Paris, s'étoit laissé corrompre par l'argent d'un riche homicide ; & pour lui sauver la vie , malgré la sentence qui venoit d'être prononcée , il substitua au coupable , un prisonnier innocent , le fit pendre , & mit le riche en liberté , sous le nom de l'innocent. On dévoila ce mystère d'iniquité ; & le juge prévaricateur subit la peine prononcée contre celui qu'il avoit soustrait au supplice.

[1322]

Philippe V s'occupoit du soin d'établir par tout le Royaume de France un même poids , une même mesure , une même monnoie , quand la mort l'enleva à l'âge de vingt-huit ans : comme il ne laissa point d'enfant mâle , la couronne passa , pour la seconde fois , à la ligne collatérale ; & Charles ,

lépreux. Ces sortes d'établissmens , enrichis par la libéralité des Rois & des peuples , devinrent un objet d'envie ; & soit que les lépreux eussent véritablement empoisonné les puits , soit que la seule cupidité eut inventé ce prétexte , on punit un grand nombre de ces malheureux ; on condamna tous les autres à une prison perpétuelle ; & les biens attribués à leurs hôpitaux , furent confisqués.

Comte de la Marche , reçut l'onction royale des mains de Robert de Courtenai , Archevêque de Reims , qui faisoit , pour la troisième fois , cette auguste fonction.



CHARLES IV, LE BEL.

[1324.]

CHARLES se rendit à Toulouse, avec toute la cour; & sa présence contribua à rendre célèbres les commencemens de l'académie des jeux floraux *.

* Cette académie s'appelloit alors LA GAIE SOCIÉTÉ DES SEPT TROBADOURS, & n'étoit composée que de sept amateurs des beaux arts. Cette société invita les poètes du Languedoc à venir faire la lecture de leurs ouvrages, & proposa pour prix une violette d'or. Arnaud Vidal de Castelnaudari eut toute la gloire de ce premier combat littéraire. La poésie françoise étoit alors bornée aux chants royaux, aux ballades, aux vaudevilles & aux rondeaux. Cette assemblée continua de se tenir, tous les ans, dans un jardin des faubourgs de Toulouse. En 1356, la ville ajouta à la violette d'or une églantine & un souci d'argent; & les séances se tinrent toujours, depuis ce tems-là, dans l'hôtel de ville. Clémence Isaure, vers l'an 1500, laissa, par son testament, de quoi fournir aux frais des trois fleurs que l'on distribuoit, chaque année, le troisième jour de Mai. En 1694, on joignit à ces fleurs une amaranthe d'or; on obtint des lettres de confirmation: le nombre des académiciens fut fixé à trente-six; & enfin à quarante, en 1725.

La baronnie de Bourbon est érigée en duché pairie, en faveur de Louis I, fils aîné de Robert, sixieme fils de S. Louis. Le Roi disoit, dans les lettres d'érection : " J'espere que les descen-
 ,, dans du nouveau Duc contribueront
 ,, par leur valeur à maintenir la dignité
 ,, de la Couronne. ,,

Charles IV meurt la trente-quatrieme année de son âge, & la septieme d'un règne qui promettoit à la France une paix & un bonheur inaltérables. On disoit de lui qu'il ,, étoit sévère justicier,
 ,, gardant le droit à chacun. ,, Il fut le dernier des trois fils que Philippe le Bel avoit laissés en mourant. " Les plus
 ,, beaux Princes qu'on eût jamais vus
 ,, dans l'empire François, ,, & qui don-
 noient l'espérance d'une nombreuse postérité, ne laisserent pas un seul enfant mâle, & moururent tous trois dans l'espace de quatorze ans. La branche de Valois monta sur le trône, dans la personne de Philippe, fils du célèbre Comte de Valois, dont on a dit qu'il fut fils de Roi, frere de Roi, oncle de Roi, gendre de Roi, beau-pere de Roi, & jamais Roi.



PHILIPPE VI, DE VALOIS.

(1328.)

QUOIQUE Philippe de Valois eût un droit incontestable à la Couronne de France, Edouard III, Roi d'Angleterre, entreprit de le lui disputer. On convenoit de part & d'autre, que la loi Salique, & la coutume inviolable du Royaume excluait les femmes de la succession à la Couronne; mais Edouard fondeoit ses prétentions sur la proximité du sang. Il étoit neveu des trois derniers Rois, par sa mere Isabelle de France, fille de Philippe le Long; Philippe de Valois n'étoit que leur cousin germain, étant fils de Charles, frere de Philippe le Bel. Les grands du Royaume, qui décidèrent selon la loi de l'état, répondirent à Edouard, que " sa proximité
 „ n'allavouroit, ne participoit, ne sen-
 „ toit que chose féminine; que s'il avoit
 „ un droit au Royaume, ce n'étoit que
 „ par sa mere, qui ne pouvoit lui
 „ donner ce qu'elle n'avoit pas; qu'au-
 „ trement, l'accessoire l'emporteroit sur
 „ le principal; que si la mere d'Edouard
 „ eût

„ eût pu lui donner droit à la Couronne
 „ comme sœur , les Comtesses d'Evreux
 „ & d'Artois , comme filles des derniers
 „ Rois , l'eussent donné , par plus forte
 „ raison , à leurs enfans ; que Philippe
 „ leur étoit préférable à tous , puisqu'il
 „ étoit le plus proche héritier en ligne
 „ masculine , & qu'il seroit vrai Roi de
 „ France , LEUR DROIT SOUVERAIN
 „ SEIGNEUR , ET NON AUTRE. „

(1328.)

Louis , Comte de Flandres , obligé de quitter ses états , par la révolte du peuple contre la noblesse , implore le secours du Roi de France. Le Monarque assemble son conseil ; toutes les voix se réunissoient contre cette entreprise : “

„ Et vous , seigneur connétable , que
 „ pensez-vous de tout ceci ? Croyez-
 „ vous aussi qu'il faille attendre un tems
 „ plus favorable ? „ Ce connétable étoit le célèbre Gaucher de Châtillon , alors âgé de quatre - vingt ans : “ Sire , répondit-il , qui a bon cœur , a toujours „ le tems à propos. Qui m'aime , „ me suive , „ s'écrie le Roi , en courant embrasser son cher connétable ; & aussitôt il donne l'ordre pour le départ de ses troupes.

Tome I.

N

Vainqueur à la bataille de Cassel, il soumet toute la Flandre, & dit au Comte Louis: " Beau cousin, je suis
 „ ici venu sur la prière que vous m'en
 „ avez faite: peut-être avez-vous donné
 „ occasion à toutes ces révoltes, par
 „ négligence à rendre la justice que
 „ vous devez à vos peuples.... Je vous
 „ rends vos états soumis & pacifiés, &
 „ vous tiens quitte de tout, malgré les
 „ grandes dépenses qu'il m'a fallu faire
 „ pour cette expédition. Gardez-vous
 „ de me faire revenir pour un pareil sujet;
 „ car j'aurois alors plus d'égard à
 „ mes intérêts qu'aux vôtres. „

Le Roi quitta la Flandre, & se rendit à Notre-Dame de Chartres, où il entra avec les mêmes armes, & monta sur le même cheval qu'il avoit à la bataille de Cassel, & en fit une offrande devant l'autel de la sainte Vierge, selon le vœu qu'il avoit fait au moment que, surpris par les Flamands, il s'étoit trouvé dans le plus grand danger. (*Voyez ci-dessus, page 235.*)

[1330.]

Robert d'Artois, Comte de Beaumont, après plusieurs tentatives inutiles pour obtenir le comté d'Artois, que deux jugemens authentiques assuroient

à sa tante, la Comtesse Mathilde ou Mahaud, eut recours à de faux titres, de fausses pièces & de faux témoins. Une demoiselle, native de Bérhune, appelée Jeanne de Divion, servit de faulxaire: elle étoit habile en ce genre. On découvrit toute l'intrigue; les biens du coupable furent confisqués, & on le bannit du Royaume. En 1334, il passa en Angleterre, déguisé en marchand, y fut très-bien reçu, & à force de sollicitations, engagea Edouard à commencer une guerre qui ne devint que trop funeste à la France.

[1336.]

Philippe de Valois voyant que la rupture avec l'Angleterre alloit éclater, fit proposer aux Flamands d'entrer dans son parti; ils répondirent que "la laine,, d'Angleterre leur étoit plus nécessaire,, que l'amitié de la France.," Cette réponse étoit une suite de l'ascendant qu'avoit pris sur le peuple, Jean d'Arrevelle, raffineur de miel, & brasseur de biere, de la ville de Gand. L'autorité qu'il s'étoit arrogée, le rendoit si absolu, que lui seul donnoit la loi à toute la Flandre.

N 2

1338.

Le noblesse de Normandie propose au Roi de France, de permettre à son fils, qui étoit leur Duc, de les conduire en Angleterre, pour y renouveler les exploits que leurs ancêtres avoient faits sous Guillaume le Conquérant, & sous Louis VIII. Leur projet étoit de faire la conquête de ce Royaume; ils offroient quatre mille hommes d'armes, quarante mille fantassins; & la province se chargeoit, pendant trois mois, des frais de cette expédition. Des offres si généreuses, furent approuvées par le Monarque, & demeurèrent sans effet: on en ignore la cause.

(1339.)

Le Roi d'Angleterre travailloit à faire revolter les Flamands contre la France. Leurs députés répondirent qu'ils étoient retenus par les sermens qu'ils avoient faits, & par le paiement de deux millions de florins qu'ils devoient compter à la chambre apostolique, s'ils prenoient les armes contre le Roi de France. " Sire, ajoute Artevelle, usez de vos droits; prenez le titre de Roi de France, & nous vous servirons en

„ cette qualité , aux conditions que
 „ vous nous proposez. „ Edouard prit
 le nom de Roi de France & d'Angle-
 terre , reçut l'hommage des Flamands,
 & ne donna plus à Philippe que le titre
 de Comte de Valois.

(1340)

Jean Venette , Carme de la place
 Maubert , donna au public “ le Roman
 „ des trois Maries ; „ poëme de qua-
 rante mille vers , qui comprend depuis
 la création du monde , jusqu'à la mort
 de la sainte Vierge. L'auteur prétendoit
 écrire une histoire de la Bible , “ qui
 „ fût tout à-la-fois édifiante & agréa-
 ble. „ C'est peut être la production la
 plus singulière qui nous reste de ce
 siècle , où l'ignorance & le mauvais
 goût régnoient encore avec trop d'em-
 pire.

(1342.)

Philippe de Valois établit la gabelle
 en France , ou du moins , rend général ,
 & augmente l'impôt qui étoit déjà sur
 le sel dans plusieurs provinces du Ro-
 yaume. Il établit des greniers à sel ; &
 le Roi d'Angleterre en prit occasion de
 l'appeller AUTEUR DE LA LOI SALIQUE.

N 3

Philippe appelloit Edouard **MARCHAND DE LAINES**, parce qu'il remplichoit les engagemens qu'il avoit pris avec les Flamands, en leur envoyant ces belles laines d'Angleterre, dont ils faisoient usage pour les draps & les tapisseries de haute-lisse, que l'Europe entiere tiroit alors de la Flandre.

[1343.]

Humbert II, qui jouissoit en toute souveraineté du Dauphiné & du Comté de Viennois, se voyant sans enfans, céda ses Etats à Philippe, Duc d'Orléans, second fils du Roi de France, à condition que le nom de Dauphin seroit porté à perpétuité, non point par le fils aîné du Roi, comme on le croit communément, mais par celui des enfans de France, qui posséderoit le Dauphiné, & qu'il en écarteleroit les armes avec celles de France. Ce traité ne fut conclu qu'en 1349. Humbert se démit alors, en faveur de Charles, fils aîné de Jean, Duc de Normandie, héritier présomptif de la Couronne. Depuis ce transport, le nom de Dauphin a toujours été attaché aux fils aînés des Rois de France, quoique ce ne soit point une des conditions du traité. Charles V fut

le premier qui porta le nom de Dauphin.

[1346.]

Les François perdent la bataille de Crécy , pour avoir attaqué en désordre , & après une marche pénible , l'armée Angloise qui étoit rafraichie & en bon ordre. On fixe à cette journée l'usage de l'artillerie dans les combats , & on assure que les Anglois furent redevables de la victoire aux décharges de six pièces de canon , qu'ils firent au plus fort de la mêlée. Le Roi de France eut un cheval tué sous lui , reçut deux blessures ; & le Comte de Hainaut ne put le tirer du champ de bataille , qu'en lui faisant violence. Il gagna le château de Broye , vers le milieu de la nuit. Le Gouverneur demandant qui c'étoit ? Le Roi „ cria : „ Ouvrez , ouvrez , Châtelain ; „ c'est la fortune de la France. „

[1346.]

Le Duc de Normandie forme le siège d'Angoulême. Le sire de Norwich , qui en étoit gouverneur , n'ayant aucune espérance d'être secouru a recours à la ruse , afin de sauver sa garnison. Il demande , & obtient une trêve de vingt-

quatre heures, “ pour célébrer, disoit-il, la fête de la Purification de la Vierge. „ Il en profite, pour sortir de la ville avec armes & bagages. On l'arrête aux barrières du camp ; il réclame la trêve & la parole du Duc. Ce Prince, apprenant le stratagème du Gouverneur, n'en fait que rire, & dit au Maréchal de Monmorenci : “ Laissons-le aller, de par Dieu, & contentons-nous d'avoir la place. „

[1347.]

Après onze mois de siège, & la plus belle défense, Jean de Vienne, Chevalier Bourguignon, fut contraint de rendre la ville de Calais. Edouard III, irrité de la vigoureuse résistance qu'il avoit éprouvée, exige que six des principaux habitans viennent, pieds nuds, la corde au col, lui présenter les clefs de leur ville & se remettre à sa discrétion. Cette nouvelle jette la consternation parmi le peuple. Eustache de Saint-Pierre parle avec un courage & une fermeté héroïques, se dévoue à la mort, pour le salut de ses concitoyens ; & son exemple est aussitôt suivi par Jean Dair, son cousin ; par Jacques & Pierre Wifant, deux freres, qui étoient ses parens ; &

par deux autres, dont il est malheureux de ne pouvoir trouver les noms dans l'histoire. Ces illustres victimes alloient perdre la tête, malgré les prières du Prince de Galles & de toute la Cour, quand la Reine vint se jeter aux pieds du Roi, son époux, & obtint, par ses larmes, qu'on la laissât maîtresse de leur sort. Cette généreuse Princesse les conduisit dans son appartement, les fit dîner, leur donna des habits, de l'argent, & une escorte qui les mit en lieu de sûreté.

[1350.]

Philippe de Valois mourut dans le tems qu'une trêve de trois ans, concüe avec l'Angleterre, lui donnoit le loisir de remédier aux maux qui affligeoient la France. Il sévit d'abord contre les Lombards, dont les usures étoient si exorbitantes, que les intérêts d'une somme de quatre cens mille francs montoient à deux millions. Pierre des Essarts, trésorier du Roi, fut condamné à une restitution de cent mille florins d'or.



J E A N I.

(1351.)

INSTITUTION de l'ordre de l'étoile : c'est le premier ordre de Chevaliers , qui fut établi en France ; mais à peine étoit-il créé , qu'il se trouva avili par le grand nombre de ceux qui y furent admis. On fit d'abord cinq cens Chevaliers ; & bientôt cette marque d'honneur & de distinction fut abandonnée aux Chevaliers du guet , qui la portent encore aujourd'hui.

(1351.)

Tandis que la Bretagne étoit toujours en proie aux fureurs de la guerre , & divisée par les deux partis des Comtes de Blois & de Montfort , on y voyoit les épouses de ces deux prétendans remplir la place de leurs maris , à la tête des conseils & des armées , avec une prudence , une ardeur , une intrépidité surprenantes , & mériter une place parmi les héroïnes que célèbre l'histoire. La nation Bretonne fut couverte

de gloire , par le fameux combat des trente. Le Seigneur de Beaumanoir , un des chefs du parti de la Comtesse de Blois , traitoit avec Richard Bembro , Commandant les Anglois qui soutenoient le parti de la Comtesse de Montfort. Pendant la conférence , ils se ménagerent assez peu sur la bravoure de leur nation. Beaumanoir proposa d'en faire l'essai , tel qu'il plairoit à Bembro. Ils convinrent que trente Bretons se battraient contre trente Anglois ; le jour & le lieu furent choisis aussi-tôt. Beaumanoir remplit , sans peine , le nombre des champions qui devoient l'accompagner. Bembro ne trouva que vingt Anglois , & prit , pour compléter son nombre , six Allemands avec quatre Bretons , du parti de Montfort. Le combat fut aussi opiniâtre , que le premier choc avoit été terrible. Deux fois on se sépara , pour reprendre haleine ; & deux fois on revint à la charge , avec une nouvelle ardeur : Beaumanoir , épuisé de sang & de fatigue , demandoit à boire ; un des combattans lui répondit :
 „ Beaumanoir , bois ton sang , & ta soif
 „ se passera ; il faut aller jusqu'au bout :
 „ les Anglois perdent leur chef ; Montauban en abbat sept à ses pieds : accablés sous les coups des Bretons , ils leur

abandonnent le champ de bataille & toute la gloire du combat.

(1352.)

Plusieurs soldats chantoient la chanson de Rolland ; le Roi leur dit : “ On ne voit plus de Rolland parmi les François. ” Un vieux capitaine lui répond : “ On ne manqueroit point de Rollands parmi les François , s'ils voyoient encore un Charlemagne à leur tête.

Ce Rolland n'étoit fameux que dans les histoires fabuleuses de nos Romans ; on en faisoit un grand héros , qui se battoit contre des géans , & qui , “ d'un coup de sabre pourfendoit un Sarrazin & son cheval. ” Tout ce qu'on sçait de ce capitaine , c'est qu'en 777, Charlemagne revenant victorieux d'Espagne , où il avoit poussé jusqu'à Saragosse ses conquêtes sur les Sarrazins , son arrière garde reçut un échec assez considérable à Roncevaux , au passage des Pyrénées : “ Plusieurs braves officiers François y furent tués ; & , entre autres , Rolland , préfet de la côte Britannique. ” (*Voyez ci-dessus page 140.*)

Le Roi convoque les états généraux, pour délibérer avec eux sur les moyens de pourvoir aux besoins, & à la défense du royaume. Cette assemblée forme une époque remarquable par l'autorité que le tiers-état sçut s'y procurer. Profitant des circonstances où l'on se trouvoit, il s'attribua la principale influence dans les délibérations. D'abord on fit une loi, par laquelle aucun règlement des états généraux n'auroit de validité que par le concours unanime des trois ordres. Ensuite on fixa le nombre des troupes à quatre-vingt-dix mille hommes, sans y comprendre les communes du royaume, qui formoient un corps d'infanterie très-considérable. Enfin on établit une imposition, dont le Roi même n'étoit pas exempt, & dont la levée & la régie devoit être confiée à des hommes proposés par les états. Ce premier subside n'étant point suffisant, (il consistoit en huit deniers pour livre sur tout ce que l'on vendoit,) on établit une capitation proportionnée à la valeur des biens. Elle étoit fixée à quatre livres pour cent de revenus; à quarante sols, pour ceux qui avoient moins de cent livres; & à vingt, pour ceux qui avoient moins de

quarante livres. Les laboureurs , les artisans & les domestiques , dont le salaire pouvoit être estimé cent sols par an , en payoient dix.

(1356.)

Les Anglois prennent la ville & le château de Romorantin , qu'ils emportent en fort peu de tems , par le secours du canon. C'est la première fois que l'on fit usage de l'artillerie dans les sièges.

(1356.)

Le Roi Jean perd la bataille de Poitiers , ou de Maupertuis : il est fait prisonnier , après avoir combattu avec une bravoure incroyable. Philippe , le plus jeune de ses fils , alors âgé de treize ans , combattit toujours à ses côtés , & lui faisoit un rempart de son corps : il reçut plusieurs blessures , & mérita le surnom de Hardi. Un délai de peu de jours eût forcé les Anglois de se rendre à discrétion ; mais la victoire paroissoit certaine à une armée quatre fois supérieure à celle des ennemis. Avant le combat , le Roi alloit dans les rangs , & disoit à haute voix : “ Entre vous , autres , quand vous êtes à Paris , à Chartres , à Rouen ou à Orléans , vous

„ menacez les Anglois , & defirez avoir
 „ le casque en tête devant eux : y êtes-
 „ vous ? je vous les montre : si leur veuil-
 „ lez remontrer leurs torts , & venger
 „ les dommages qu'ils vous ont faits ;
 „ car sans faute , nous combattons. „

[1356.]

Les ennemis s'enrichirent des dépouilles de l'armée Françoisse , où régnoit le luxe le plus fastueux. Les perles & les diamans étoient en France hors de prix ; on vendit à Paris , dix livres parisis , deux perles qui n'avoient été achetées que huit deniers ; & les états généraux refusoient au Dauphin les secours nécessaires , pour réparer les malheurs du royaume. Le Languedoc se signala ; les députés de cette province , assemblés à Toulouse , convinrent , d'une voix unanime , de lever & d'entretenir un corps de troupes de quinze mille hommes , & firent un règlement sévère pour réprimer le luxe.

[1357.]

Bertrand du Guesclin commence à se faire connoître pendant le siège de Rennes. Dès sa plus tendre enfance , il ne

respiroit que les combats. “ Il n’y a
 „ point de plus mauvais garçon au mon-
 „ de, disoit sa mere ; il est toujours blef-
 „ fé, le visage rompu, toujours bat-
 „ tant ou battu : son pere & moi nous le
 „ voudrions voir sous terre. „ On n’a-
 voit pu venir à bout de lui apprendre
 à lire ; son premier soin étoit de cher-
 cher le moyen de battre tous les maî-
 tres qu’on lui donnoit. “ Je suis fort laid,
 „ disoit-il ; jamais je ne serai bien venu
 „ des dames ; mais puisque je suis laid
 „ & mal-fait, je veux être bien hardi. „

[1358.]

Une compagnie Angloise vint atta-
 quer deux cens payfans renfermés dans
 Longueil, bourg voisin de Compiègne ;
 un de ces payfans, appelé le Grand-
 Ferré, voyant son maître percé de
 coups, saisit une hache, ranime ses com-
 pagnons, tombe sur les Anglois, en tue
 d’abord dix-huit, met le reste en fuite,
 & s’ouvre lui seul un passage au milieu
 d’un autre corps d’Anglois qu’il dissipe,
 après en avoir tué quarante : le Grand-
 Ferré tombe malade ; douze Anglois
 viennent pour le surprendre ; il se leve,
 reprend sa hache, défie ses ennemis au
 combat, en tue cinq, & les autres pren-

nent la fuite. Le vainqueur accablé de fatigues , se remet au lit ; sa maladie augmente , & il meurt.

[1359.]

Les Echevins de Paris achètent , pour la somme de trente-deux mille cinq cens soixante-trois livres six sols huit deniers de notre monnoie , LA MAISON AUX PILIERS , qui avoit appartenu aux Dauphins de Viennois. C'est sur ce terrein que l'hôtel de ville a été construit. François I en jeta les premières fondemens ; il ne fut achevé que sous le règne de Henri IV.

[1360.]

La trêve conclue entre la France & l'Angleterre , étoit à peine expirée , qu'Edouard III repasse la mer , & recommence les hostilités , plus déterminé que jamais à s'emparer d'un royaume épuisé d'hommes & d'argent , & dont il tenoit le Roi prisonnier. Mais il prit tout-à-coup des dispositions favorables à la paix , par un événement revêtu de toutes les preuves de la vérité historique. Un orage affreux jette l'épouvante dans l'armée Angloise , campée auprès de Chartres. La violence du

vent entraîne les tentes ; des torrens inondent le camp , une grêle d'une grosseur prodigieuse écrase hommes & chevaux. Edouard effrayé , fait vœu de lever les obstacles qu'il opposoit à la paix ; les plénipotentaires s'assemblent à Breigny , & conviennent d'abord d'une trêve qui fut bientôt suivie de la signature du traité de paix. Les conditions en étoient très-désavantageuses à la France. Le Roi les remplit toutes avec une exactitude portée jusqu'au scrupule , & bien conforme à cette maxime qu'il répétoit souvent : " Si la justice , & la bonne foi étoient bannies du reste du monde , il faudroit encore qu'on retrouvât ces vertus dans la bouche , & dans le cœur des Rois. "

(1260.)

Tandis que l'on mettoit les Anglois en possession des villes & de provinces qui leur étoient cédées par le traité de paix , le Roi Jean éprouvoit , de la part de ses peuples , une résistance bien sensible à son cœur. L'idée seule qu'ils alloient changer de maître , faisoit frémir ses sujets fideles. Les habitans de la Rochelle tinrent ferme pendant plus d'une année. Le Roi leur ayant représenté qu'ils devoient le sacrifice de leur

fidélité au bien de la paix & au salut de l'état , ils répondirent : “ Nous obéirons aux Anglois des lèvres , mais nos cœurs ne s'en mouveront. ”

(1361.)

Malgré la paix , les garnisons Angloises commettoient encore beaucoup de désordres. Une de ces troupes vint , pendant la nuit escalader le château de Pontorson , à la faveur d'une intelligence ménagée dans la place. Bertrand du Guesclin qui y commandoit , étoit absent. Il y avoit laissé la dame du Guesclin , sa mere , & une de ses tantes , religieuse , appelée Julienne du Guesclin. Elles furent éveillées par le bruit que faisoit l'ennemi , en plantant ses échelles. La religieuse , “ comme sentant la race dont elle étoit , ” prend la premiere armure qu'elle trouve , monte sur le haut de la tour , y voit quinze échelles , sur lesquelles les Anglois se pressoient de monter , elle les renverse toutes , & par ses cris , jette l'alarme dans la place , appelle la garnison , & force les ennemis de se retirer.

1364.)

Le Roi Jean meurt en Angleterre. Trois des Princes , ses fils , étoient ref-

rés en ôtage ; Louis , Duc d'Anjou , s'échappa de Calais , où les Anglois lui laissoient une honnête liberté ; revint à Paris ; & , pour des raisons que l'on ignore , mais qu'il prétendoit être très-bonnes , il ne voulut jamais retourner ni à Calais , ni à Londres. Le Roi , son pere * , se rendit auprès d'Edouard , pour réparer la faute que le jeune Prince avoit commise par son évasion. “ Je „ veux excuser mon fils , le Duc d'An- „ jou „ , disoit-il à ceux qui vouloient le détourner de faire ce voyage. L'anecdote de ses amours avec la Comtesse de Salisbury , n'est qu'une fable , dont on ne parle plus.

* Cette résolution du Roi Jean , quelque extraordinaire qu'elle dût paroître , & quelque contraire qu'elle fût à la bonne politique , eut cependant l'approbation de tout le monde , si l'on est croit un Auteur Italien , (*Philip. Vill. l. 1, c. 76,*) parce que l'évasion du duc d'Anjou parut un crime , sur-tout aux yeux d'un Roi ami de la droiture & de la sincérité. Un auteur Anglois contemporain , (*Valsing. in Edouard III,*) fait entrer aussi les motifs de la croisade dans ce voyage du Roi de France. Il se proposoit d'applanir quelques difficultés survenues au traité de Britigni , & de partir pour la Terre-sainte , au mois de Mars 1365. Il esperoit même encore seconder le Roi de Chypre , qui s'étoit rendu auprès d'Edouard pour lui faire goûter le projet d'une croisade.

CHARLES V, LE SAGE.

(1364.)

LE dix-neuf Mai , trois jours avant le sacre de Charles V , du Guesclin qui commandoit une armée envoyée en Normandie , contre les Navarrois & les Anglois , voulant attirer l'ennemi au combat , & lui faire quitter un poste avantageux , feignit de décamper ; les Anglois le croient sûrs de la victoire , & s'avancent , malgré les représentations d'un vieux capitaine qui leur disoit “ n'avoir jamais ouï dire que du „ Guesclin eût jamais daigné décamper , & que c'étoit une ruse. „ Les François reviennent sur leurs pas ; du Guesclin les animoit par ces paroles : „ Pour Dieu , amis , souvenez-vous que „ nous avons un nouveau Roi de France. Que sa couronne soit aujourd'hui „ étrennée par vous ! Pour moi , j'espère „ donner au Roi le général Anglois pour étrenne de sa noble royauté. „ L'événement fut conforme à ses vœux ; & les François vainqueurs ,

pour la première fois , depuis la malheureuse journée de Créci , commencerent à reprendre dans les combats , leur ancien ascendant.

(1365.)

La France étoit désolée par les compagnies ; (troupes formées de soldats licenciés après la paix , & qui faisoient par-tout d'horribles ravages.) Le Roi chargea du Guesclin d'en délivrer le royaume. Le Chevalier Breton se rend à leur camp : " Nous en avons assez fait „ vous & moi , leur dit-il , pour damner nos âmes ; & vous pouvez-même „ vous vanter d'avoir fait pis que moi ; „ faisons honneur à Dieu , & le Diable „ laissons. „ Il leur offre deux cens mille francs de la part du Roi , & les détermine à le suivre en Castille , où ils mirent sur le trône Henri de Transjamaré , après en avoir chassé le cruel don Perde.

(1366.)

Charles V établit la confrérie des secrétaires du Roi , & leur confirma les privilèges accordés aux clercs Notaires & Secrétaires du Roi. (*Voyez ci-dessus , page 194.*) Les loix & les statuts qu'ils

reçurent du Prince , étoient très-sages ; il y est ordonné que si quelqu'un d'eux tombe dans l'indigence , tous les autres seront tenus de lui prêter , par année , chacun vingt sols parisis , à la chage de les rendre , quand ses affaires seroient bien rétablies.

[1367.]

Quoique le fameux Gerbert eût inventé les horloges à roues , vers le dixieme siècle , ce ne fut que sous le règne de Charles V , que parut en France le premier ouvrage d'horlogerie ; ce Prince fit venir d'Allemagne Henri de Vic , l'artiste le plus habile de son tems , & qui commença par placer sur la tour du Palais, à Paris, une grosse horloge qui sonnoit les heures. Les provinces partagerent bientôt avec la capitale , les avantages d'une découverte si utile , & que le Prince animoit par ses bienfaits.

[1369.]

La France étoit en état de réparer ses pertes , & le Roi déclara la guerre à Edouard ; mais il ne crut pas devoir interrompre l'usage où il étoit de lui envoyer pour sa table une provision.

des meilleurs vins de France. Le Roi d'Angleterre refusa le présent , “ & „ cela , pour certaines raisons ; „ & sans en dire davantage , il ordonne à Jean Eustache , échançon de France , de remporter les cinquante pipes de vin qu'il lui présentoit.

[1370.]

Du Guesclin est fait Connétable de France : le Roi lui en présentant l'épée , le modeste Chevalier se défendoit de la recevoir : “ Noble Roi , cher Sire , „ je vous prie de ne me point charger „ de cet office , & de le donner à autre , „ qui , plus volontiers , le prendra , & „ qui mieux le sçaura faire.... Messire „ Bertrand , lui dit le Roi , ne vous excusez point , je n'ai frere , cousin , „ neveu , Comte , Baron en mon royaume , „ me , qui ne vous obéisse ; & si quelqu'un le refusoit , il me courrouceroit tellement , qu'il s'en appercevroit : „ prenez donc l'office joyeusement , & „ je vous en prie. „ Du Guesclin obéit , mais après avoir obtenu du Monarque la grace de ne jamais ajouter foi aux rapports que l'on feroit contre lui , sans l'avoir entendu. “ Il paroît , ajoute un „ historien , que ce grand homme re- „ doutoit

„ redoutoit plus les courtisans de l'hôtel
 „ de S. Paul, que les ennemis de l'état. „

*370

Hugues Aubriot , Prévôt de Paris ,
 posa la premiere pierre des fondemens
 de la Bastille , qui ne fut entièrement
 bâtie que sous le règne de Charles VI.
 L'abbaye de S. Germain fut renfermée
 dans l'enceinte de Paris , & environnée
 de murs , de remparts & de fossés , afin
 de servir à défendre la ville de ce
 côté-là.

1372.

Les Rochellois ne cherchoient que
 l'occasion de secouer le joug des An-
 glois , & de rentrer sous l'obéissance de
 leurs anciens maîtres. Le Maire de la
 ville , Jean Candorier , proposa une
 ruse : “ Nous en viendrons aisément à
 „ notre honneur , disoit-il ; car Philippe
 „ Mancel n'est pas trop malicieux „
 Mancel étoit le Commandant du châ-
 teau où il y avoit une garnison Angloise
 qui tenoit la ville en respect. Candorier
 invite Mancel à dîner , & lui montre
 un ordre qu'il venoit de recevoir , &
 qui lui enjoignoit , en sa qualité de
 Maire , de faire la revue de la garnison

Tome I.

O

& de la bourgeoisie. L'ordre étoit supposé; mais le Commandant, suivant la coutume des guerriers de ce tems-là, ne savoit ni lire ni écrire; & Candorier montroit & lisoit cet ordre avec une confiance capable d'en imposer. Au jour fixé pour la revue, la garnison sort du château, se trouve investie par la bourgeoisie, & forcée de se rendre à discrétion.

1372.

Vers ce tems-là, Charles V posa la première pierre de la chapelle du collège de Beauvais; le Roi voulut bien y dîner: le repas fut splendide, & coûta neuf sols.

1372.

Le Roi d'Angleterre étoit outré de voir Charles V, du fond de son cabinet, lui ravir en une année, par la sagesse de ses démarches, le fruit d'une longue suite de combats & de victoires. Il assemble une armée formidable qu'il se propose de commander en personne. Les troupes s'embarquent; les vents contraires, pendant neuf semaines, tiennent la flotte écartée des côtes de France, & la forcent de rentrer dans les ports d'Angleterre. Edouard plein

de dépit contre la fortune de Charles ,
s'écria : " Il n'y eut oncques Roi qui
„ moins se armât , & si n'y eut onc-
„ ques Roi qui tant me donnât à faire. „

1373.

Le sire de la Riviere , chambellan &
favori , s'entretenoit avec Charles , sur
le bonheur de son règne : " Oui , Ini dit
„ le Roi , je suis heureux , parce que
„ j'ai puissance de faire bien à autrui „

1374.

Charles V , par un édit perpétuel &
irrévocable , ordonne que les Rois de
France seront majeurs , dès qu'ils en-
treront dans leur quatorzième année.
Avant cette ordonnance , ils n'étoient
majeurs qu'à vingt & un ans. Philippe
le Hardi avoit prescrit , en 1270 , que
son fils seroit majeur à quatorze ans
accomplis ; mais cette loi ne regardoit
que son seul héritier. Charles V l'étend
à tous ses successeurs , & abolit tout ce
qui avoit été réglé à cet égard.

Depuis l'établissement de la monar-
chie Françoisise , la majorité des Rois
avoit essuyé trois variations , parce
qu'elle avoit dépendu de la facilité plus

O 2

ou moins grande à supporter les travaux de la guerre. Sous la première race, elle étoit fixée à quinze ans; à cet âge, le Prince étoit en état de porter les armes, dont on se servoit alors: sous la seconde race, il falloit avoir beaucoup plus de force pour soutenir le poids d'une armure complète de fer; & les Rois ne furent plus majeurs qu'à vingt & un ans, terme également fixé pour le commun de leurs sujets. Charles IX est le premier qui ait déclaré solennellement sa majorité, à l'âge de quatorze ans commencés. Cette jurisprudence est constamment suivie, & ne souffre point de difficultés.

1375.

Charles V eut quelques démêlés assez vifs avec deux Princes de son sang, Charles & Philippe d'Alençon, le premier Archevêque de Lyon, le second Archevêque de Rouen. Charles d'Alençon prétendoit que la juridiction de la ville de Lyon n'appartenoit qu'à lui seul; le Roi fit saisir le temporel du prélat: l'Archevêque excommunia le baillif de Mâcon, qui avoit exécuté les ordres du Souverain, & mit la ville en interdit.

Le Roi demandoit à Philippe d'Alençon un canonicat pour un Ecclésiastique qu'il protégeoit. Le prélat le refusa: Charles fit saisir le temporel de l'Archevêque de Rouen; aussitôt Philippe jette un interdit sur tout le Royaume, se retire en Italie, & propose au Roi de Navarre une ligue contre la France, disant que "combien qu'il fût clerc, il „ s'armeroit en sa personne, & se met- „ troit si avant en ladite guerre, comme „ aucun chevalier qui y fût. „ Mais ne trouvant point les Princes de sa maison disposés à épouser sa querelle, tous les projets de vengeance tombèrent d'eux-mêmes.

1376.

On fit à Paris, dans la sainte Chapelle, un service solennel pour le Prince de Galles, fils d'Edouard III. Le Roi y assista, & voulut être accompagné de tous les grands de son Royaume. On pleura sincèrement en France le vainqueur de Créci & de Poitiers, parce qu'il réunissoit en sa personne toutes les qualités qui forment le grand homme.

1377.

Les Comtes de Foix & d'Armagnac

O 3

étoient en guerre , pour quelques démêlés particuliers. Après la perte d'une bataille , le Comte d'Armagnac croit se bien venger en prenant la petite ville de Casere , & s'y renfermant sans munitions. Le Comte de Foix vient l'investir, le réduit à la dernière extrémité , & n'accorde la vie aux assiégés , qu'à condition qu'ils sortiront de la ville par une ouverture faite à la muraille , de façon qu'il falloit passer ventre à terre. Le Comte d'Armagnac fut obligé de s'y soumettre , & de payer encore une rançon considérable.

1378.

On avoit intercepté des lettres de Charles le Mauvais, Roi de Navarre : on les trouvoit inexplicables , & personne ne pouvoit rien deviner du sens qui s'y trouvoit enveloppé. Toute la finesse consistoit à substituer des mots barbares , aux noms propres des choses , & des personnes dont il étoit question dans ces lettres : si l'un des secrétaires du Roi de Navarre n'en avoit pas donné la clef , jamais la simplicité de ce siècle n'en seroit venue à bout.

(1378.)

Pierre de Bournezel , chargé d'aller négocier avec le Roi d'Ecosse une diversion favorable à la France , attendoit

en Flandres un vent favorable pour s'embarquer. " Ce noble faisoit mer-
 „ veilles de parade : ce n'étoit que vais-
 „ selle d'or & d'argent, pages de livrée,
 „ service de magnificence, & une suite
 „ de Duc & de Prince. Il faisoit sonner
 „ la trompette avant son dîner : on
 „ portoit devant lui une épée, dont le
 „ fourreau étoit doré : il contrefaisoit
 „ en tout le mignon de cour. „ Cet
 appareil donne des soupçons ; on l'ar-
 rête assez brusquement, & on le conduit
 au Comte de Flandres : il se jette à
 genoux, tombe dans l'excès opposé à
 celui de la vanité qu'il avoit étalée, &
 se croit fort heureux de revenir en
 France, où le Roi blâma son indiscri-
 tion, & tira vengeance du traitement
 fait à un homme envoyé de sa part.

[1379.]

Charles V apprit qu'un Seigneur
 avoit tenu un discours trop libre en pré-
 sence du jeune Prince Charles, son fils
 aîné ; il le chassa de sa cour, & dit à
 ceux qui étoient présens : " Il faut inspi-
 „ rer aux enfans des Princes l'amour de
 „ la vertu, afin qu'ils surpassent en
 „ bonnes œuvres ceux qu'ils doivent
 „ surpasser en dignité. „

O 4

[1380.]

Le connétable du Guesclin, que l'on appelloit communément LE BON CONNÉTABLE ; mourut devant Châteauneuf de Rendant , qu'il assiégoit , & dont le Commandant lui apporta les clefs quelques momens avant qu'il expirât.

On lit dans la plupart des historiens , que le Gouverneur de Châteauneuf de Rendant, ayant capitulé avec du Guesclin , & promis de se rendre , s'il n'étoit point secouru avant le 12 de Juillet, vint avec les principaux officiers de sa garnison , mettre les clefs de la forteresse sur le cercueil du connétable, pour tenir la parole qu'il lui avoit donnée , & pour laisser un témoignage authentique de la haute estime dont il honoroit ce héros. C'est une anecdote brillante que l'on a cru pouvoir réformer, d'après deux manuscrits, l'un desquels est celui de Coassin , cité dans l'histoire du Languedoc , tom. iv , p. 372. D'ailleurs , le connétable mourut le 13 Juillet , & le Gouverneur devoit se rendre , " s'il n'étoit pas secouru " avant le douze. "

Du Guesclin , après avoir fait son

testament, demanda l'épée du connétable, la baïsa par respect, la remit au maréchal de Sancerre pour la rendre au Roi ; & s'adressant aux vieux militaires avec lesquels il combattoit depuis quarante ans : „ Souvenez-vous , leur dit-
 „ il , braves compagnons , de ce que je
 „ vous ai répété si souvent , qu'en quel-
 „ que pays que nous fissions la guerre ,
 „ les gens d'Eglise , les femmes , les
 „ enfans & le pauvre peuple n'étoient
 „ point nos ennemis. „ Il se recom-
 „ manda à Dieu , à la Vierge Marie ,
 „ & à leur très-sainte compagnie. „

Charles V pleura , avec toute la France, la mort du bon connétable ; & pour honorer la mémoire d'un héros qui avoit si bien mérité son estime & son affection , il le fit enterrer à S. Denis , auprès du tombeau qu'il s'étoit préparé pour lui-même , & dans lequel la Reine Jeanne de Bourbon étoit déjà inhumée.

[1380.]

Charles V avoit été empoisonné , dans sa jeunesse , par le Roi de Navarre , Charles le Mauvais. Un Médecin Allemand arrêta l'effet du poison , par une légère incision au bras , & avertit le Prince de le disposer à la

O 5.

mort , quand la plaie se refereroit d'elle-même ; ce qui arriva dans un tems où ce bon Roi craignoit sur-tout pour son Royaume, le malheur d'une minorité. Quelques heures avant sa mort , il avoit fait ouvrir les portes de son appartement , afin de voir encore une fois son peuple , d'en être vu ; de le bénir , & de se recommander à ses prières.

Ce Prince aimoit les lettres & les sçavans , ou les clercs & la sâpience , comme on parloit dans ce tems-là. Il avoit répondu à des murmures sur le cas qu'il en faisoit ; “ Les clercs où a sâpience , „ l'on ne peut trop honorer , & tant que „ sâpience sera honorée en ce Royaume , „ il continuera à prospérité ; mais quand „ déboutée sera , il décherra. „ Il n'avoit trouvé que vingt volumes dans sa bibliotheque ; il en laissa neuf cens , qu'il fit placer au Louvre , dans une des tours que l'on nomma “ LA TOUR „ DE LA LIBRAIRIE ; „ c'est ce qui a donné commencement à la bibliotheque du Roi , la plus riche & la plus précieuse de l'Europe. Ce n'est pas que depuis Charlemagne , nos Rois aient négligé les lettres au point de n'avoir ni livres ni bibliotheque ; mais , à leur mort , ils en faisoient des legs aux mo-

nafteres qu'ils protégeoient plus particulièrement. Le soin qu'eut Charles V de rassembler tous ses livres dans la tour de la librairie, le fait regarder comme le véritable fondateur de la bibliothèque du Roi, où, parmi tant de manuscrits précieux, se trouve l'inventaire des ornemens de la chapelle de ce Prince, n° 8356. Le détail en est surprenant par la prodigieuse quantité de vases, de croix d'or, de reliquaires, de diamans & de pierreries, dont cet écrit fait mention. Vingt-cinq croix d'or, & vingt-neuf d'argent; dix statues d'or, & quatre-vingt d'argent; quinze reliquaires d'or, & trente d'argent; trente-deux calices d'or & quinze d'argent, &c. &c. &c.





CHARLES VI, LE BIEN-AIMÉ.

[1380.]

C H A R L E S VI monta sur le trône, n'ayant pas encore atteint l'âge de majorité * ; & déjà il avoit fait concevoir les plus belles espérances, sur-tout du côté du courage. Un jour que le Roi, son pere, lui avoit permis de prendre, dans son cabinet, le bijou qui lui plairoit le plus, il avoit choisi une épée suspendue dans un coin, & qui n'avoit rien de brillant. Ce choix plut infiniment à Charles V, parce que son fils étoit trop jeune encore pour savoir que, par ce trait, il imitoit Achille.

Quelque tems après, il lui présenta d'une main un casque, & de l'autre une couronne d'or ; il dit, en prenant le

* L'édit perpétuel donné par Charles V, en 1374, avançoit d'un an le terme de la majorité de nos Rois, & la fixoit à quatorze ans commencés, au lieu de quatorze ans complets qu'on exigeoit auparavant ; & cette disposition, à laquelle on s'est toujours conformé depuis ce temps-là, a été suivie d'abord à l'égard de Charles VI.

casque : " Gardez , Sire , votre cou-
 ,, ronne. ,,

[1380.]

Le Duc d'Anjou , oncle du jeune Roi , étoit à Melun , d'où la Cour alloit se rendre à Reims , pour la cérémonie du sacre , & ne s'occupoit qu'à chercher le trésor que Charles V y avoit caché , pour servir de ressource dans les malheurs qu'il prévoyoit devoir bientôt fondre sur son Royaume. Les recherches étant inutiles , le Duc appella Philippe de Savoisi , Chambellan de confiance du feu Roi ; & ne pouvant tirer de lui le secret , ni par ses prières , ni par ses promesses ; il fait entrer un bourreau , & déclare à Savoisi , qu'une plus longue résistance va lui coûter la tête. La crainte de la mort l'emporte sur la fidélité. Le Duc d'Anjou trouve , dans un endroit de la muraille du château , une grande quantité de lingots d'or & d'argent ; il s'en empare , comme d'une chose qu'il lui étoit permis d'employer à l'expédition de Naples , qu'il méditoit ; & le défaut d'argent fut la première source des maux qui ne tarderent point à affliger la France.

[1381.]

Charles VI chassant dans la forêt de Senlis, prit un grand cerf, qui portoit un collier de cuivre doré, avec cette inscription latine: *Hoc me Cæsar donavit.* „ Cæsar m'a fait ce don. „ On raisonna beaucoup sur l'âge du cerf, & on crut assez généralement que ce CÉSAR étoit un des derniers Empereurs. Le Roi en prit occasion de mettre deux cerfs-volans pour supports des armes de France, qu'il réduisit à trois fleurs de lys; elles étoient auparavant sans nombre. Plusieurs prétendent cependant que cette réduction fut faite par Charles V. Il y avoit déjà long-tems que le petit sceau ne portoit que trois fleurs de lys, parce que l'espace étoit trop borné, pour en contenir un plus grand nombre.

[1381..]

Un chevalier Anglois défia au combat, un chevalier François, nommé Castelmorant. L'Anglois parut dans la lice, armé de toutes pièces, à la réserve des cuisses & des jambes qu'il avoit découvertes, sous prétexte d'une incommodité au genou. Il invite le François à l'imiter, lui jurant qu'il ne frappera

point sur ces endroits. Castelmorant le croit ; au troisieme coup , il a la cuisse percée. Le Comte de Bukingham fait conduire l'Anglois en prison , & propose au François de le lui remettre , afin d'en tirer une forte rançon. “ Je suis
 „ venu en Bretagne , répond celui-ci ,
 „ non pour gagner de l'argent , mais
 „ pour acquérir de l'honneur. Tout ce
 „ que je demande , c'est la liberté du
 „ prisonnier. „ Le Prince envoya une
 coupe d'or , & une somme considerable à Castelmorant , qui n'accepta que la coupe.

[1381.]

Les Flamands révoltés de nouveau contre leur Duc , mettent à leur tête Philippe d'Artevelle , fils du fameux Jacques d'Artevelle , brasseur de biere , qui , sous le règne de Philippe de Valois , s'étoit fait le chef d'une semblable révolte. Le Roi de France assemble une armée pour secourir son vassal. On délibéroit si ce jeune Prince marcheroit avec ses troupes ; mais il se fâcha de ce qu'on mettoit la chose en délibération ; & quoiqu'il n'eût que quatorze ans , & que la saison fût très-rigoureuse , il paya très-bien de sa personne à la bataille de Rosebecq , qui coûta quarante mille

hommes aux révoltés , & après laquelle il dit au Comte de Flandres : “ Beau
„ cousin , je vous ai aidé & secouru
„ tellement que vos ennemis sont dé-
„ confits. Combien que du tems de feu
„ Monseigneur , mon pere , dont Dieu
„ veuille avoir l'ame , vous fûtes fort
„ chargé d'avoir eu alliance , & favo-
„ risé nos ennemis les Anglois. Si vous
„ en gardez dorenavant , & je vous en
„ aurai en grace. „

[1382.]

Le Duc de Bourgogne , à la prise de Courtrai , enleve une horloge , dont il fait présent à la ville de Dijon : ce don étoit alors une chose rare & précieuse. La ville de Dijon la possède encore aujourd'hui.

[1383.]

Une armée Angloise étant débarquée en Flandres , le Roi assembla sa Noblesse , qui lui demanda que , pendant qu'elle seroit occupée à la guerre , on ne pût faire contre elle aucunes procédures de justice. La demande fut accordée ; & c'est le premier exemple que l'on trouve , dans notre Histoire , de l'usage de ce qu'on appelle LETTRES D'ÉTAT.

[1384.]

Le Prince Jean, Duc de Berri, avoit hérité de son frere Charles V, un grand goût pour les livres. Il se forma une bibliotheque, dont le catalogue contient environ cent volumes. Ce sont des Bibles, des Pseautiers, des Heures, des Traductions de quelques Traités particuliers des saints Peres, des Histoires anciennes, modernes, romanesques, &c. Il falloit des trésors pour faire une semblable collection. Le prix en est marqué dans ce catalogue, & on y trouve “des Bibles qui ont coûté trois „ cens livres; un Traité de la Cité de „ Dieu, deux cens livres; un Tite-Live, „ cent trente-cinq livres „ & ainsi des autres. Les copistes avoient trouvé l'art d'embellir les livres de mille ornemens riches, & d'un travail fort recherché; ce qui les rendoit beaucoup plus chers & plus rares, parce que le tems qu'ils mettoient à embellir leur écriture, n'étoit pas employé à copier.

[1386.]

Un chef de brigands, nommé Aymerrigot Tête-Noire, avoit amassé des

sommes immenses. Peu de jours avant sa mort, il assembla sa troupe, se choisit un successeur, & fit son testament en ces termes : “ Tout premierement ; je „ laisse à la chapelle S. Georges, pour „ les réparations , mille & cinq cens „ livres. *Item*, à ma mie, qui loyau- „ ment m’a servi ; & le surplus, leur-dit- „ il, en montrant son coffre fort , „ vous „ êtes compagnons , & devez être freres „ partagez entre vous tout bellement , „ & si vous ne pouvez être d’accord , & „ que le diable se mettre entre vous : „ vous voyez-là une hache bonne, forte, „ & bien tranchante , rompez l’arche ; „ (le coffre) & puis en ait qui en avoir „ eu pourra. „ Le diable se mit entre ces compagnons qui devoient être freres ; & la loi du plus fort régla la part que chacun eut au trésor du testateur.

[1387.]

La France se dispoisoit à profiter des troubles qui agitoient l’Angleterre , sous le règne de Richard II. Le connétable Olivier de Clifton devoit être l’ame de l’expédition qu’il alloit entreprendre , eu passant la mer , à la tête d’une bonne armée. Le Duc de Bretagne invita le Connétable à venir voir

le château de l'Hermine, qui étoit presque achevé. Après en avoir examiné les appartemens, on arrive à la tour; Clifson y entre le premier: des hommes apostés ferment la porte sur lui, le défarment, & le chargent de chaînes. Cette trahison fit échouer une entreprise, dont le succès paroissoit assuré, & qui auroit épargné à la France les plus grands malheurs.

Le Duc de Bretagne donne ordre au Sire de Bavalen, CAPITAINE du château de l'Hermine, de lier Clifson dans un sac, & de le jeter dans la mer. Le lendemain, le Duc demande à Bavalen s'il a exécuté ses ordres; il lui répond qu'ils ont été suivis exactement. Le Duc pleure & se désespère. Bavalen voyant que le repentir étoit sincère: „ Conso-
 „ lez-vous, monseigneur, lui dit-il, „
 „ le connétable est encore en vie. “ J'ai
 „ prévu que vous condamneriez un or-
 „ dre qui ne venoit que de votre colere. „
 Le Duc remercie Bavalen, loue sa prudence, & promet de lui tenir compte de ce service, „ le plus important qu'il
 „ ait jamais reçu. „

[1389.]

La famille royale, les grands officiers

& toute la haute noblesse du royaume s'assemblerent à S. Denis, où Charles VI devoit armer Chevaliers, le jeune Roi de Sicile, & son frere Charles d'Anjou. On observa toutes les loix anciennes de la chevalerie; & cette fête, après avoir été consacrée d'abord par les exercices de la religion, finis par des réjouissances très-profanes, pour ne rien dire de plus; car l'esprit de pure galanterie commençoit déjà à dégénérer en débauches.

Le Roi voulut que cette même assemblée, composée de ce qu'il y avoit de plus grand dans ses états, servit à honorer la mémoire du Connétable Bertrand du Guesclin. Il lui fit un service solennel dans l'Eglise de Saint Denis; & jamais pompe funébre n'avoit été plus majestueuse ni plus touchante. Ferri Cassinel, Evêque d'Auxerre, célébra la Messe: à l'offertoire il se rendit avec le Roi à la porte du chœur: on y vit paroître huit Chevaliers armés de toutes pièces, & montés sur des chevaux de bataille. Les quatre premiers représentoient le connétable, & portoient les armes qui lui avoient servi. Les quatre autres présentèrent les bannières du bon connétable; les Princes du sang & huit des plus grands Seigneurs de la Cour

déposèrent devant l'Autel quelques marques d'honneur qu'ils tenoient à la main , & qui caractérisoient la dignité de Connétable. Après cette cérémonie plus martiale que lugubre , l'Evêque monta en chaire , & prononça l'éloge de Bertrand du Guesclin. C'est , dit-on , le premier exemple d'une oraison funèbre , prononcée en France dans l'Eglise , au moins pour un particulier. L'éloquence du prélat , & le tendre souvenir que l'on conservoit encore pour le héros , firent fondre en larmes tous les auditeurs :

Les princes fondirent en larmes ,
Des mots que l'Evêque montrait ;
Car il disoit : Pleurez , gens d'armes ,
Bertrand qui t'retous vous aimoit.
On doit regretter les faits d'armes
Qu'il parfit au temps qu'il vivoit ;
Dieu ait pitié , sur toutes ames ,
De la fiemme ; car bonne étoit.

] 1389.]

Le 22 d'Août , Isabelle de Baviere ; que le Roi avoit épousée en 1385 , fit son entrée dans Paris ; le lendemain , Guillaume de Vienne , Archevêque de Rouen , (& non pas Jean de Vienne , comme le disent quelques historiens ,)

assisté de deux Evêques , fit la cérémonie du couronnement dans la sainte Chapelle. La fête préparée pour son entrée , étoit brillante , & offroit toute la délicatesse des mœurs de ce tems-là. On avoit élevé à la Porte-aux-Peintres , rue S. Denis , un ciel nué & étoilé. Les trois Personnes divines y étoient représentées ; & une troupe d'enfans habillés en anges , y exécutoient des concerts. „ Quand la Reine passa , dans sa litiere „ découverte sous la porte du Pa- „ radis , d'en-haut deux anges descendirent , tenant en leurs mains une „ très riche couronne d'or , garnie de „ pierres précieuses , & l'assirent moult „ doucement sur le chef de la Reine , „ en chantant ces vers : „

Dame enclose entre-fleurs-de-lys ,
Reine êtes-vous du Paradis ,
De France & de tout le pays ;
Nous en t'allons en Paradis.

Le Roi se déguisa pour être témoin de la pompe qui accompagnoit cette entrée. “ Savoisi, je te prie que tu montes sur mon bon cheval , & monterai „ derrière toi ; & nous nous habillerons „ tellement , qu'on ne nous connoisse „ point , & allons voir l'entrée de ma „ femme. . . Ils allerent donc par la

„ ville , en divers lieux , se avancerent
 „ pour venir au Châtelet à l'heure que
 „ la Reine passoit , où il y avoit moult
 „ de peuple & grand'presse ; & y avoit
 „ foison de sergens à grosses boulaies ,
 „ lesquels , pour deffendre la presse ,
 „ frapportoient de leurs boulaies bien &
 „ fort ; & se efforçoient toujours d'ap-
 „ procher , le Roi & Savoisi ; & les
 „ sergens qui cognoissoient mie le Roi
 „ ne Savoisi , frapportoient de leurs bou-
 „ laies dessus , & en eut le Roi plusieurs
 „ horions sur les épaules bien assis ; &
 „ au soir , en la présence des dames &
 „ des demoiselles , fut la chose récitée ,
 „ & on commença à en bien farcer , &
 „ le Roi même se fargoit des horions
 „ qu'il avoit reçus. „

Le lendemain de cette entrée , la ville
 de Paris fit , selon l'usage , son présent
 au Roi & à la Reine. Les députés s'é-
 tant mis à genoux , dirent : “ Très-cher
 „ & aimable Sire , vos bourgeois de Pa-
 „ ris vous présentent ces joyaux. „ C'é-
 „ toient des valets d'or bien travaillés.
 „ Grand merci , bonnes gens , répon-
 „ dit le Roi ; ils sont biaux & riches. „
 Ils allerent ensuite chez la Reine , à qui
 deux hommes déguifés , l'un en ours ,
 & l'autre en licorne , offrirent des pré-
 sents encore plus riches.

[1389.]

Charles VI faisoit la visite de son royaume. Etant à Montpellier avec Louis, Duc de Touraine, son frere, depuis Duc d'Orléans, aïeul de Louis XII, il leur prit à tous deux une impatience de jeunes gens, de revoir leurs femmes. Ils firent une gageure à qui seroit le premier à Paris. Le dernier arrivé devoit payer cinq mille francs d'or. Ils partirent en même tems, suivis seulement de deux gentilshommes, & chacun prit le chemin qu'il crut le plus court. Comme il n'y avoit point encore de postes établies en France, ils prenoient des relais de ville en ville, & couroient jour & nuit. Le Roi s'arrêta à quarante lieues de Paris, & dormit cinq heures, qui lui coûtèrent cinq mille francs d'or, son frere étant arrivé, le cinquieme jour, six heures avant lui. Leurs maisons ne se rendirent à Paris, que trois semaines après.

[1392.]

Pierre de Craon ayant eu l'imprudence d'appuyer les soupçons que la Duchesse d'Orléans avoit sur la fidélité, de son mari, fut chassé de la Cour,
sans

sans qu'on lui en dit la cause. De Craon attribuant sa disgrâce au Connétable Olivier de Clisson, le fit assassiner, & se réfugia en Bretagne. Le Roi marcha avec une armée contre le Duc de Bretagne, pour le punir du refus qu'il faisoit de lui livrer le coupable. Étant au milieu d'une forêt, entre le Mans & Angers, un grand homme, d'une figure hideuse, s'élance d'entre les arbres, & lui dit en saisissant la bride de son cheval : " Roi, ne chevauche plus avant, „ mais retourne; car tu es trahi; „ & disparoit, en répétant les mêmes mots avec une voix de tonnerre. Au même instant, on relevoit l'épée d'un homme d'armes, qui étoit tombée hors du fourreau; le Roi croit qu'on en veut à sa vie; ceux qui l'environnent lui paroissent autant d'ennemis; il frappe à droite & à gauche: Guillaume Martel, un de ses chambellans, eut l'adresse de sauter sur la croupe de son cheval, &, l'embrassant par derrière, facilita les moyens de le descendre & de le désarmer: alors le Roi tomba dans un assoupissement léthargique qui dura trois jours. Il n'apprit qu'avec horreur ce qui lui étoit arrivé; il en demanda pardon, se confessa, fit plusieurs vœux; & ce fut à cette occasion que l'on porta à S. Denis une

châsse d'or de deux cens cinquante-deux marcs , pour renfermer les reliques de S. Louis.

[1393.]

Dans une assemblée générale de l'université de Paris , on trouva par le compte des suffrages , dix mille membres qui avoient droit de donner leur voix. Ce corps étoit alors si nombreux , que dans les processions qu'il faisoit à S. Denis , la tête du cortège entroït dans l'Eglise de l'abbaye , avant que le recteur ne fût sorti de celle des Mathurins de Paris.

[1393.]

La santé de Charles commençoit à se rétablir , quand un nouvel accident le fit retomber dans son premier état. Une dame Allemande , de la maison de la Reine , se maria ; & la noce se fit à l'hôtel de la Reine Blanche , fauxbourg S. Marceau. Il y eut bal , le Roi s'y rendit déguisé en sauvage , avec quatre jeunes Seigneurs qu'il tenoit enchainés. Leur habit étoit de toile enduite de poix-résine , sur laquelle on avoit collé de la laine. Le Duc d'Orléans approcha un flambeau d'un de ces sauvages ; le feu prit à l'habit , & se communiqua aux

autres masques, qui ne pouvoient se séparer à cause de leurs chaînes. La Duchesse de Berri eut la présence d'esprit d'envelopper le Roi avec la queue de sa robe, & d'étouffer le feu. Ce Prince fut le seul qui échappa; le jeune Comte de Joinigny, étouffé par la flamme, expira sur le champ: le bâtard de Foix, Aymard de Poitiers, & Hugues Guislain, ne survécurent que trois jours. Cet accident augmenta les rechûtes du Roi; le danger qu'il avoit couru dans cette occasion, ne sortoit point de son esprit, & les accidens de la maladie en devinrent plus longs & plus fâcheux. *

[1393.]

Tandis que le peuple remplissoit les

* On dit que les cartes à jouer furent inventées à l'occasion de la maladie de Charles VI., pour l'égayer dans ses momens de tristesse & de mélancolie. Un peintre lui en avoit présenté les figures peintes sur des cartons, & formant l'image d'un royaume. Il y avoit des Rois, des Reines & des chevaliers, ou valets; ceux-ci représentoient la noblesse; le cœur désignoit le clergé; le pique, les militaires; le treffe, les laboureurs; le carreau, les artisans. Les différentes combinaisons de ces figures ont donné lieu, dans la suite, aux différens jeux de cartes.

Eglises pour assister aux prières ordonnées par les Evêques, afin d'obtenir du Ciel la guérison du Roi, on employoit à la Cour les efforts de la magie. On fit venir de Languedoc un nommé Arnaud Guillem, homme célèbre par les secrets & les connoissances mystérieuses, qu'il prétendoit trouver dans l'astrologie. C'étoit un fourbe qui en imposoit, à la faveur d'un livre qu'il disoit avoir été donné du Ciel à Adam, pour le consoler de la mort d'Abel. Ses opérations furent aussi inutiles, qu'elles étoient ridicules & criminelles. Ce qu'il y eut de surprenant encore, c'est que les principaux de la Cour, & la Reine même, paroissent ajouter foi aux chimères de cet imposteur, & que l'on employa plusieurs fois ces sortes de moyens. On en revint cependant aux remèdes humains, sans cesser d'avoir recours aux vœux & aux prières publiques.

(1394.)

On rend une ordonnance irrévocable, par laquelle tous les Juifs sont bannis à perpétuité du royaume de France. Cet exil est le dernier dont on ait puni les usures excessives qu'on leur reprochoit. Plusieurs familles se retirèrent à Metz,

qui étoit alors une ville impériale & libre ; quand elle a passé sous la domination de nos Rois , les Juifs ont continué d'y être tolérés.

(1395.)

Vers ce tems-là , François de Mayrons ayant été exclus de toute prétention au bonnet de Docteur , à titre d'incapacité , voulut montrer le contraire , en soutenant une thèse qui dura depuis cinq heures du matin , jusqu'à sept du soir. Les autres bacheliers se piquèrent de l'imiter : telle est l'origine de la thèse appelée la Sorbonique.

(1398.)

L'Empereur Vinceſlas vint en France , pour conférer avec le Roi , sur les moyens de finir le schisme qui désoloit depuis long-tems la Chrétienté. La Cour alla le recevoir à Reims : surpris d'abord de l'éclat des meubles précieux qui ornoient son appartement , il le fut bien davantage , lorsque Robert de Boissai lui dit , " Seigneur , puisque ,
 „ tout ceci vous plaît , le Roi mon maître vous le donne. Il vous prie d'avoir pour agréable , ce petit présent ,

„ & de lui faire l'honneur de dîner demain avec lui. „ L'Empereur ne put se rendre à l'invitation qu'il avoit acceptée , parce que , selon sa coutume , il s'étoit enivré dès le matin , de façon à ne pouvoir paroître de toute la journée. On remit la fête au jour suivant , & Vincennes , par un effort extraordinaire , se modéra assez , pour être en état de s'y rendre. Le repas fut d'une somptuosité sans exemple pour la Cour Impériale. „ La vaisselle d'or & d'argent y cou-
 „ roit , dit Froissart , à telle largesse ,
 „ comme si elle eût été de bois. „ Toute cette vaisselle , & tous les riches ameublemens de la table du banquet , furent donnés à l'Empereur & à les officiers. Ce présent seul étoit estimé deux cens mille florins d'or.

(1399.)

Il y eut à Paris une si grande mortalité , que l'on y défendit le son des cloches , & même les convois pour les enterremens. Ce fléau avoit aussi gagné les provinces. Philippe , Duc de Bourgogne , en mourut : il étoit le Seigneur le plus riche en fonds de terres qu'il y eût alors ; mais l'excès de sa dépense l'avoit appauvri au point que la Du-

cheste , son épouse , renonça à la communauté ; ce qu'elle fit , selon la coutume de ce tems-là , " en décrochant „ sa ceinture avec ses clefs & sa bourse „ se , qu'elle mit sur le cercueil de son „ mari. „

(1400.)

La Reine & le Duc d'Orléans profitoient de la maladie du Roi , pour disposer à leur gré des revenus de la Couronne , & laissoient la famille Royale manquer du nécessaire. Charles fit venir un jour la gouvernante de ses enfans , qui lui avoua que souvent ils n'avoient ni de quoi vivre , ni de quoi s'habiller. Je ne suis pas mieux traité , répondit-il , en lui donnant , pour la vendre , une coupe d'or , dans laquelle il venoit de boire.

(1402.)

La confrérie de la passion , autorisée de la protection du Souverain , forme le berceau de la scène Française , en élevant un théâtre dans la grande salle de l'hôpital de la Trinité. Peu de tems après , une autre société , sous le nom d'ENFANS SANS SOUCI , fit dresser aux

Halles , un théâtre sur lequel ils représentoient des pièces qu'ils appelloient **SOTISES**. Les sujets étoient pris des aventures les plus plaisantes qui se passaient dans la ville. La confrérie de la Passion ne put se soutenir , qu'en adoptant cette troupe appelée la **JOYEUSE INSTITUTION** ; & cette société dura jusqu'au moment où l'on défendit les représentations des **MYSTERES** , en 1548.

(1405.)

Le Duc d'Orléans , frere du Roi , descendoit avec la Reine la montagne de Saint Germain ; on ne pouvoit plus retenir les chevaux , & il couroit risque d'être précipité dans la Seine , sans un écuyer qui eut la présence d'esprit de couper les traits. Le Prince effrayé du danger auquel il venoit d'échapper , fait publier qu'il payera ses dettes au plutôt. Huit cens créanciers se présentent au jour indiqué. Le Duc avoit changé d'avis , & ses officiers donnerent cette réponse au lieu d'argent :
 „ Le Prince vous fait beaucoup d'honneur de vous devoir , & vous aurez tout lieu d'être flattés qu'il daigne
 „ penser à vous quelquefois „

(1406.)

Simon de Gramaud , patriarche d'Alexandrie , rapporte cette anecdote dans un des plaidoyers qu'il prononça devant l'assemblée du clergé : “ Il y avoit
 „ dans un monastere un religieux qui
 „ souhaitoit fort d'être abbé. Il affectoit
 „ pour cela une vie très-exemplaire. Il
 „ jeûnoit quatre fois la semaine , sans
 „ jamais y manquer. Il arriva donc qu'on
 „ le choisit pour gouverner l'abbaye ;
 „ dès ce moment-là il ne jeûna plus ;
 „ & comme on lui demandoit pour-
 „ quoi il avoit si-tôt oublié cette louable
 „ coutume : C'est , répondit-il , que je
 „ faisois alors la vigile de la fête que
 „ je célèbre maintenant „

[1408.]

Le Duc de Bourbon , surnommé le Bon , repondit à un délateur qui lui présentoit un mémoire contenant les fautes commises par plusieurs de ses officiers : “ Avez-vous tenu registre des
 „ services qu'ils m'ont rendus ? „

(1411.)

Les divisions qui régnoient parmi les

grands, depuis plusieurs années, éclatèrent plus ouvertement ; & toute la France se trouva partagée en deux factions presque également puissantes ; celle du Duc d'Orléans que l'on appelloit des ARMAGNACS, & celle du Duc de Bourgogne appelée des BOURGUIGNONS. La première portoit pour marque distinctive une croix blanche, à angles droits, & la seconde une croix rouge oblique, appelée de SAINT ANDRÉ. Ces deux factions mirent plus d'une fois le Royaume à deux doigts de sa perte.

[1414.]

Au siège d'Arras, on vit, pour la première fois, l'usage des arquebuses ou des CANONS A MAINS, comme on les appelloit alors ; l'histoire en parle dans ces termes : „ Les assiégés firent une „ continuelle décharge de grosses balles „ de plomb, qu'ils tiroient avec des tuyaux de fer, par plus de deux cens „ ouvertures qu'ils avoient faites dans „ les murailles, & qui causerent la „ mort à beaucoup de gens. „

[1415.]

Henri V, Roi d'Angleterre, déclare

la guerre à la France , par une lettre dont le titre étoit , “ Au sérénissime „ Prince Charles , notre cousin , & ad- „ versaire , de France , Henri , par la „ grace de Dieu , Roi d’Angleterre & „ de France. „ Les menaces que renfermoit cette lettre , eurent bientôt leur effet , par la malheureuse bataille d’Azincourt , livrée & perdue , avec les mêmes circonstances que celles de Créci , sous Philippe de Valois ; & de Poitiers , sous le Roi Jean. Une armée fatiguée par une longue marche , demande le passage libre jusqu’à Calais , à condition de réparer le dommage causé par sa descente en France ; on la force d’accepter le combat , & elle défait les François trois fois supérieurs en nombre ; leur tue dix mille hommes , & fait quatorze mille prisonniers.

Jean de Montaigu , Archevêque de Sens , fut tué en combattant avec une valeur incroyable. “ Il portoit , dit un „ auteur contemporain , „ au lieu de mitre , un bassinet ; „ pour dalmatique , „ un haulbergeon ; pour chasuble , la „ pièce d’acier ; & au lieu de crosse , „ une hache. „

[1417.]

Louis Bois-Bourdon , grand-maître

d'hôtel de la Reine, soupçonné de quelques intrigues avec cette Princesse, fut arrêté & appliqué à la question, où il avoua plus de choses qu'on n'en vouloit apprendre. On le précipita dans la Seine, pendant la nuit, après l'avoir enfermé dans un sac de cuir, sur lequel on mit cette inscription : LAISSEZ PASSER LA JUSTICE DU ROI. La Reine fut reléguée à Tours.

(1418.)

La Reine de France, exilée à Tours, s'étoit unie au Duc de Bourgogne, & revint avec lui dans Paris, où son entrée ressembloit à un triomphe. Le Duc affectoit des manières populaires ; & il souffrit que le bourreau vînt lui toucher dans la main, en qualité de capitaine d'une milice bourgeoise, composée de la plus vile populace, & toute dévouée à la faction Bourguignone.

(1419.)

La ville de Rouen, assiégée par les Anglois, se défendit jusqu'à la dernière extrémité, & trente mille personnes y moururent de faim. Le Roi d'Angleterre ne voulant recevoir les

assiégés qu'à discrétion, ils sapperent cinq cens toises de leurs murailles, résolus de mettre le feu aux quatre coins de la ville; de sortir par la brèche, hommes, femmes & enfans, & de s'ouvrir un passage au milieu du camp des assiégeans : cette résolution leur procura des conditions tolérables; & la ville se rendit le treize Janvier, après sept mois de siège.

[1420.]

La Reine vouloit perdre le Dauphin, son fils unique, pour se venger du consentement qu'il avoit donné à son exil, & de la perte d'un trésor qu'il lui avoit fait enlever. Sa haine lui inspire l'affreux projet d'exclure de la couronne celui qui en étoit l'unique héritier légitime. On attaque les places qui tenoient pour ce jeune Prince; & on fait un traité à Troyes, le 21 Mai, avec Henri V, Roi d'Angleterre, par lequel on le reconnoît régent & héritier du Royaume de France. Afin d'autoriser ce titre, on lui donne en mariage la Princesse Catherine, sœur du Dauphin.

Le Dauphin en appella à Dieu & à son épée, de tout ce que la Cour venoit de régler au préjudice de ses droits: il

prit le titre de Régent, & transféra à Poitiers le Parlement avec l'Université de Paris. "Alors, dit Mézeray, pres-
 „ que tout fut double dans le Royaume :
 „ il y avoit deux Rois, deux régens ,
 „ deux conseils, deux parlemens, deux
 „ Connétables , deux Chanceliers ,
 „ deux amiraux , & ainsi de tous les
 „ grands officiers , sans parler de la
 „ multitude des Maréchaux de France
 „ * ; chaque parti en fit sept ou huit. „

[1422.]

Le Dauphin étant à la Rochelle , tenoit conseil dans une chambre de la maison qu'il occupoit : le plancher foudit tout-à-coup ; mais la chaise où le Prince étoit assis , portoit entièrement sur un gros mur , où il demeura seul ;

* La dignité des maréchaux de France n'étoit encore qu'une commission , & on n'en avoit que deux à la fois ; il y en eut quatre sous ce règne , ainsi que sous celui de François I. , à cause des grandes guerres que ces Princes eurent à soutenir. Dans la suite , le nombre n'en fut plus fixé ; mais ils avoient chacun leur département. François I. établit que cette dignité seroit donnée à vie ; ce qui la rendit beaucoup plus honorable.

tous ceux qui l'accompagnoient , tomberent , furent blessés , & plusieurs en moururent. Peu de jours après , il reçut la nouvelle de la mort du Roi son pere. Henri VI , encore au berceau , étoit reconnu Roi de France ; & Charles VII , âgé de vingt ans , se trouvoit forcé d'entreprendre la conquête d'un Royaume qui ne pouvoit appartenir qu'à lui seul.



CHARLES VII, LE VICTORIEUX.

[1422.]

CHARLES VII, le jour même qu'il reçut la nouvelle de la mort du Roi son pere, prit le deuil*, en s'ha-

* Le deuil de nos Rois étoit alors « d'être habillé » tout en rouge, & manteau, robe, & chaperon... » Le service fait, dit Montrelet, tout incontinent » le Roi se vêtit de pourpre, qui est la coutume » de France, pour ce que si-tôt que le Roi est » mort, son fils plus prochain, (l'héritier de sa » couronne,) se vêt de pourpre, & se nomme » Roi; car le royaume n'est jamais sans Roi.

Les Reines prenoient l'habit blanc; ce qui a fait donner aux veuves de nos Rois le nom de REINES-BLANCHES. Anne de Bretagne est la première qui ait pris l'habit noir. (*Voyez ci-après sous l'année 1514.*

Il ne seroit pas aisé de prouver que le noir n'a pas toujours été la couleur qui marquoit le deuil parmi les François. C'étoit l'usage des Grecs, dont les Romains l'ont emprunté; & il est au moins vraisemblable que les Gaulois, qui avoient adopté toutes les coutumes de leurs vainqueurs, ne s'en sont pas écartés sur ce point.

billant d'écarlate; le lendemain, dans la même chapelle où il venoit d'enten-

Il faut remonter jusqu'à la fin du douzième siècle, pour appercevoir, dans nostre histoire, des vestiges de cet usage; &, plus de deux cens ans après on ne trouve encore que les grands seigneurs qui parussent avoir le droit de porter le deuil. On peut dire que les idées ne sont point entièrement changées à cet égard, & que souvent bien des personnes ne prennent le deuil que parce qu'elles y trouvent une sorte de distinction honorable.

Il n'y a pas bien long-tems qu'on ne prenoit le deuil que pour pere & mere, mari & femme; &, dans la plûpart de nos provinces, on le portoit, parmi le peuple, avec un simple crêpe noir au chapeau, ou avec des paremens & boutons noirs qu'on faisoit mettre aux habits, de quelque couleur qu'ils fussent. Dans un état plus relevé, on ne prenoit que la veste, les hauts-de-chausses & les bas noirs. Tous ces deuils étoient d'un an.

Aujourd'hui, telle est la durée des deuils;

Pere & mere, six mois.

Grand-pere & grand'-mere, quatre mois & demi.

Frere & sœur, deux mois.

Oncle & tante, trois semaines.

Cousin germain, quinze jours.

Oncle à la mode de Bretagne, onze jours.

Cousin issu de germain, huit jours.

dre la messe , il fit élever une bannière aux armes de France ; & tous les Sei-

Femme pour son mari , un an & six semaines.

Mari pour sa femme , six mois.

Il n'y a d'exception que pour les parens dont on hérite. Par exemple , le deuil d'un frere n'est ordinairement que de deux mois ; il est de six , quand on en hérite ; il se porte comme celui de pere & de mere.

Les ecclésiastiques ne portoient jamais le deuil , & on ne le prenoit point pour eux ; ils ont d'abord commencé par le porter pour pere & mere : on vient de mettre en question s'il faut prendre le deuil pour les abbesses ? & il semble qu'on se décide pour l'affirmative.

Autrefois porter le deuil , c'étoit être habillé de noir ; & on s'en tenoit-là. Aujourd'hui l'étiquette des deuils est une science ; & c'est presque un mérite , que d'en sçavoir indiquer à propos toutes les variations.

Deuil de peres & de meres.

Il est de six mois ; les trois premiers , pour les femmes , la laine en fleur , papeline , ou raz de Saint-Maur ; la garniture d'étamine avec effilé uni ; les bas & les gants de soie noire , souliers & boucles bronzés.

En grand habit , on prend les bonnets d'étamine noire ; les barbes plates , garnies d'effilé uni ; la coëffe pendante ; les mantilles & l'ajustement

gneurs, qui étoient présens, crièrent :
VIVE LE ROI. Peu de tems après, il se

de même étoffe ; & les manches de crêpe blanc , garnies d'éfilé uni , pendant les six premières semaines.

Si c'est en robe , on porte les bonnets, les barbes, les manches & le fichu de crêpe blanc , garnis d'éfilé uni.

Au bout des six semaines , on quitte la coëffe , on prend les barbes frisées , & on peut mettre les pierres noires.

Les trois mois finis , on prend la soie noire pour six semaines ; le pou-de-soie en hiver ; le taffetas de Tours en été , avec les coëffures , manches , fichu de gaze brochée , garnis d'éfilé découpé , soit en grand habit , soit en robe ; & on peut porter les diamans.

Les six dernières semaines sont de petit deuil. On porte le blanc uni , ou le noir & blanc , avec la gaze brochée , & les agrémens pareils.

Les hommes portent l'habit de drap sans boutons ; les grandes pleureuses pendant les trois premières semaines , & les petites seulement pendant les trois suivantes ; manchettes & cravatte de batiste , à ourlet plat : souliers broûzés , bas de laine , épée & boucles noires ; l'épée garnie de crêpe.

Ensuite , pendant six semaines , on prend l'habit de drap avec les boutons ; manchettes de batiste garnies d'éfilé uni ; bas de soie noirs ; souliers de peau de chèvre ; crêpe à l'épée ; boucles noires.

fit couronner à Poitiers, sans grand appareil ; & ses ennemis , avec leurs par-

Pendant six autres semaines , l'habit de drap avec les boutons ; manchettes de mouffeline garnies d'éfilé uni ; bas de soie noirs, boucles & épée d'argent ; un ruban noir à l'épée.

Enfin, pendant les six dernières semaines, l'habit de soie , veste noire & blanche ; manchettes d'entoilage , garnies d'éfilé découpé , ou de mouffeline brodée garnie d'éfilé ; plumet au chapeau ; bas blancs ; épée & boucles d'argent ; nœud d'épée noir & blanc ; talons rouges.

Carrosse & harnois noirs , pendant quatre mois & demi ; guides & cocardes blanches , pendant les six dernières semaines.

Grands-peres & grand'-meres.

L'étiquette est la même ; mais le deuil n'est que de quatre mois & demi ; six semaines en laine , six en soie , & six en petit deuil.

Freres & sœurs.

La laine , pendant un mois ; quinze jours , la soie ; quinze autres jours , le petit deuil.

Oncles & tantes.

Le deuil est de trois semaines , & peut se porter en soie ; quinze jours avec éfilé ; sept jours avec gaze brochée , ou blonde.

Cousins-germains.

Quinze jours ; huit avec éfilé ; sept avec gaze brochée , ou blonde.

tisans, ne l'appelloient que LE PETIT
ROI DE BOURGES.

Oncles à la mode de Bretagne.

Onze jours; six en noir, cinq en blanc.

Cousins issus de germain.

Huit jours; cinq en noir, trois en blanc.

Maris.

Le deuil est d'un an & six semaines. Pendant les six premiers mois, les veuves portent le raz de Saint-Maur de laine; la robe à grande queue, retroussée par une ganse attachée au jupon sur le côté, & qu'on fait ressortir par la poche; les plis de la robe arrêtés autour de la taille; les deux devants joints par des agraffes, ou des rubans; point de compere; les manches en pagode.

La coëffure de batiste à grand ourlet; les manches plates, à un rang & grand ourlet; le fichu de batiste, aussi à grand ourlet; une ceinture de crêpe noir agrafée par-devant, les deux bouts pendans jusqu'au bas de la robe.

Une écharpe à l'antique, de crêpe, plissée par-derrière; la grande coëffe, aussi de crêpe noir; les gants, les fouliers & les boucles bronzés; le manchon revêtu de raz de Saint-Maur, sans garniture, ou l'éventail de crêpe.

Les six autres mois, la soie noire; les manches & garniture de crêpe blanc, & les pierres noires, si l'on veut.

Charles VII étoit réduit à de telles

Pendant les six dernières semaines, le noir & le blanc seulement, & non pas le blanc uni. La coëffure & les manches de gaze brochée; les agrémens, ou tout noirs, ou tout blancs.

Les anti-chambres doivent être tendues de noir; la chambre à coucher & le cabinet, de gris, pendant un an; les glaces cachées pendant six mois.

Les veuves ne peuvent point paroître à la cour, qu'au bout des six premiers mois; les hommes peuvent y paroître, dès les premiers jours de leur deuil.

Femmes.

Le deuil est de six mois, & se porte suivant l'étiquette détaillée ci-dessus, à l'article *Pere & mere.*

Deuils de Cour.

Tous les deuils où l'on drape, se partagent en trois tems; la laine, la soie & les pierres noires; le petit deuil & les diamans.

Dans ceux où l'on ne drape point, les femmes portent les diamans, & les hommes, l'épée & les boucles d'argent.

Quand les deuils sont en jours pairs, on prend le noir pendant la première moitié; & le blanc, ou le petit deuil, pendant la seconde. Quand ils sont en jours impairs, la plus forte moitié se porte en noir: par exemple, si le deuil est de quinze jours, on prend le noir huit jours; & le blanc, les sept jours suivans.

extrémités , qu'il s'enfermoit dans son appartement , pour y prendre ses repas , afin que l'on ne vît point la mauvaise chere qu'il faisoit. Saintrailles & la Hire le trouverent un jour à table avec la Reine ; tout le dîner consistoit en deux poulets , & une queue de mouton. Charles n'avoit pas même assez d'argent pour fournir à une dépense si modeste : la Reine , Marie d'Anjou , y suppléoit , en vendant ses bagues , ses bijoux , sa vaisselle , & jusqu'à l'argenterie de sa chapelle ; encore y trouvoit-elle le moyen de faire des présens à ceux qu'il falloit retenir ou attirer dans le parti du Roi. La prudence & la fermeté de cette Princesse ne furent pas d'un moindre secours , soit pour animer les capitaines & relever le courage des troupes , soit pour découvrir & deconcerter les projets des ennemis , ou donner des conseils , & proposer des ressources qui furent souvent d'une grande utilité.

[1427.]

Le Comte de Dunois marchoit au secours de Montargis , & se proposant de faire deux attaques au camp des

Anglois , il avoit confié la premiere à Etienne de Vignoles , dit la Hire. Ce chevalier rencontre un prêtre , & lui demande l'absolution : le prêtre lui dit de se confesser d'abord. La Hire répond qu'il n'en a pas le tems ; qu'il est trop pressé de tomber sur l'Anglois ; qu'au reste , il a fait tout ce que les gens de guerre ont coutume de faire : „ Sur „ quoi le chapelain lui bailla l'absolu- „ tion telle quelle. „ La Hire se met à genoux , & fait cette priere : „ Dieu , „ je te prie , que tu fasses aujourd'hui „ pour la Hire , autant que tu voudrois „ que la Hire fit pour toi , s'il étoit „ Dieu , & que tu fusses la Hire. „ La défaite entiere des Anglois , la levée du siège de Montargis , où l'on espéroit à peine de faire entrer un convoi , fut l'époque de la supériorité que les armes du Roi reprirent sur les Anglois.

Ce même la Hire étoit venu , quelque tems avant cette expédition , rendre compte au Roi d'une affaire importante ; le Roi occupé d'une fête qu'il vouloit donner , lui en fit voir les apprêts , & lui demanda son avis ; „ Je „ pense , dit la Hire , que l'on ne sçau- „ roit perdre son Royaume plus gaiement. „

[1428.]

[1428.]

* Les Anglois entreprennent de ruiner le parti de Charles VII, & commencent par le siège d'Orléans. Une jeune payfanne, appelée Jeanne d'Arc, âgée de dix-neuf ans, native de Domremi, près Vaucouleurs sur la Meuse, va trouver le Seigneur de Baudricourt, Gouverneur de Vaucouleurs, & lui dit :
 „ Capitaine messire, sçachez que Dieu,
 „ depuis aucun tems en ça, m'a plu-
 „ sieurs fois fait à sçavoir & commandé

* En 1429, on vit la fin du grand schisme d'Occident qui avoit désolé la Chrétienté pendant plus de cinquante ans. La France montra le zèle le plus vif & le plus constant à proposer, à faire valoir & adopter les moyens qu'elle jugeoit propres à terminer les maux qui affligeoient l'église. Les assemblées multipliées de ses évêques; les écrits nombreux & sçavans de son université; les travaux des grands hommes de tous les ordres, qu'elle avoit dans son sein; la tenue des conciles qu'elle procurera; la soustraction d'obédience; la réunion des monarques, des princes & des cardinaux; tout fut employé; tout parut inutile jusqu'au moment où le cardinal de Foix eut la gloire de consommer cette grande affaire, & de rendre à l'église les services les plus importans.

Tome I.

Q

„ que j'allasse devant le gentil Dauphin,
 „ qui doit être & est vrai Roi de France,
 „ & qu'il me baillât des gens-d'armes ,
 „ & que je leverois le siège d'Orléans ,
 „ & le menerois sacrer à Reims. „ Baudricourt prend toutes les mesures que la prudence inspire en pareil cas , & , après biens des délais , se croit obligé d'envoyer au Roi cette jeune héroïne , si connue sous le nom de LA PUCELLE D'ORLEANS.

(1429.)

* Après un mûr examen, le Roi &

* En examinant le phénomène que l'histoire présente dans la personne de Jeanne d'Arc , la critique , même la plus sévère , se trouve au moins dispensée de vérifier les faits. Tous les historiens en parlent; tous les monumens en font foi ; & il n'est plus possible à un esprit droit & judicieux de les révoquer en doute. Il reste à découvrir si tant de choses merveilleuses furent l'effet d'une inspiration du ciel ou de la magie ; d'une adroite politique , ou de l'illusion. C'est à quoi se sont attachés plusieurs écrivains célèbres , en parlant d'une fille de dix-sept à dix-huit ans , née de parens pauvres , élevée à la campagne , appliquée dès son enfance à de petits soins domestiques , & que l'on vit passer tout-à-coup dans une armée ;

son conseil confient à Jeanne d'Arc la conduite d'un convoi considérable que l'on se proposoit de faire entrer dans

y partager les fonctions & l'autorité des chefs; ranimer les espérances de son Roi, & le faire sacrer solennellement; inspirer la confiance aux troupes; soutenir ou modérer leur ardeur; assurer, par son intelligence, le succès de plusieurs expéditions périlleuses; déconcerter enfin les projets d'un ennemi puissant, que des victoires multipliées rendoient redoutable & presque invincible.

Sans entrer ici dans une discussion qui seroit trop étrangère au plan de ce recueil, il suffira d'indiquer les sources où l'on peut puiser des autorités, des faits & des preuves propres à combattre un système qui n'est fondé que sur des conjectures.

Rapin-Thoyras dit dans son Histoire d'Angleterre, tom. iv, pag. 156: « Il faut considérer » que nous n'avons qu'un seul auteur contempo-
 » rain qui nous ait fait connoître la Pucelle....
 » Monstrelet est l'auteur dont je veux parler. »

Le seul recueil de M. Godefroy offre cinq historiens François, contemporains, & qui avoient vu la Pucelle. Jean & Alain Chartier, le Hérault Berri, un historien anonyme, & Gui-Pape, sçavant magistrat du parlement de Grenoble. Monstrelet, Flémand, pourroit suffire contre ce sentiment que Rapin-Thoyras s'efforce en vain d'établir: «
 » Politique & illusion; ce fut l'ame de toutes ces
 » grandes aventures. »

Orléans. Le succès répond a ses promesses, & surpasse les espérances qu'elle avoit pu donner. Elle se distingue dans toutes les sorties que l'on fait sur les assiégeans; la ville d'Orléans est délivrée, & les Anglois n'éprouvent plus que des pertes. Quoique le Comte de Dunois & tous les autres capitaines se fussent signalés à la défense de la place, toute la gloire en demeura à Jeanne d'Arc, qui reçut alors le glorieux titre de **PUCELLE D'ORLEANS**. Dans la suite, on établit une fête qui se célèbre encore tous les ans, le huit de Mai, jour de la délivrance de la ville: on y prononce l'éloge de la Pucelle, dont le souvenir

On peut ajouter à ces écrivains le chancelier Gerson, ou le Flamand Henri Gorickeim, à qui les critiques attribuent cette espece d'apologie de la Pucelle d'Orléans; un Allemand, auteur anonyme d'un livre intitulé, **DE LA SIBILLE DE FRANCE**; Jean Nider, aussi Allemand; S. Antonin; le pape Pie II, ou son secrétaire, Jean Gobelins; Martin Franc; plusieurs autres écrivains contemporains; & un grand nombre d'autres anciens, soit François, soit étrangers, dont les sentimens ne sont point douteux sur la protection particuliere que le ciel accorda visiblement à la France en cette occasion.

est toujours aussi cher aux François, qu'il est odieux au peuple qu'elle a vaincu.

[1429.]

Après la levée du siège d'Orléans, le connétable de Richemont se rendit à l'armée, malgré le Roi; & la Pucelle osa proposer de l'attaquer, pour le forcer d'obéir aux ordres du Prince. Le Connétable en fut informé, & lui dit, en arrivant au camp : " Jeanné, on m'a
 „ dit que vous me vouliez combattre :
 „ je ne sçais si vous êtes de par Dieu,
 „ ou non : si vous êtes de par Dieu, je
 „ ne vous crains rien ; car Dieu sçait
 „ mon bon vouloir : si vous êtes de par
 „ le Diable, je vous crains encore
 „ moins. „ Cependant il la traita avec plus d'égards, dès qu'il la connut, & se recommanda même à elle pour rentrer dans les bonnes grâces du Roi.

[1429.]

La Pucelle avoit annoncé d'abord, que sa mission se bornoit à deux choses ; la délivrance d'Orléans, & le sacre du Roi à Reims. Elle se servit de l'ascendant qu'elle avoit sur les esprits, pour remplir au plutôt le second objet, quoi-

Q 3

que la ville de Reims & tout le pays , depuis Chinon , où étoit le Roi , fût au pouvoir des Anglois. On se met en marche avec une armée de douze mille hommes. Les villes qui se trouvent sur le passage , se rendent ; Reims ouvre ses portes , & le Roi y est sacré le dix-sept de Juillet. Aussi-tôt après la cérémonie , la Pucelle se jette aux genoux du Roi qu'elle tient embrassés ; & fondant en larmes , elle lui dit : “ Enfin ,
„ gentil Roi , or est exécuté le plaisir de
„ Dieu , qui vouloit que vous vinsiez
„ à Reims recevoir votre digne sacre ,
„ en montrant que vous êtes vrai Roi ,
„ & celui auquel le Royaume doit appartenir. „ Le Roi lui marqua sa reconnaissance ; & , par lettres-patentes du 16 Janvier 1435 , il l'ennoblit avec son pere , ses trois freres , & toute sa postérité , tant en ligne masculine que féminine. Ce dernier point fut changé en 1614 , & les femmes de cette maison n'ennoblissent plus leur postérité. Le Roi changea leur nom d'ARC en celui de Lys , & leur donna pour armes un écu d'azur à deux fleurs-de-lys d'or & une épée d'argent , la pointe en haut , feruë en une couronne d'or. La Pucelle vouloit se retirer ; mais elle se laissa gagner par les louanges & les prieres

de l'armée , & n'éprouva plus que des malheurs.

[1431.]

La Pucelle d'Orléans fut prise , en 1430 , dans une sortie qu'elle faisoit pour la défense de Compiègne. Les Anglois prétendoient détruire l'idée qu'elle avoit donnée d'une protection particulière de Dieu sur Charles VII ; & loin de la traiter en prisonnière de guerre , comme on le devoit , elle fut „ condamnée comme visionnaire , im-
„ pie , magicienne „ & brûlée vive , le 14 Juin , à Rouen dans le Vieux-Marché. A la nouvelle de sa prise , on avoit chanté le *Te Deum* à Paris. La mémoire de cette héroïne fut pleinement rétablie , en 1456. On lui érigea une statue qui subsiste encore à Rouen , dans le Marché-aux-Veaux , & une autre à Orléans , qui avoit été le premier théâtre de sa gloire.

[1431.]

Avant l'exécution de la Pucelle d'Orléans , Nicolas Midi , maître en théologie , lui prononça un long & ennuyeux sermon , rempli d'horreurs contre elle , & d'injures grossières contre le Roi

Q 4

Charles. Elle eut le courage d'entendre en silence tout ce qui la regardoit personnellement ; mais quand on en vint au Roi, elle interrompit vivement le prédicateur , & lui dit : " Révérence , gardée , je vous ose bien dire & jurer , sur peine de ma vie , que mon Roi est , le plus noble Chrétien de tous les , Chrétiens , & qui aime mieux la foi , & l'Eglise , & n'est point tel que vous , dites. "

Un Dominicain nommé Pierre Bosquier, osa blâmer publiquement toute la procédure , & faire l'éloge de la Pucelle. On l'obligea de se rétracter ; & de plus, on le condamna à une prison & à un jeûne de six mois au pain & à l'eau.

(1431.)

Les Anglois s'imaginèrent ranimer leur parti, en faisant couronner & sacrer le jeune Roi, Henri VI. La cérémonie se fit à Paris, le 17 Décembre, dans l'Eglise de Notre - Dame. On donna ensuite un grand dîner ; une troupe d'artisans s'empara des tables* destinées au Parlement, à l'Université, au Prévôt des marchands, aux Echevins : la fête se passa avec beaucoup de défor-

dre : & les suites n'en furent pas heureuses pour le parti Anglois.

[1437.]

Charles VII se dispoſoit à faire ſon entrée dans Paris , qui avoit été pris ſur les Anglois , l'année précédente ; & voulant mériter , par une action d'éclat , les honneurs qu'on ſe préparoit à lui rendre ; il forme le ſiège de Montreau-Faut-Yonne. Malgré la vigoureuſe déſenſe des aſſiégés , on livre un aſſaut général : le Roi paſſe le foſſé , où il trouve de l'eau juſqu'à la ceinture , fait appliquer ſon échelle à la muraille , y monte l'épée à la main , ſaute un des premiers ſur le rempart ; la ville eſt emportée. Il ſe rendit auſſi-tôt à Paris , où il n'avoit point paru depuis l'année 1418 ; & ſon entrée fut auſſi brillante qu'elle pouvoit l'être dans un ſiècle où le goût n'étoit pas fort délicat. Le peuple témoigna ſon amour & ſon zèle par une infinité de théâtres élevés ſur la route que le Roi devoit tenir depuis la porte de Saint Denis juſqu'à Notre-Dame , & ſur leſquels on repréſentoit les myſteres de la religion. Le Roi fut accueilli d'abord par une maſcarade de dévotion , qui figuroit ſous les noms des

sept péchés mortels combattus par les trois vertus théologiques , & les quatre vertus cardinales. A la porte de Saint-Denis , un enfant habillé en ange , parut descendre du ciel , tenant un écu d'azur à trois fleurs-de-lys d'or , & chanta ces vers :

Très-excellent roi & seigneur ,
Les manans de votre cité
Vous reçoivent en tout honneur
Et en très-grande humilité.

(1440.)

On commence à mettre en usage l'art de l'imprimerie. Le premier livre qui sortit de la presse , fut une grande bible *in-folio* ; & les caractères imitoient l'écriture , au point que l'on y étoit trompé. On n'imprimoit les feuilles que d'un côté , & les lettres tenoient ensemble , parce que les caractères mobiles n'étant pas encore inventés , on gravoit sur des planches l'ouvrage qu'il s'agissoit d'imprimer.

On conserva long-tems l'usage , établi d'abord , de ne chiffrer que le feuillet *recto*. Jean Guttemberg , gentilhomme de Straßbourg , Pierre Schoëffer , son gendre , & Jean Fauste furent les premiers qui entreprirent d'imprimer des

ouvrages entiers. On ne commença à imprimer à Paris, qu'en 1470*.

* L'art de l'imprimerie a fait en France les progrès les plus rapides. Avant l'année 1528, le célèbre Robert Etienne travailloit aux éditions latines de l'Ecriture sainte, tant du nouveau que de l'ancien Testament, dans lesquelles on étoit forcé d'admirer l'élégance & l'exactitude dont ce sçavant imprimeur faisoit profession. Il n'avoit en vue que l'intérêt des lettres, la gloire de sa patrie, l'immortalité, & n'épargnoit rien pour la perfection de son art. Malgré la médiocrité de sa fortune, il entretenoit chez lui un grand nombre d'hommes de lettres de différentes nations, pour servir à son imprimerie. Il portoit l'exactitude, dans ses travaux typographiques, jusqu'à exposer ses dernières épreuves dans les places publiques, promettant une récompense à quiconque y trouveroit des fautes. C'est à ses soins que nous devons, entr'autres ouvrages, deux belles éditions hébraïques de l'ancien Testament. Il est aussi le premier qui distingua, par des chiffres, tous les versets de la Bible, & qui fit sentir le prix des tables alphabétiques.

Robert Etienne eut le malheur de tomber dans l'hérésie de Calvin. Il se retira à Genève, en 1548, où il publia une apologie pleine d'invectives contre la religion Catholique, & mourut, en 1559, âgé de cinquante-six ans. Par son testament, il laissoit tout son bien à celui de ses enfans, qui resteroit à Genève. C'étoit pour se venger de la France, sa patrie.

(1440.)

Le Dauphin, qui fut dans la fuite le Roi Louis XI, se retire en Dauphiné ; il avoit si peu d'argent, qu'il fut obligé d'emprunter cent écus de la ville de Romans (en Dauphiné.) Il en fit son biller, qui se trouve encore dans les archives de cette ville.

Jacques Hamelin, l'un de ses domestiques, lui avoit aussi prêté trois cens vingt livres seize sols huit deniers.

(1444.)

Charles VII signe le premier traité qui ait été fait entre la France & les Suisses, & profite d'une trêve conclue avec l'Angleterre pour établir dans ses armées une discipline dont il s'occupoit depuis long-tems. C'étoit de réduire ses troupes à un nombre convenable, & de les tenir en garnison, au lieu de les congédier dès qu'elles n'étoient plus nécessaires. On rétablit le nom de COMPAGNIES D'ORDONNANCE ; & la gendarmerie françoise ne fut plus composée que de quinze compagnies de cent hommes d'armes. Chaque homme d'arme avoit avec lui cinq personnes, & sa paye fut réglée à trente francs par mois. Ces

quinze compagnies formoient un corps de neuf à dix mille hommes. Mais il se trouvoit considérablement augmenté pendant la guerre, par une foule de gentilshommes & de Seigneurs qui devoient conduire avec eux, en qualité de vassaux, un nombre de soldats fixé sur la qualité des terres qu'ils tenoient en fiefs.

Le même règlement eut lieu à l'égard de l'infanterie : on ne conserva que trois mille archers ; & ce nombre devoit être augmenté en tems de guerre, par la milice que chaque ville, bourg & village étoit obligé de fournir, & que l'on appelloit Compagnies des Francs-Archers, parce que ces soldats, retournant chez eux pendant la paix, étoient exemptés de tout subside, & même de la taille qui devint alors perpétuelle *.

* La taille étoit originellement une espece de tribut que les sujets payoient au roi, & les habitants aux seigneurs du lieu, & que le seigneur, ainsi que le roi, imposoit en certaines nécessités, plus ou moins, à sa volonté ; d'où est venu le nom de Taille à volonté, qui est encore en usage dans certaines provinces, par exemple, en Normandie. Le nom de Taille vient du symbole dont on se servoit pour lever le payement, & que conservent

Telle fut l'origine de cette belle discipline qui s'est introduite dans nos armées, & qui en a fait souvent toute la force.

encore aujourd'hui plusieurs marchands, sur-tout les boulangers & les bouchers. C'étoit un bâton fendu en deux parties, dont l'une restoit au seigneur, & l'autre à l'habitant. En rapprochant ces deux parties, on connoissoit le nombre des sommes payées sur la totalité de l'impôt, au moyen des petites coupures qui s'y trouvoient, & qui s'appelloient en françois TAILLES. Cette imposition, devenue perpétuelle, ne produisoit chaque année au roi Charles VII, que la somme de dix-huit cent mille francs.

La fête des foux étoit plus en usage que jamais, & trouvoit même encore un grand nombre de défenseurs & de partisans. C'étoit une manie, dont la licence franchissoit les obstacles qu'on lui oppo-
soit. Cette fête se célébroit le jour de la Circou-
cison dans la plupart des églises du royaume, &
sur-tout des cathédrales; & on en faisoit les pre-
miers essais le jour de la fête de S. Etienne.

Les clercs choisissoient un d'entr'eux qu'ils nom-
moient LE SEIGNEUR DE LA FÊTE, & quelque-
fois l'ÉVÊQUE des FOUX. Ils le revêtoient d'ha-
bits pontificaux, alloient le prendre en procession
& le conduisoient à l'église. Ils le faisoient officier,
& lui servoient ensuite dans l'église même un grand
dîner, pendant lequel on chantoit, on dansoit, on

[1445.]

Mort de Marguerite d'Ecosse , fille
de Jacques I, épouse de Louis Dauphin :

s'enivroit , on se battoit , & quelquefois jusqu'à l'effusion du sang. Pendant l'office , le bas chœur étoit assis dans les hautes stalles ; & à ces mots du *Magnificat* : *Deposuit potentes de sede* , &c. que l'on répétoit douze ou quinze fois , on applaudissoit avec un bruit effroyable , par allusion à ce que LES PETITS OCCUPOIENT LA PLACE DES GRANDS. Après l'office , chacun se masquoit , & l'on conduisoit par la ville , comme en triomphe , le seigneur de la fête monté sur un chariot. Des chansons licentieuses , des extravagances outrées , des farces indécentes amusoient le peuple , & terminoient cette fête scandaleuse , plus impie que burlesque , & qu'il étoit presque impossible d'abolir. On peut en juger par les efforts que fit , en 1198 , Eudes de Sulli , évêque de Paris , pour opposer une digue à cette licence effrénée , que l'on conjecture avoir succédé aux mascarades & aux superstitions profanes du premier jour de l'an parmi les payens. Le zèle & l'autorité de ce prélat , si respectable à tous égards , lui parurent insuffisans pour arrêter ce scandale : il eut recours au légat du pape , Pierre de Capouë , & lui fit donner un mandement adressé à l'évêque & au chapitre de l'église de Paris , qui fut ensuite publié sous l'autorité de l'évêque. On y voit avec

on l'appelloit Madame la Dauphine. Cette Princesse étoit à la fleur de son âge , & ses augustes qualités lui méri-

combien de ménagemens & de précautions on ne fait qu'indiquer , pour ainsi dire , l'abus énorme que l'on se propoisoit d'abolir. « Autant que l'église
 „ de Paris mérite de recommandation par la préé-
 „ minence de la ville capitale , où elle est placée ,
 „ & par la plénitude des lumières qu'elle commu-
 „ nique à toutes les parties de la terre ; autant ,
 „ disoit le légat , faut-il apporter de vigilance &
 „ de maturité pour y établir la règle , & pour
 „ empêcher que , sous prétexte de coutume , il ne
 „ s'y enracine des abus qui la défigurent. Puisque
 „ c'est d'elle qu'on prend le goût de la science &
 „ des bonnes lettres , il ne convient pas moins
 „ qu'on y trouve aussi le modele de la sagesse &
 „ des bonnes mœurs. . . . Dans la résolution où
 „ nous sommes de commencer une réforme neces-
 „ saire , pour purifier le sanctuaire divin de toute
 „ corruption , & de tout péril de corruption , nous
 „ déclarons qu'en vertu du pouvoir de notre légat-
 „ tion , nous défendons très-expressément de rien
 „ faire dans votre église , particulièrement le jour
 „ de la circoncision , qui ne soit dans la décence de la
 „ profession cléricale , ou qui paroisse déroger au
 „ respect que l'on doit à Dieu. Défendons en par-
 „ ticulier , sous peine d'anathème , de célébrer la
 „ même solennité avec les pratiques énormes qui
 „ ont prévalu ; & vous ordonnons à tous , par la

terent les regrets de toute la France. Un jour, en traversant les appartemens du Louvre, elle aperçut Alain Chartier endormi. C'étoit l'homme de son tems le plus laid & le plus sçavant ; la Princesse s'en approche, lui donne un baiser sur la bouche, & dit en riant : „ Je fais cet honneur à la bouche d'un

„ même austerité, d'apporter sur tout cela les corrections & le bon ordre que la crainte du Seigneur „ & le zèle de sa gloire vous doivent inspirer. „ -

L'évêque de Paris joignit au mandement du légat une ordonnance sur la maniere de célébrer les fêtes de S. Etienne & de la circoncision. Il y régloit toutes les parties de l'office divin, & leur donnoit une pompe capable d'occuper saintement les esprits. Il augmenta à perpétuité les rétributions manuelles que l'on donnoit ces jours-là aux assistans mais à condition qu'elles cesseroient aussi-tôt que les abus proscrits commenceroient à reparoître. Pierre de Nemours, son successeur, confirma cette ordonnance ; mais la fête des foux se rétablit insensiblement ; & l'on ne voyoit plus de différence, à cet égard, entre la capitale & les provinces, en 1444, tems où ces folies avoient repris leur première force, malgré les calamités publiques qui affligeoient la France ; & , ce qui paroitra peut-être plus surprenant encore, malgré la proximité de ce siècle à des tems plus éclairés.

„ homme si laid , par respect pour les
„ oracles qui en sont sortis. „

[1450.]

Charles VII termine , dans l'espace
d'un an , la conquête de la Normandie,
& la réunit enfin pour toujours à la
France.

(1451.)

La Guienne est soumise en quatre
mois , & les Anglois sont absolument
chassés de la France , où ils ne possé-
derent plus que la ville de Calais , dont
ils s'étoient emparés en 1347 , & qui
ne leur fut enlevée qu'en 1558.

Toutes les anciennes pairies laïques se
trouverent réunies à la couronne , la
Normandie, la Bourgogne, la Guienne,
la Champagne , & le comté de Tou-
louse qui existoient déjà avant le règne
de Hugues Capet. Depuis celui de Phi-
lippe Auguste , elles étoient successive-
ment rentrées dans le domaine Royal
d'où elles étoient sorties.

[1452.]

Le cardinal d'Estouteville fut nommé
pour réformer l'université de Paris. Les

Médecins , qui jusqu'alors avoient été clercs , & obligés de garder le célibat , lui représenterent si vivement les tentations auxquelles ils étoient sans cesse exposés , qu'ils obtinrent la liberté de se marier.

[1456.]

Le Dauphin avoit quitté la Cour depuis quinze ans ; & , dans l'espérance de faire la loi , ou d'être puissamment secondé dans sa révolte , il se retira auprès du Duc de Bourgogne qui lui fit cette belle réponse : “ Monseigneur ,
 „ mes soldats & mes finances sont à
 „ votre service , excepté contre Mon-
 „ seigneur le Roi , votre pere ; & pour
 „ ce qui est d'entreprendre de réformer
 „ son conseil , cela ne convient ni à
 „ vous ni à moi. Je le connois si sage
 „ & si prudent , que nous ne sçaurions
 „ faire mieux que de nous en rapporter
 „ à lui. „

Charles VII disoit , à l'occasion de cette retraite : “ Le Duc de Bourgogne
 „ ne connoît pas le Dauphin ; il nourrit
 „ un renard , qui , dans la suite , man-
 „ gera ses poules. „ Et on disoit du Roi :
 „ Après avoir été malheureux par son
 „ pere , il l'est encore par son fils. „

Charles VII , toujours occupé des chagrins que lui caufoit la délobéissance du Dauphin , pensoit à le desherrer , & à faire reconnoître pour Roi , Charles son cadet. Au milieu de ces agitations , un homme de sa Cour , qui lui étoit fort attaché , vint l'avertir d'un bruit qui se répandoit sur un projet de l'empoisonner. A cette nouvelle , le Roi tomba dans un accablement total , & s'opiniâtra , pendant huit jours , à ne prendre aucune nourriture. Il comprit enfin que c'étoit se procurer la mort qu'il craignoit. Mais il n'étoit plus tems ; & la fièvre empoira , en peu de jours , „ la gloire des François , l'ornement & „ le restaurateur de la France.

Fin du Tome premier.

58 F A 16
SBN

